



SOLD BY  
THOMAS BAKER  
72 Newman Street  
LONDON, W. EN





LETTRES

*ÉDIFIANTES*

ET CURIÉUSES.

3V  
1297  
AV  
191  
V. 1  
1891

THE  
LIBRARY  
OF THE  
MUSEUM OF  
COMPARATIVE ZOOLOGY  
AND ANATOMY  
HARVARD UNIVERSITY

# LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

---

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

---

TOME NEUVIÈME.



A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des  
Augustins, au coin de la rue Pavée.

---

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

BOSTON COLLEGE  
27171  
DOMESTIC  
LIBRARY  
HIGH SCHOOL

Digitized by the Internet Archive  
in 2014



# LETTRES

EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE

LA COMPAGNIE DE JESUS.

---

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

---

## LETTRE

*Sur les nouvelles Missions de la Province du Paraguay, tirée d'un Mémoire Espagnol du Pere Jean-Patrice Fernandez, de la Compagnie de Jesus, présenté au Sérénissime Prince des Asturies en l'année 1726, par le Pere Hiérôme Herran, Procureur de cette Province, à M\*\*\*.*

MONSIEUR,

La Province du Paraguay a environ six cens lieues de longueur : elle est partagée en cinq Gouvernemens, &

en autant de Diocèses gouvernés par des Evêques pleins de vertu & de zèle. C'est dans cette Province, Monsieur, que sont établies les Missions des Indiens *Guaranis*, dont vous avez entendu parler si différemment, & qui sont depuis long-temps l'objet de votre curiosité : c'est ce qui vous engage à me preser si fort de vous faire part des connoissances que je puis en avoir.

Vous ne prétendez pas, sans doute, que je remonte jusqu'aux premiers temps, où ces célèbres Missions commencerent à s'établir : il ne tient qu'à vous de vous en instruire. On en a une histoire complete, écrite par le P. Nicolas del Techo, qui a travaillé plusieurs années dans ces pénibles Missions. Elle fut imprimée à Liège en l'année 1673, lisez la, Monsieur, elle a de quoi pleinement vous satisfaire.

Vous y trouverez dans un grand détail tout ce qu'il en a coûté de peines & de fatigues aux Missionnaires, pour percer des forêts impénétrables, & y aller chercher, au risque perpétuel de leur vie, tant de peuples épars & errans tout nuds dans ces épais forêts, se faisant perpétuellement la guerre les uns aux autres, n'ayant guere de l'homme

que la figure, & peu différens des tigres & des bêtes féroces avec lesquelles ils vivoient. Vous y verrez tout ce qu'un zèle ardent a inspiré à ces hommes Apostoliques, pour gagner le cœur de tant de barbares, pour les tirer de leurs antres & de leurs cavernes, pour changer en quelque sorte leur naturel, en les réunissant dans des peuplades, sans quoi il n'étoit pas possible de les instruire, & pour les y former aux devoirs de la vie civile, & aux pratiques de la Religion : en un mot, pour en faire des hommes raisonnables, & ensuite de vrais Chrétiens.

Il est seulement à remarquer que, quand l'histoire dont je parle fut donnée au public, il n'y avoit alors que 24 réductions ou peuplades, établies sur les rivières Parana & Uruguai; le Parana vient se joindre au fleuve Paraguay vers la ville de *Corrientes*; & l'Uruguay, ainsi que le Paraguay, se jettent dans la rivière de la Plata, & en font un des plus larges fleuves que l'on connoisse. Maintenant ces peuplades sont augmentées de sept nouvelles, beaucoup plus nombreuses que les précédentes, par la multitude d'Indiens qu'on convertit chaque

jour à la foi , & qui nous représentent au naturel la piété, le défintéressement, l'innocence & la sainteté des fideles de l'Eglise naissante. Il y en a seize sur les bords du Parana , & quinze le long de l'Uruguay. En l'année 1717 , on comptoit dans ces diverses peuplades cent vingt-un mille cent soixante & un Indiens , tous baptisés de la main des Missionnaires.

Ces Missions étant établies & policées d'une maniere qui excite encore aujourd'hui l'admiration des Gouverneurs & des Evêques , lorsqu'ils en font la visite , on porta ses vues vers une infinité d'autres Nations barbares , lesquelles sont répandues dans ce vaste continent , & dans ces forêts immenses , qui se trouvent entre le fleuve Paraguay & le Royaume du Pérou.

Cette étendue de pays est partagée du septentrion au midi par une longue chaîne de montagnes qui commencent à Potosi , & continuent jusqu'à la province de Guayra. C'est dans ces montagnes que trois grandes rivières prennent leurs sources ; sçavoir , le Guapav , la rivière rouge , & le Picolmayo. Ces deux dernières arrosent une grande

étendue de terres, & viennent ensuite décharger leurs eaux dans le grand fleuve Paraguay.

C'est à la naissance de ces deux rivières, & dans les confins du Pérou, que vinrent se réfugier les Chiriguanes, il y a environ deux siècles, abandonnant la province de Guayra qui étoit leur terre natale. Les affreuses montagnes qu'ils habitent, ont cinquante lieues d'étendue à l'est de la ville de Tarija, & plus de cent au nord. Voici quelle fut la cause de leur transmigration.

Au temps que les Rois de Castille & de Portugal s'efforçoient d'accroître leur domination dans les Indes occidentales, un brave Portugais plein d'ardeur pour le service du Roi son maître Jean II, voulut signaler son zèle par de nouvelles découvertes; il part du Brésil avec trois autres Portugais également intrépides, qu'il s'étoit associés, & après avoir marché trois cens lieues dans les terres, il arrive sur le bord du fleuve Paraguay, où ayant engagé jusqu'à deux mille Indiens pour l'accompagner, il fit plus de cinq cens lieues, & arriva jusqu'aux confins de l'Empire de l'Inga. Après y avoir amassé beaucoup d'or & d'argent, il reprit sa route pour se rendre

au Bresil , où il comptoit jouir de toutes les douceurs , que sa grande fortune devoit lui procurer. Il ne connoissoit pas apparemment le génie des peuples auxquels ils s'étoit livré. Lorsqu'il étoit le moins sur ses gardes , il fut cruellement massacré , & perdit la vie avec ses richesses.

Ces barbares ne doutant point qu'une action si noire n'attirât sur eux les armes Portugaises , songerent au plutôt à se soustraire au châtiment que méritoit leur perfidie , & se retirèrent dans les montagnes où ils sont encore maintenant. Ils n'étoient gueres que quatre mille quand ils y pénétrèrent , on en compte aujourd'hui plus de vingt mille , qui y vivent sans habitation fixe , sans loi , sans police , sans humanité , errans par troupes dans les forêts , désolant les Nations voisines , dont ils enlèvent les habitans , qu'ils emmenent dans leurs terres , où ils les engraisent de même qu'on engraisse les bœufs en Europe , & après quelques jours ils les égorgent , pour se repaître de leur chair dans les fréquens festins qu'ils se donnent. On prétend qu'ils ont détruit ou dévoré plus de cent cinquante mille Indiens.

Il est vrai que depuis l'arrivée des

Espagnols au Pérou, d'où ils ne font pas fort éloignés, ils se défaccoutument peu à peu d'une telle barbarie : mais leur génie est toujours le même, ils sont toujours également perfides, dissimulés, légers, inconstans, féroces : aujourd'hui Chrétiens & demain Apostats, ennemis encore plus cruels des Prédicateurs de la Loi Chrétienne, & plus opiniâtres que jamais dans l'infidélité.

Plus ces Nations étoient inhumaines & barbares, plus le zèle des Missionnaires s'animoit à travailler à leur conversion : ils se flattoient même, que s'ils pouvoient les soumettre au joug de l'Évangile, l'entrée leur seroit ouverte dans la grande province de *Chaco*, & que la communication deviendroit plus facile entre les nouvelles Missions, & les Missions anciennes des Indiens Guaranis.

Il y a environ un siècle que le P. Emmanuel de Ortega, le P. Martin del Campo, & le P. Didaque Martinez, exposèrent généreusement leur vie en se livrant à un peuple si farouche, dans le dessein de l'humaniser peu à peu, & de le disposer à s'instruire des vérités du Salut. Leurs travaux furent inutiles.

D'autres Missionnaires, en différens

temps se succéderent les uns aux autres, & entreprirent leur conversion avec le même courage, & avec aussi peu de succès; & quoique cette terre ait été arrosée du sang de ces hommes Apôtoliques, elle n'en a jamais été plus fertile.

Enfin, il n'y a gueres que cinq ans, que sur une lueur d'espérance de trouver ces Indiens plus traitables, trois nouveaux Missionnaires entrèrent assez avant dans leur pays. Le fruit de cette entreprise si récente, fut de procurer une mort glorieuse au vénérable Pere Lizardi, qui expira sous une nuée de fleches que ces barbares lui décochèrent.

Long-temps avant cette dernière tentative, on avoit cessé de cultiver une terre si ingrate, c'étoit se consumer & perdre un temps qui pouvoit beaucoup mieux être employé auprès d'autres Nations moins indociles, quoique peut-être également barbares. On se tourna donc du côté de la province des Chiquites.

Cette Province contient une infinité de Nations sauvages, que les Espagnols ont nommé Chiquites, uniquement parce que la porte de leurs cabanes est basse & fort petite, & qu'ils ne peuvent

y entrer qu'en s'y glissant & se rapetissant. Ils en usent de la sorte afin de n'y point donner entrée aux mosquitoes, & à beaucoup d'autres insectes très-incommodes dont le pays est infesté, sur-tout dans le temps des pluies.

Cette Province a deux cens lieues de longueur sur cent de largeur : elle est bornée au couchant par la ville de Sainte-Croix de la Sierra, & un peu plus loin par la Mission des *Moxes* ; elle s'étend à l'orient jusqu'au fameux lac des *Xarayes*, qui est d'une si grande étendue, qu'on l'a nommé la mer Douce. Une longue chaîne de montagnes la borne au nord, & la province de *Chaco* au midi. Elle est arrosée par deux rivières ; sçavoir le Guapay, qui prend sa source dans les montagnes de *Chuquisaca*, & coule dans une grande plaine, jusqu'à une espece de village des Chiriguanes nommé *Abopo*, d'où prenant son cours vers l'orient, il forme une grande demilune, qui renferme la ville de Sainte-Croix de la Sierra ; puis tirant entre le nord & le couchant, il arrose les plaines qui sont au bas des montagnes, & va se décharger dans le lac Mamoré, sur le bord duquel sont quelques Missions des *Moxes*.

La seconde riviere se nomme Aperé ou Saint-Michel. Sa source est dans les montagnes du Pérou, d'où coulant sur les terres des Chiriguanes, où elle change son nom en celui de parapiti, elle se perd dans d'épaisses forêts, & après plusieurs détours qu'elle fait entre le nord & le couchant, elle va droit au midi; puis recevant dans son lit tous les ruisseaux des environs, elle passe par les peuplades des *Baures*, qui appartiennent à la Mission des *Moxes*, & décharge ses eaux dans le lac Mamoré, d'où elle se rend dans le grand fleuve Maragnon ou des Amazones.

Ce pays est fort montagneux & rempli d'épaisses forêts. La quantité de différentes abeilles qu'on y trouve, fournissent du miel & de la cire en abondance. Il y a des abeilles d'une espece que ces Indiens nomment *opemus*, qui ressemblent le plus à celles d'Europe. Le miel qu'elles produisent exhale une agréable odeur; leur cire est fort blanche, mais un peu molle. On y voit des singes, des poules, des tortues, des buffles, des cerfs, des chèvres champêtres, des tigres, des ours, & d'autres bêtes féroces. On y trouve des couleuvres & des viperes dont le venin est

très-présent. Il y en a dont on n'est pas plutôtd mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, & que le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, & même par les ongles. Comme l'humeur pestilente s'évapore avec le sang, leurs morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin est beaucoup plus dangereux : n'en eut-on été mordu qu'au bout du pied, le venin monte aussitôt à la tête, & se répand dans toutes les veines, il cause des défaillances, le délire & la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remede qui fût efficace contre leurs morsures.

Le terroir de cette Province est sec de sa nature; mais dans le temps des pluies, qui durent depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mai, toutes les campagnes sont inondées, & tout commerce est interdit entre les habitans. Il se forme alors de grands lacs qui abondent en toute sorte de poissons. C'est le temps où les Indiens font la meilleure pêche. Ils composent une certaine pâte amere qu'ils jettent dans ces lacs, & dont les poissons sont friands : cette pâte les enivre, ils montent aussitôt à fleur d'eau, & on les prend sans peine.

Quand les pluies sont cessées, ils ensemencent leurs terres, qui produisent du ris, du maïs, du bled d'Inde, du coton, du sucre, du tabac, & divers fruits propres du pays, tels que sont ceux du platane, des pins, des mani & des zapallos ; ceux-ci sont une espèce de calebasse dont le fruit est meilleur & plus favorable qu'en Europe. Il n'y croît ni bled ni vin.

Je ne vous parle pas, Monsieur, du caractère & des mœurs de ces Nations barbares, pour ne point répéter ce qu'on a dit dans le tome précédent de ces Lettres, qu'il vous est aisé de consulter. J'ajouterai seulement, que de toutes les langues qu'on parle parmi ces différentes Nations, la plus difficile à apprendre est celle des Chiquites. Ce qu'un des Missionnaires écrivoit à ce sujet à un de ses amis, vous le fera aisément comprendre.

« Vous ne vous persuaderez jamais,  
 » lui mandoit-il, ce qu'il m'en coûte  
 » d'application & de travail pour m'in-  
 » truire de la langue de nos Indiens.  
 » Je dresse un Dictionnaire de cette lan-  
 » gue, & quoique j'aye déjà rempli  
 » vingt-cinq cahiers, je n'en suis encore  
 » qu'à la lettre C. Leur Grammaire est

» très-difficile; leurs verbes sont tous  
» irréguliers, & les conjugaisons diffé-  
» rentes. Quand on sçait conjuguer un  
» verbe, on n'en est pas plus avancé  
» pour apprendre à conjuguer les au-  
» tres verbes. Que vous dirai-je de leur  
» prononciation? Les paroles leur for-  
» tent de la bouche quatre à quatre, &  
» l'on a une peine infinie à entendre  
» ce qu'ils prononcent si mal. Les In-  
» diens des autres Nations ne peuvent  
» la parler, que quand ils l'ont apprise  
» dans leur jeunesse. Nous avons d'an-  
» ciens Missionnaires qui n'osent se flat-  
» ter de la sçavoir dans sa perfection, &  
» ils assurent que quelquefois ces peu-  
» ples ne s'entendent pas eux-mêmes».

Il faut avouer cependant que, quoi-  
qu'un Missionnaire la parle mal, ces  
Indiens ne laissent pas de l'entendre, &  
de concevoir ce qu'il leur dit. La tra-  
duction que je joins ici du signe de la  
Croix en leur langage, & tel qu'ils le  
font au commencement de chaque ac-  
tion, vous en donnera une idee.

*Oi naucipi Santa Crucis, oquimay Zoy-  
chacu Zoychupa me unama po chinenco  
Zumamene au niri naqui Yaitotik, ta naqui  
Aytotik, ta naqui Espiritu Sancto.*

C'est - à - dire, mot pour mot, par le signe de la Sainte Croix, défendez-nous, notre Dieu, de ceux qui nous haïssent : Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit.

Ce fut à la fin du dernier siècle que le Pere Joseph de Arce abandonna les Chiriguanes, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de ses Supérieurs, & que par des chemins presque impraticables il entra dans le pays des Chiquites, où après avoir ramassé un nombre d'Indiens qu'il avoit cherché dans les forêts avec des fatigues incroyables, il établit une grande peuplade, à laquelle il donna le nom de Saint-Xavier. Son zèle fut bientôt fécondé par le Pere de Zea, & par d'autres Missionnaires, qui vinrent partager ses travaux, & en l'année 1726 on comptoit déjà dans ces terres barbares six grandes peuplades d'Indiens convertis à la foi. Voici le nom de ces peuplades, & la distance des unes aux autres. En commençant par le sud, on trouve la peuplade de Saint-Jean, qui est à neuf lieues de Saint-Joseph. On compte trente lieues de Saint-Joseph à Saint-Raphael, & huit de cette peuplade à Saint-Michel. Il y a quarante-deux lieues de Saint-Michel à Saint-François-Xavier,

& de celle-ci à la Conception vingt-quatre.

On se dispoſoit en la même année 1726 à pénétrer vers le ſud, dans les terres des *Zamucos*, où l'on avoit des eſpérances bien fondées, d'établir une nouvelle peuplade des peuples de cette Nation, & de celles des *Vgaranos* leurs voiſins, qui comptent l'une & l'autre plus de deux mille quatre cens Indiens. Cette peuplade doit être ſous la protection de ſaint Ignace.

Vous jugez aſſez, Monsieur, à quels travaux doit ſe livrer un ouvrier évan-gélique, pour aller à la recherche de ces barbares dans leurs montagnes & dans leurs forêts. « Lorsque j'étois en » Europe, écrivoit un de ces Miſſion- » naires, je m'imaginois qu'il ſuffiſoit » de porter dans ces Miſſions un grand » zèle du ſalut des ames; mais depuis » que j'ai le bonheur d'y être, j'ai » compris qu'il falloit encore s'être » exercé de longue main à l'abnéga- » tion intérieure, à un entier détache- » ment de toutes les choſes d'ici bas, » à la mortification des ſens, au mé- » pris de la vie, & à un total abandon » de ſoi-même entre les mains de la » Providence ».

Il y a d'ordinaire dans chaque peuplade, lorsqu'elle est nombreuse, deux Missionnaires occupés à civiliser & à instruire les Néophytes des vérités chrétiennes. L'un d'eux fait chaque année des excursions à trente ou quarante lieues au loin, chez les Nations infidèles, pour les gagner à Jesus-Christ & les attirer dans la peuplade. Il part n'ayant que son Breviaire sous le bras gauche, & une grande croix à la main droite, sans autre provision que sa confiance en Dieu, & ce qu'il pourra trouver sur sa route. Il est accompagné de vingt ou trente nouveaux Chrétiens qui lui servent de guides & d'interpretes, & qui font quelquefois les fonctions de Prédicateurs. C'est avec leur secours que la hache à la main, il s'ouvre un passage dans l'épaisseur des forêts; s'il se trouve, ce qui arrive souvent, des lacs & des terres marécageuses à traverser, c'est toujours lui, qui, l'eau jusqu'à la ceinture, marche à leur tête, pour les encourager par son exemple à le suivre; c'est lui qui grimpe le premier sur les rochers escarpés & bordés de précipices: c'est lui qui furete dans les antres, au risque d'y trouver des bêtes féroces, au lieu des Indiens qu'il y cherche.

Au milieu de ces fatigues il n'a souvent pour tout régal que quelques poignées de maïs, des racines champêtres, ou quelques fruits sauvages, qu'on nomme *Motaqui*. Quelquefois pour étancher sa soif, il ne trouve que la rosée répandue sur les feuilles des arbres. Le repos de la nuit, il le prend sur une espece de hamac suspendu aux arbres. Je ne parle pas du danger continuel où il est de perdre la vie par les mains des Indiens, qui sont quelquefois en embuscade armés de leurs fleches & de leur massue, pour assommer les inconnus qui viennent sur leurs terres, & qu'ils regardent comme leurs ennemis.

Il faut avouer cependant, qu'il y a une protection particulière de Dieu, qui veille à la sûreté & aux besoins des Missionnaires. Il est arrivé plus d'une fois que se trouvant dans une extrême nécessité, le gibier & le poisson venoient comme d'eux-mêmes se présenter aux Indiens de leur suite. D'autre fois, lorsque ces barbares étoient le plus animés contre le Missionnaire qui se livroit à eux, ils changeoient tout-à-coup leurs cruelles résolutions; ou bien les forces leur manquoient à l'instant, & leurs

bras affoiblis ne pouvoient décocher leurs fleches.

Quelque pénibles & quelque dangereuses que soient ces excursions, un ouvrier Evangélique se trouve bien récompensé de ses peines & de ses souffrances, lorsqu'il retourne en triomphe dans sa peuplade accompagné de trois ou quatre cens Indiens, avec l'espérance d'en gagner l'année suivante plusieurs autres, qui, plus défiants, & dans la crainte qu'on ne veuille les surprendre pour les faire esclaves, ne se rendent qu'après avoir envoyé de leurs gens pour observer ce qui se passe dans la peuplade & venir leur en rendre compte. Quelle consolation pour lui de se revoir au milieu de ses chers Néophytes, dont le nombre est augmenté par ses soins, & de se retrouver dans un lieu où, par les pieuses libéralités des personnes qui s'intéressent pour la conversion de tant de Nations Infidelles, il trouve de quoi rétablir ses forces, pour s'appliquer avec une nouvelle ardeur à leur instruction.

Il est certain que ces travaux surpassent les forces humaines, & qu'il ne seroit pas possible d'y résister si l'on n'étoit pas soutenu d'une force toute

divine. Il n'est pas moins étonnant que parmi un si grand nombre de Missionnaires qui travaillent depuis tant d'années dans ces laborieuses Missions, on n'en compte que trois ou quatre qui aient succombé aux fatigues, & que la plupart, après y avoir travaillé 25 & 30 ans, conservent autant de force & de vigueur, que ceux qui jouissent en Europe de toutes les commodités de la vie. Tel étoit le Pere Jean-Baptiste de Zea, qui a passé la plus grande partie de sa vie à cultiver ces Nations infidelles, & qui, à l'âge de 65 ans, ne paroissoit pas en avoir 40.

La férocité de ces peuples, & les peines extraordinaires qu'il faut se donner pour les réduire sous le joug de la foi, ne sont pas capables de rebuter un homme vraiment apostolique. Il trouve en ce pays-ci d'autres obstacles à vaincre qui le contristent davantage & qui affligent sensiblement son cœur.

Le premier obstacle vient du côté des Espagnols, qui ont leurs habitations peu éloignées des Nations Indiennes, dont on entreprend la conversion. Quoiqu'en général la Nation Espagnole se distingue parmi les autres Nations par sa piété, & par son attachement sin-

cere à la Religion, on ne peut dissimuler que dans la multitude des membres qui la composent, il ne s'en trouve, comme ailleurs, dont les mœurs sont peu réglées, & qui démentent la fainteté de leur foi par des actions criminelles. Le voisinage des villes Espagnoles y attire les Indiens pour leur petit commerce; & comme ces esprits grossiers sont plus susceptibles des mauvaises impressions que des bonnes, ils ne sont attentifs qu'aux dérèglemens dont ils sont témoins, & dont à leur retour ils font part à leurs compatriotes; de sorte que quand le Missionnaire leur expliquoit les points de la Loi chrétienne, ou qu'il leur faisoit des réprimandes sur l'inobservation de quelques articles de cette Loi: *Vous nous traitez avec bien de la dureté, lui répondoient-ils; pourquoi nous défendez-vous, à nous autres qui sommes nouvellement Chrétiens, ce qui se permet à ceux de votre nation, qui sont nés & qui ont vieilli dans le sein du Christianisme?*

Quelques fortes raisons qu'on employât pour réfuter ce faux raisonnement, un pareil préjugé, secondé par leur penchant naturel au vice, avoit pris un tel empire sur les esprits, qu'on avoit toutes les peines du monde à le  
détruire

détruire. C'est pour cela qu'on a transporté quelques peuplades de ces Néophytes le plus loin des villes Espagnoles qu'il a été possible : c'est pour la même raison que depuis plus d'un siècle les Rois d'Espagne ont porté les Ordonnances les plus sévères, par lesquelles ils défendent à tout Espagnol de mettre le pied dans les anciennes peuplades des Indiens Guaranis, à la réserve des Gouverneurs & des Prélats Ecclésiastiques qui, par le devoir de leurs charges, sont obligés d'en faire la visite.

L'esprit d'intérêt & l'envie démesurée de s'enrichir qui régnoit parmi quelques Négocians, étoit un autre obstacle très-nuisible au progrès de la foi. Ces hommes infatiables de richesse, entroient à main armée dans les terres des Indiens, ils tuoient impitoyablement ceux qui se mettoient en devoir de leur résister, ils enlevoient les autres, ils alloient même jusqu'à arracher les enfans du sein de leur mere, & ils conduisoient au Pérou cette foule de malheureux liés & garottés, où il les employoient comme des bêtes de charge aux mines & aux travaux les plus pénibles, ou bien ils les vendoient dans des Foires publiques.

C'étoit pour s'autoriser dans un si indigne trafic, qu'ils publioient que ces Indiens n'avoient de l'homme que la figure ; que c'étoient de véritables bêtes dépourvues de raison & incapables d'être admis au baptême & aux autres Sacramens. Ces bruits calomnieux se répandoient avec tant d'affectation & de scandale pour les gens de bien, que de saints Evêques, & entr'autres Dom Juan de Garcez, Evêque de Hazcala, en informèrent le Pape Paul III, qui déclara par une Bulle spéciale, que les Indiens étoient des hommes raisonnables qu'on devoit instruire des vérités chrétiennes, ainsi que les autres peuples de l'Univers, & leur conférer les Sacramens ! *Indos ipsos, utpote veros homines, non solum Christianæ fidei capaces existere decernimus & declaramus, &c.*

Les Rois Chatholiques ne purent apprendre sans indignation des excès si crians & si contraires à l'humanité. Ils défendirent par de fréquens Edits, sous les peines les plus grieves, ce commerce inique ; ils ordonnerent, sous les mêmes peines, qu'on unît & qu'on incorporât les Indiens à la Couronne, & qu'ils fussent regardés & traités de même que le reste de leurs sujets, avec injonc-

tion expresse aux Vicerois & aux Gouverneurs de tenir la main à l'exécution de ces Edits, & d'en rendre compte à la Cour.

Nonobstant ces Ordonnances réitérées qui étoient encore assez récentes lorsqu'on commençoit à établir les premières peuplades chez les Chiquites, il se forma au Pérou une compagnie de Marchands d'Europe, qui faisoient cet abominable commerce. Le Pere de Arce, qu'on peut regarder comme le Fondateur de ces nouvelles Missions, étoit un homme que ni la crainte ni aucune considération humaine ne pouvoient retenir quand il s'agissoit des intérêts de Dieu. Ne pouvant souffrir que son ministere fût ainsi troublé, & qu'on violât impunément les Loix les plus sacrées de l'humanité & de la Religion, il se plaignit amèrement à l'audience de Chuquisaca de l'infraction des Ordonnances Royales.

Ces Marchands étoient soutenus & protégés par une personne très-riche & très-accréditée; & ce Tribunal, par une fausse crainte de troubler la paix, fermoit les yeux sur un si grand désordre. Il n'eut pas même la force de rien statuer, & il se contenta de renvoyer l'affaire au

Viceroy du Pérou, qui est en même-temps Capitaine Général de tous ces Royaumes; c'étoit alors le Prince de Santo-Bueno.

Ce Seigneur, plein de Religion & de piété, prit à l'instant les mesures les plus efficaces & les plus promptes pour remédier au mal. Il envoya ses ordres, qui portoient confiscation de tous les biens, & bannissement de la province, pour quiconque oseroit faire désormais quelque entreprise sur la liberté des Indiens; & pour ce qui est des Gouverneurs qui toléreroient un abus si criminel, il les condamnoit à être destitués de leurs Charges & à une amende de douze mille piastras. Des ordres si précis mirent fin à cet infame trafic, & les Indiens plus tranquilles furent délivrés de toute vexation.

Un autre obstacle encore plus préjudiciable à la conversion de ces Nations infidèles, & qui traversoit continuellement le zèle des Missionnaires, venoit de la part des Mamelus du Brésil. Peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de ces peuples, & il est à propos, Monsieur, de vous les faire connoître.

Dans le temps que les Portugais firent la conquête du Brésil, ils y établirent

plusieurs Colonies, une entr'autres qui se nommoit *Piratiningua*, ou comme d'autres l'appellent, la ville de saint Paul. Ses habitans qui n'avoient point de femmes d'Europe, en prirent chez les Indiens. Du mélange d'un sang si vil avec le noble sang Portugais, naquirent des enfans qui dégénérèrent dans la suite, & dont les inclinations & les sentimens furent bien opposés à la candeur, à la générosité, & aux autres vertus de la Nation Portugaise. Ils tomberent peu à peu dans un tel décri par le débordement de leurs mœurs, que les villes voisines auroient cru se perdre de réputation, si elles eussent continué d'avoir quelque communication avec la ville de saint Paul, & quoique ses habitans fussent originairement Portugais, elles les jugerent indignes de porter un nom qu'ils deshonoreroient par des actions infâmes, & les appellent *Mamelus*.

Il fut un temps qu'ils demeurèrent fideles à Dieu & à leur Prince par les soins du Pere Anchieta & de ses Compagnons, qui avoient un College fondé dans cette ville; mais trouvant dans ces Peres une forte digue qui s'opposoit à leurs déréglemens, ils prirent le parti de la rompre; & pour se délivrer de

ces importuns censeurs de leurs vices, ils les chasserent de leur ville. A leur place ils y admirent la lie de toutes les Nations; leur ville devint bientôt l'asyle & le repaire de quantité de brigands, soit Italiens, soit Hollandois, Espagnols, &c. qui, en Europe, s'étoient dérochés aux supplices que méritoient leurs crimes, ou qui cherchoient à mener impunément une vie licencieuse. La douceur du climat, la fertilité de la terre qui fournit toutes les commodités de la vie, servoit encore à augmenter leurs penchans pour toute sorte de vices.

Du reste il n'est point aisé de les réduire : leur ville est située à treize lieues de la mer, sur un rocher escarpé, environnée de précipices : on n'y peut grimper que par un sentier fort étroit, où une poignée de gens arrêteroient une armée nombreuse; au bas de la montagne, sont quelques villages remplis de Marchands, par le moyen desquels ils font leur commerce. Cette heureuse situation les entretient dans l'amour de l'indépendance; aussi n'obéissent-ils aux Loix & aux Ordonnances émanées du trône de Portugal, qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts, & ce n'est que dans une nécessité pressante

qu'ils ont recours à la protection du Roi. Hors de-là ils n'en font pas grand compte.

Ces brigands, la plupart sans foi ni loi, & que nulle autorité ne pouvoit retenir, se répandoient comme un torrent débordé sur toutes les terres des Indiens, qui n'ayant que des fleches à opposer à leurs mousquets, ne pouvoient faire qu'une foible résistance. Ils enlevoient une infinité de ces malheureux pour les réduire à la plus dure servitude. On prétend (ce qui est presque incroyable) que dans l'espace de cent trente ans ils ont détruit ou fait esclaves deux millions d'Indiens, & qu'ils ont dépeuplé plus de mille lieues de pays jusqu'au fleuve des Amazones. La terreur qu'ils ont répandue parmi ces peuples, les a rendu encore plus sauvages qu'ils n'étoient, & les a forcé, ou à se cacher dans les antres & le creux des montagnes, ou à se disperser de côté & d'autre dans les endroits les plus sombres des forêts.

Les Mamelus voyant que par cette dispersion leur proie leur échappoit des mains, eurent recours à une ruse diabolique, dont les Missionnaires ressentent encore aujourd'hui le contre-coup

par la défiance qu'elle a jetté dans l'esprit de ces peuples. Ils imiterent la conduite que tenoient ces hommes apostoliques pour gagner les infideles à Jesus-Christ. Trois ou quatre de ces Mamelus se travestirent en Jésuites; l'un d'eux prenoit le titre de Supérieur, & les autres le nommoient *Payguasú*, qui signifie *grand Pere*, en la langue des Guaranis; ils plantoient une grande croix, & montroient aux Indiens des images de Notre Seigneur & de la sainte Vierge; ils leur faisoient présent de plusieurs de ces bagatelles que ces peuples estiment; ils leur persuadoient de quitter leur misérable retraite, pour se joindre à d'autres peuples, & former avec eux une nombreuse peuplade, où ils seroient plus en sûreté. Après les avoir rassemblés en grand nombre, ils les amusoient jusqu'à l'arrivée de leurs troupes; alors ils se jettoient sur ces misérables, ils les chargeoient de fers, & les conduisoient dans leur colonie.

Le premier essai de leurs brigandages se fit sur les peuplades chrétiennes, qu'on avoit établies d'abord vers la source du fleuve Paraguay, dans la Province de Guayra, mais ils ne retirerent pas de grands avantages de la quantité d'Esclaves qu'ils y firent. On a vu un

registre authentique, où il est marqué, que de trois cens mille Indiens qu'ils avoient enlevés dans l'espace de cinq ans, il ne leur en restoit pas vingt mille. Ces infortunés périrent presque tous, ou de miseres dans le voyage, ou des mauvais traitemens qu'ils recevoient de ces maîtres impitoyables, qui les surchargeoient de travaux, soit aux mines, soit à la culture des terres; qui leur épargnoient les alimens, & qui les faisoient souvent expirer sous leurs coups.

La fureur avec laquelle les Mamelus désoloient les peuplades chrétiennes, obligea les Missionnaires de sauver ce qui restoit de Néophytes, & de les transplanter sur les bords des rivieres Parana & Uruguay, où ils sont établis maintenant dans trente-une peuplades. Quoiqu'éloignés d'ennemis si cruels, ils ne se trouverent pas à couvert de leurs fréquentes irruptions. Mais ces hostilités ont enfin cessé depuis que les Rois d'Espagne ont permis aux Néophytes l'usage des armes à feu, & que dans chaque peuplade on en dresse un certain nombre à tous les exercices militaires. Ces Indiens se sont rendus redoutables à leur tour, & ils ont remporté plusieurs victoires sur les Mamelus.

La feule précaution que l'on prend, c'est de conferver ces armes dans des magafins, & de ne les mettre entre les mains des Indiens, que quand il eft queftion de défendre leur pays, ou de combattre pour les intérêts de l'Etat, car ces troupes font toujours prêtes à marcher au premier ordre du Gouverneur de la Province, & en différens temps ils ont rendu les plus fignalés fervices à la Couronne d'Espagne. C'eft ce qui leur a attiré de grands éloges que le Roi dans diverfes Patentes a fait de leur fidélité & de leur zele pour fon fervice, avec des graces fingulieres & des privilèges qu'il leur a accordés, & qui ont même excité la jalousie des Espagnols.

La diverfité des langues qui fe parlent parmi ces différentes Nations, eft un dernier obftacle très-difficile à furmonter, & qui fournit bien de quoi exercer la patience & la vertu des ouvriers évangéliques. On aura peine à croire qu'à chaque pas on trouve de petits villages de cent familles tout au plus, dont le langage n'a aucun rapport à celui des peuples qui les environnent. Lors que par ordre du Roi Philippe IV, le Pere d'Acugna & le Pere de Artieda parcoururent toutes les Nations qui font fur

les bords du fleuve des Amazones, ils trouverent au moins cent cinquante langues plus différentes entr'elles que la langue espagnole n'est différente de la langue françoise ; dans les peuplades établies chez les *Moxes*, où il n'y a encore que trente mille Indiens convertis à la foi, on parle quinze sortes de langues qui ne se ressemblent nullement. Dans les nouvelles peuplades des Chiquites, il y a des Néophytes de trois ou quatre langues différentes. C'est pourquoi, afin que l'instruction soit commune, on a soin de leur faire apprendre la langue des Chiquites.

Lorsqu'on avancera davantage chez les autres Nations, il faudra bien s'accommoder à leur langage. Ainsi les nouveaux Missionnaires, outre la langue des Chiquites, seront obligés d'apprendre encore la langue des *Morotocos*, qui est en usage parmi les Indiens *Zamucos*, & celle des *Guarayens*, qui est la même qu'on parle dans les anciennes Missions des Indiens *Guaranis*.

Vous ne disconviendrez pas, Monsieur, qu'il ne faille s'armer d'un grand courage, pour se roidir contre tant de difficultés, & être animé d'un grand zèle, pour se livrer à tant de peines &

de dangers. Mais un Missionnaire en est bien dédommagé, & il a bientôt oublié ses fatigues, lorsqu'il a la consolation de voir toutes les vertus chrétiennes pratiquées avec ferveur par des hommes qui, peu auparavant, n'avoient presque rien d'humain, & qui n'étoient occupés qu'à contenter leurs appétits brutaux. Il ne faut qu'entendre parler ces hommes apostoliques.

» Il n'est rien, disoit l'un d'eux,  
» qu'on ne souffre volontiers pour le  
» salut de ces Indiens, quand nous  
» sommes témoins de la docilité de nos  
» Néophytes, de l'ardeur & de l'affec-  
» tion qu'ils ont pour tout ce qui con-  
» cerne le service de Dieu, & de leur  
» fidelle obéissance à tout ce qu'or-  
» donne la loi chrétienne. Ils ne sçavent  
» plus ce que c'est que fraude, larcin,  
» ivrognerie, vengeance, impureté, &  
» tant d'autres vices si fort enracinés  
» dans le cœur de ces Nations infidelles,  
» Nul esprit d'intérêt parmi eux, &  
» avec ce vice, combien d'autres ne font-  
» ils pas bannis? J'ose affurer, sans que  
» je craigne qu'on m'accuse d'exagéra-  
» tion, que ces hommes adonnés autre-  
» fois aux vices les plus grossiers, re-  
» tracent à nos yeux, après leur con-

» version, l'innocence & la sainteté  
» des premiers fideles.

» Il me seroit difficile de vous exprimer, dit un autre Missionnaire, avec  
» quelle assiduité & quelle ardeur ils  
» assistent à tous les exercices de piété.  
» Ils ont un goût singulier à entendre  
» expliquer les vérités de la Religion,  
» & ces vérités produisent dans leurs  
» cœurs les plus grands sentimens de  
» componction ».

C'est l'usage dans ces Missions, lorsque la prédication est finie, de prononcer à haute voix un acte de contrition qui renferme les motifs les plus capables d'exciter la douleur d'avoir offensé Dieu; pendant ce temps-là l'Eglise retentit de leurs soupirs & de leurs sanglots. Ce vif repentir de leurs fautes, est suivi assez souvent d'austérités & de macérations qu'ils porteroient à l'excès, si l'on ne prenoit pas soin de les modérer.

C'est sur-tout au Tribunal de la Pénitence, qu'on connoît jusqu'où va la délicatesse de leur conscience; ils fondent en larmes en s'accusant de fautes si légères, qu'on doute quelquefois si elles sont matière d'absolution; s'il leur échappe quelque faute, quoique peu considérable, ils quittent sur le champ

leurs occupations les plus pressantes pour se rendre à l'Eglise, & s'y purifier par le Sacrement de Pénitence.

On fait choix dans chaque peuplade de quelques Néophytes les plus anciens & les plus respectés, pour y maintenir le bon ordre. Il y en a parmi eux qui sont chargés de veiller à la conduite & aux mœurs des Néophytes; car il ne faut pas croire que dans la multitude, il ne s'en trouve quelquefois qui se démentent. S'ils découvrent, ce qui est assez rare, que quelqu'un ait commis quelque faute scandaleuse, on le revêt d'un habit de pénitent, on le conduit à l'Eglise pour demander publiquement pardon à Dieu de sa faute, & on lui impose une pénitence sévère. Non-seulement le coupable se soumet à cette réparation avec docilité, mais quelquefois on en voit d'autres, & même des Catéchumenes, qui ayant commis secrètement la même faute qui n'est connue que d'eux seuls, viennent s'en accuser publiquement avec larmes, & prient avec instance qu'on leur impose la même pénitence.

Lorsqu'on les admet à la table Eucharistique, ils ne s'en approchent qu'après une longue & fervente préparation,

& ils s'étudient à conferver le fruit de la grace qu'ils ont reçue. Quand quelque temps après on leur demande s'ils ne se sont point rendus coupables des mêmes fautes dont ils s'étoient accusés avant la Communion; ils sont surpris qu'on leur fasse une pareille question: » Se peut-il faire, répondent-ils, qu'a- » près avoir été nourri de la chair de » Jesus - Christ, on retombe dans les » mêmes fautes? »

Trois fois le jour, le matin, à midi, & sur le soir, toute la jeunesse s'assemble pour chanter à deux chœurs des prières très-dévotes, & pour répéter les instructions qu'on leur a fait de la doctrine chrétienne. Rien n'est plus édifiant que le silence & la modestie avec laquelle ils assistent aux Offices des Dimanches & des Fêtes; lorsqu'ils vont dès le matin au travail, & qu'ils reviennent le soir à la peuplade, ils ne manquent jamais d'adorer le saint Sacrement, & de saluer la sainte Vierge qu'ils regardent comme leur mere, & pour laquelle ils ont la plus tendre dévotion. Ils célèbrent ses fêtes avec pompe, & au son de leurs instrumens; ils se feroient scrupule de commencer aucune action, sans se munir auparavant du signe de la Croix.

A la nuit fermante, & lorsque le travail cesse, toutes les rues de la peuplade retentissent de pieux cantiques que chantent les jeunes garçons & les jeunes filles, tandis que les hommes & les femmes séparément récitent le cha-pelet à deux chœurs.

C'est sur-tout aux grandes solemnités qu'ils font éclater davantage leur piété. Dans les temps destinés par l'Eglise à rappeler le souvenir des souffrances du Sauveur dans sa Passion, ils tâchent d'en représenter toute l'histoire, & d'exprimer au dehors les sentimens de pénitence & de componction dont ils sont pénétrés. Le Jeudi-saint au soir, après avoir entendu le sermon de la Passion, ils vont processionnellement à une es-pece de calvaire; les uns portent sur leurs épaules de pesantes croix, les autres ont le front ceint de couronnes d'épines; il y en a qui marchent les bras étendus en forme de croix; plusieurs pratiquent d'autres œuvres de pénitence; la marche est fermée par une longue suite d'enfans qui vont deux à deux, & qui portent dans leurs mains les divers instrumens des souffrances du Sauveur. quand ils sont arrivés au Calvaire, ils se prosternent au pied de la croix, &

après avoir renouvelé les divers actes de contrition , d'amour , d'espérance , &c. ils font une protestation publique d'une fidélité inviolable au service de Dieu.

Lorsque la Fête-Dieu approche , ils se préparent quelques jours auparavant à la célébrer avec toute la magnificence dont leur pauvreté les rend capables. Ils vont à la chasse , & tuent le plus qu'ils peuvent d'oiseaux & de bêtes féroces. Ils ornent la face de leurs habitations de branches de palmiers entrelassées avec art les unes dans les autres , avec des bordures des plus belles fleurs de leurs jardins , & des plumages de différentes couleurs : ils dressent des arcs de triomphe à une certaine distance les uns des autres , qui , quoique champêtres , ne laissent pas d'avoir leur agrément. Ils jonchent de feuilles & de fleurs toutes les rues où doit passer le saint Sacrement , & ils placent d'espace en espace les bêtes qu'ils ont tuées , tels que sont des cerfs , des tigres , des lions , &c. voulant que toutes les créatures rendent hommage au souverain Maître de l'univers qui les a créés. Ils exposent vis-à-vis de leur maison le maïs & les autres grains dont ils doi-

vent ensemencer leurs terres, afin que le Seigneur les bénisse à son passage. Enfin, par la modestie & la piété avec laquelle ils suivent la procession, ils donnent un témoignage authentique de leur foi envers ce grand mystère de l'amour de Dieu pour les hommes. Plusieurs des Infidèles du voisinage, qu'ils invitent d'ordinaire à assister à cette cérémonie, touchés d'un si religieux spectacle, renoncent à leur infidélité, demandent à se fixer dans la peuplade, & à être admis au rang des Catéchumenes.

Ce qui remplit ces bons Néophytes d'une tendre reconnoissance envers le Seigneur, c'est la comparaison qu'ils font souvent de la douce liberté des enfans de Dieu dont ils jouissent, avec la vie féroce & brutale qu'ils menaient sous l'empire tyrannique du Démon. C'est aussi ce qui leur inspire un zèle ardent pour procurer le même bonheur aux autres Nations infidelles, même à celles pour lesquelles, dans le temps de leur infidélité, ils avoient hérité de leurs peres, & sucé avec le lait une haine implacable.

Outre ceux qui accompagnent les Missionnaires, lorsqu'ils font des courses,

dans les forêts habitées par tant de Barbares, on en voit plusieurs chaque année, quand la saison des pluies est passée, qui se répandent dans toutes les terres voisines, pour annoncer Jesus-Christ aux Infideles. Les fatigues & les dangers inséparables de ces fortes d'excursions, ne sont pas capables d'affoiblir leur zèle; il n'en est que plus vif. La mort même, soufferte pour une pareille cause, devient l'objet de leurs desirs. On compte plus de cent Néophytes qui ont perdu la vie dans ces exercices de charité.

Il regne parmi eux une sainte émulation, à qui convertira le plus d'Infideles : le jour qu'ils retournent à la peuplade, accompagnés d'un bon nombre d'Indiens qu'ils ont gagné à Jesus-Christ, est un jour de fête & de réjouissance publique : il n'y a point de caresses & d'amitiés qu'on ne fasse à ces nouveaux hôtes : chacun s'empresse de fournir à leurs besoins ; une charité si bienfaisante les a bientôt dépris de l'amour naturel qu'ils ont pour leur terre natale, & c'est ainsi que les peuplades anciennes s'accroissent, & que les nouvelles s'établissent.

Il y a long-temps qu'on cherche à

s'ouvrir un chemin dans cette étendue de terres qui se trouvent entre la ville de Tarija & le fleuve Paraguay. Rien ne paroît plus important pour le bien de toutes ces Missions : car ce chemin une fois découvert, elles peuvent communiquer ensemble beaucoup plus aisément, & se prêter mutuellement du secours : maintenant, pour se rendre des Missions du Paraguay ou Guaranis à celles des Chiquites, il faut descendre la rivière jusques vers Buenos-Ayres, traverser toute la province de Tucuman, & entrer bien avant dans le Perou; enforte que le Pere Provincial, lorsqu'il fait la visite de toutes les Réductions ou Peuplades qui composent sa Province, doit essuyer les fatigues d'un voyage de deux mille cinq cens lieues: au lieu que le voyage s'abrégeroit de moitié, si l'on se faisoit une route au travers des terres qui sont entre les Missions des Chiquites & celles du Paraguay. C'est une entreprise qu'on a tentée plusieurs fois, & toujours inutilement.

Une fois qu'on étoit entré assez avant dans les terres, on fut arrêté par les Infideles, qui, se doutant du dessein qu'on avoit de découvrir le fleuve Pa-

raguay, s'y opposerent de toutes leurs forces, & obligerent les Missionnaires de se retirer. Il arriva dans la fuite qu'un Catéchumene de la même Nation s'employa avec tant de force & de zèle auprès de ses compatriotes, qu'il les détermina à embrasser la Foi. On profita d'une conjoncture si favorable.

Ce fut en l'année 1702, que le Pere François Hervas & le Pere Michel de Yegros, partirent avec le Catéchumene & quarante Indiens, sans autre provision que leur confiance en la divine Providence : elle ne leur manqua pas, & pendant le voyage, la chasse & la pêche fournirent abondamment à leur subsistance. Ils furent très-bien reçus en trois villages de la Nation du Catéchumene ; sçavoir, des *Curuminas*, des *Batafis* & des *Xarayes*, qui auparavant s'étoient opposés à leur entreprise. Ainsi ils poursuivirent librement leur route, laissant le Catéchumene blessé par une épine qui lui étoit entrée au pied. On ne crut pas que le mal fût dangereux, cependant cette blessure lui causa la mort en peu de jours.

Après bien des incommodités que souffrirent les deux Missionnaires, en se faisant un chemin au travers des bois,

en grimpant de hautes montagnes, & traversant des lacs & des marais pleins de fange, sans compter l'inquiétude & la crainte continuelle où ils étoient de tomber entre les mains des Barbares; ils arriverent enfin sur les bords d'une riviere qu'ils prirent pour le fleuve Paraguay, ou du moins pour un bras de ce fleuve, & ils y planterent une grande croix. On reconnut dans la suite qu'ils s'étoient trompés, & que ce qu'ils prenoient pour une riviere, n'étoit qu'un grand lac qui se terminoit à une épaisse forêt de palmiers.

Dans la persuasion où l'on fut qu'on avoit enfin découvert ce chemin si fort souhaité, le Pere Nugnez, qui étoit alors Provincial, fit choix de cinq anciens Missionnaires des Guaranis, pour parcourir le fleuve Paraguay, & découvrir du côté de ce fleuve, l'endroit où l'on avoit planté la croix du côté des Chiquites. Ces Missionnaires étoient le Pere Barthelemy Ximenès, qui mourut chargé d'années & de mérites le 2 Juillet 1717, le Pere Jean-Baptiste de Zea, le Pere Joseph de Arce, le Pere Jean-Baptiste Neuman, le Pere François Hervas & le Frere Sylvestre Gonzales. Comme le voyage qu'ils firent sur ce grand fleuve

peut répandre quelque lumière sur la Géographie des diverses contrées qu'il arrose, je vais vous rapporter le journal qui en a été fait par un de ces Missionnaires.

Nous partîmes, dit-il, le 10 Mai de l'année 1703, du port de notre peuplade de la Purification, d'où, après avoir passé par *Antigui*, nous prîmes terre le 27 du même mois à *Itati*. Le Pere Gervais, Franciscain, qui étoit curé de cette bourgade, nous fit l'accueil le plus obligeant. Delà nous continuâmes notre route vers la riviere *Paramini*, dans le lieu où le Parana se jette dans le fleuve Paraguay : les vents furieux qui régnoient alors, & qui nous étoient contraires, nous retarderent, & nous causerent bien des fatigues ; enforte que nous ne pûmes aborder au port de l'Assomption que le 27 Juin, où nous prîmes quatre jours de repos au college que nous avons dans cette ville. On nous avoit préparé une grande barque, quatre balsaes, deux pirogues & un canot.

Nous nous embarquâmes, & après avoir avancé quelques lieues, nous découvriâmes un peu au loin des canots d'Indiens *Payaguas*, qui sans

doute venoient à la découverte. La pensée nous vint de les joindre, & de les gagner, si cela se pouvoit, par quelques témoignages d'amitié, qui pût les guérir de leur défiance. Le Pere Neuman se mit à cet effet dans le canot avec le Frere Gonzales; mais quand ils furent presque à portée de ces Indiens, ils prirent la fuite, en criant de toutes leurs forces, *Peè pèmonda, ore Camaranda buenos aires, viarupi*. Ce qui signifie : nous ne nous fions point à des gens d'une Nation qui a fait périr tant d'Indiens, lesquels demeuroient aux environs de Buenos-Aires.

Le Pere Neuman voyant le peu de succès de ses démarches, se contenta d'avancer vers le bord du fleuve, & d'attacher aux branches d'un arbre plusieurs bagatelles de peu de valeur, mais qui sont estimées de ces Barbares. Ces petits présens les rassurerent, ils s'en saisirent aussi-tôt, & quatre d'entr'eux s'approcherent d'une de nos balfes, & y laisserent à leur tour des nattes de jonc fort jolies, & d'un travail très-délicat.

Un de nos Néophytes qui nous servoit d'interprete, nommé Anicet, plein de zèle

zèle pour la conversion des infideles , jugea par la fenfibilité des *Payaguas*, que fes manieres douces & affables pourroient faire quelqu'impreffion fur leurs cœurs ; mais il ne connoiffoit pas affez combien cette nation eft perfide. Le 12 de Juillet il s'approcha de quelques-uns de ces Indiens qu'il apperçut , & dans le temps que , par de petits préfens , il tâchoit de gagner leur amitié , une troupe de *Payaguas* , partagée en deux canots , fortirent d'une embuscade où ils étoient cachés , & vinrent fondre fur Anicet & fes compagnons , qu'ils affommerent à grands coups de maffues , & s'enfuirent enfuite avec une célérité extraordinaire.

Nous n'apprîmes que fort tard ce triste événement ; quelques-uns de nos Indiens allerent au lieu où s'étoit fait le massacre , & ils y trouverent les cadavres de leurs chers compagnons. Nous célébrâmes le lendemain leurs obféques , avec la douce efpérance que Dieu leur aura fait miféricorde , & aura récompensé la charité avec laquelle ils avoient expofé leur vie pour retirer ces barbares des ténèbres de l'infidélité.

Les *Payaguas* voyant qu'on ne cherchoit point à tirer vengeance d'une action fi cruelle , en devinrent plus audacieux.

Ils parurent le lendemain en plus grand nombre, dans une quantité prodigieuse de canots, qui formoient deux especes d'escadres. L'une gagna le rivage, & tous ceux qui y étoient mirent pied à terre; l'autre rôdoit de tous côtés sur le fleuve, sans que les uns ni les autres osassent nous attaquer: il n'y eut que dans l'obscurité de la nuit qu'ils jetterent des pierres & tirerent des fleches sur nous: mais nos Néophytes les mirent bientôt en fuite, & ce ne fut que de fort loin qu'ils continuerent de nous observer. C'est un bonheur qu'ils ne se soient pas joints aux *Guaicurus*, autre Nation infidelle, mais beaucoup plus brave, plus hardie, & naturellement ennemie du nom Chrétien. Il nous eût été difficile d'échapper aux pièges qu'ils nous auroient dressés sur un fleuve qui, dans cet endroit, est tout couvert d'isles, où ils se seroient aisément cachés pour nous surprendre.

Le 6 d'Août nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Xexui*; c'est par où les Mamelus vinrent faire irruption sur quelques-unes de nos anciennes peuplades, qu'ils détruisirent. Le 19, nous apperçûmes une terre de *Payaguas*, dont les habitans s'étoient retirés peu aupara-

vant, pour aller dans une grande isle qui étoit vis-à-vis. Cette terre appartient à un Cacique des *Payaguas*, nommé *Jacayra*, qui y entretient quelques-uns de ses vassaux occupés à la fabrique des canots.

Le 21, nous trouvâmes un petit fort entouré de palissades, avec trois grandes croix qu'on y avoit élevées. Nous crûmes d'abord que c'étoit un ouvrage des Mamelus, mais nous apprîmes dans la suite que c'étoit les *Payaguas* qui, ayant quelque connoissance de la vertu de la croix, avoient planté celles que nous voyions, pour se délivrer de la multitude de tigres qui infestoient leur pays. Peu après, nous vîmes sur le rivage douze de ces barbares, qui ne songerent point à nous inquiéter; mais ce qui nous surprit, c'est que jusqu'au 30 Août que nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Tapotü*, nous n'apperçûmes que deux canots d'Indiens nommés *Guachicos*. La bouche de cette riviere est éloignée de trente lieues de celle de *Piray*; mais avant que d'y arriver, il faut passer par des courans très-rapides, qui se trouvent entre une longue suite de rochers. Nous en vîmes douze fort hauts & taillés naturellement d'une maniere si agréable à

la vue, que l'art ne pourroit gueres y atteindre. En ce lieu-là les *Guaicurus* allumerent des feux, pour avertir les nations d'alentour qu'on voyoit paroître l'ennemi.

A six lieues de-là, est le lac *Nengures*, où se jette une riviere qui descend des terres habitées par les *Guamas*. Ces peuples sont en quelque sorte les esclaves des *Guaicurus* : ils y entretiennent leurs Haras de mules & de cavalles, ils cultivent la terre & y sèment le tabac, qui y croît en abondance. Il y a dans cette contrée beaucoup d'autres Nations, & une entre autres nommée *Lenguas*, qui parle la même langue que les Chiquites.

Deux lieues au-delà de ce lac est l'embouchure du *Mboimboi*. Il y avoit anciennement auprès de cette riviere une peuplade chrétienne, qui étoit sous la conduite du Pere Christophle de Arenas, & du Pere Alphonse Arias : ce dernier étant appelé par les Indiens *Guatos*, pour y administrer le baptême, tomba dans un parti de Mamelus, qui le tuerent à coups de mousquets. Le Pere Arenas eut quelques-temps après le même sort ; il fut rencontré par les Mamelus, qui le maltraiterent si fort, qu'il ne survécut que peu de jours à ses blessures,

De-là jusqu'aux *Xarayes*, on voit de vastes campagnes, où des grains croissent naturellement & sans culture ; aussi les *Payaguas*, les *Caracuras*, & beaucoup d'autres peuples d'alentour, viennent-ils y faire leurs provisions. Le 22 de Septembre nous passâmes entre les montagnes de *Cunayequa* & de *Ito*, où sont les *Sinamacas*. La foi fut prêchée à ces peuples par les Peres Juste Mansilla & Pierre Romero. Celui-ci & le Frere Mathieu Fernandez furent massacrés dans la suite par les Chiriguanes, en haine de ce que la Loi Chrétienne leur défendoit d'avoir plus d'une femme.

Cinq lieues plus avant se trouve une isle, où s'étoient retirés deux Caciques nommés *Jarachacu* & *Orapichigua*, avec leurs vassaux *Payaguas*. Dès qu'ils nous apperçurent, ils dépêcherent six canots à la grande isle des *Orejones*, & aussitôt nous vîmes de près & au loin s'élever une grande fumée, signal ordinaire dont ils se servent pour avertir les Nations voisines de se tenir sur leurs gardes. Ces Nations font grand cas des *Payaguas*, parce que ceux-ci leur fournissent du tabac, des cuirs, des toiles & d'autres choses nécessaires à la vie, qu'ils ont chez eux en abondance.

Nous passâmes ensuite auprès des montagnes de *Taraguipita*. Cette contrée est habitée par plusieurs Nations Indiennes. Quatre de nos Missionnaires leur ont annoncé l'Évangile ; sçavoir, le Pere Ignace Martinez, Espagnol ; le Pere Nicolas Henard, François ; les Peres Diego Ferrer & Juste Manfilla, Flamands. Le premier partit dans la suite pour la Mission des Chiriguanes, & les deux autres succomberent aux fatigues & aux travaux qu'ils supportèrent, & moururent parmi ces barbares, dénué de toute consolation humaine, ainsi que le grand Apôtre des Indes, saint François Xavier, dans l'Isle de Sancian. Le dernier ne résista pas long-temps aux mêmes fatigues, & finit sa vie dans l'exercice de ses fonctions apostoliques.

Huit lieues après avoir quitté le *Tobati*, nous nous trouvâmes à l'embouchure du *Mbotetei* : c'est par cette riviere que les Mamelus avoient coutume d'entrer dans le fleuve Paraguay. De-là on découvre de vastes campagnes, qui s'étendent jusqu'aux *Xarayes* : elles étoient anciennement habitées par les *Guaicurus* & les *Itatines* ; mais ces Indiens se voyant continuellement exposés aux irruptions & à la cruauté des Mamelus, abandon-

nerent leur pays , & chercherent un asyle dans d'épaisses forêts , qui depuis le lac *Jaragui* , s'étendent jusqu'à cinquante lieues du côté du Pérou.

Enfin , le 29 Septembre , nous arrivâmes à l'endroit où le fleuve Paraguay , se partageant en deux bras , forme une grande isle. Comme nous nous trouvions alors sur les terres des Chiquites , nous cherchâmes à découvrir la croix que nos deux Missionnaires avoient plantée l'année précédente.

Le 12 d'Octobre , ayant jetté l'ancre , nous apperçûmes quelques *Payaguas* : quoiqu'ils fussent intimidés à la vue de nos Indiens , ils ne laisserent pas de nous approcher , & ils nous offrirent des fruits de leurs terres : nous répondîmes à cette honnêteté par quelques petits présens que nous leur fîmes.

Le 17 , nous jettâmes l'ancre à la vue du lac *Jaragui* , qui est caché en partie entre les bois & les montagnes , jusques vers les *Orejones*. Les campagnes de l'un & de l'autre côté du fleuve sont pleines d'habitations Indiennes. Il y en a davantage dans celles qui sont à la gauche , parce que les marais & les lacs , dont elles sont environnées les rendent en quelque sorte inaccessibles , & mettent

ces Nations à couvert des incursions des Mamelus.

Il seroit ennuyeux , Monsieur , de vous rapporter les noms de ces différentes Nations. Il suffit d'en faire une note à la marge , en cas que vous ayez la curiosité de les connoître. (1) Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que la plûpart de ces Nations se réduisent à deux ou trois villages , & que chacune ne compte gueres plus de trois à quatre cens Indiens. Quoique ces Nations confinent les unes aux autres , elles parlent chacune une langue différente , & ne s'en-

(1) A main droite sont les Guaras , Lenguas , Chibapucus , Ecanaquis , Napiyachus , Guarayos , Tapyminis , Ayguas , Cunicanis , Arienes , Curubinas , Coes , Guaresis , Jarayes , Caraberes , Urutues , Guahenes , Mboryares , Paresis , Tapaquis.

On trouve à main gauche les Payaguas , Guacicos , Itatines , Aginis , Sinemacas , Abiais , Abaties , Guithis , Cubiechès , Chicaocas , Coroyas , Trequis , Gucamas , Guatus , Mbiritis , Eleves , Cuchiais , Tarayus , Jafintes , Guatoguazus , Zuruquas , Ayuceres , Quichiquichis , Xaimes , Guananis , Curuaras , Cuchycones , Aripones , Arapores , Cutuares , Itapares , Cutaguas , Arabiras , Cabies , Guannaguazus , Imbues , Mambiquas. Note de l'ancienne édition.

tendent point entr'elles ; elles n'ont nul commerce ensemble ; elles se font souvent la guerre , & cherchent à s'entredétruire.

Le 18 , ayant laissé à main droite le lac *Tuquis* , nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere *Paraiguazu* , qui décharge ses eaux dans le fleuve avec une impétuosité extraordinaire. Un peu au-delà nous rencontrâmes un canot , où étoit un jeune Indien bien fait & robuste. Il ne craignit point de se rendre à notre barque. Nous lui fîmes bien des amitiés , & quoiqu'il n'entendît point notre langue , ni nous la sienne , il ne laissa pas de nous faire connoître par signes qu'il étoit de la Nation *Mbiritii* , & qu'il y avoit trois journées de chemin jusqu'à son village. Nous connûmes l'affection qu'il nous portoit par la peine qu'il avoit de nous quitter. C'est pourquoi nous lui offrîmes de monter dans notre barque. Il accepta cette offre avec joie , & y entra avec ses armes & sa natte , qui étoit délicatement travaillée. Il régala nos Indiens d'un grand *Capivara* qu'il avoit tué. C'est un cochon de riviere assez semblable au cochon de terre. Voyant , au bout de trois jours , que nous navigions le long du rivage , pour ne pas

nous embarrasser entre les isles qui couvroient le fleuve, il prit congé de nous, avec promesse de venir bientôt nous rejoindre. Il reçut avec reconnoissance quelques petits présens que nous lui fîmes, pour les présenter au Cacique & aux principaux de sa Nation. Cet Indien tint sa parole, & il ne fut pas long-temps sans revenir; mais voulant traverser un bras de riviere dans un temps orageux, il fit naufrage en notre présence. Il ne se sauva du danger qu'il courut, que pour tomber entre les mains des *Payaguas*, qui le firent conduire dans son village.

Enfin, le 31 Octobre nous entrâmes dans le fameux lac de *Xarayes*, dans lequel plusieurs rivieres navigables viennent se décharger. On croit communément que c'est dans ce lac que le fleuve Paraguay prend sa source. A l'entrée du lac est située la fameuse Isle des *Orejones*, où il y avoit autrefois une Nation très-nombreuse, qui a été entièrement détruite par les Mamelus. Le climat de cette Isle est tempéré & très-sain, quoiqu'elle soit à la hauteur de dix-sept degrés & de quelques minutes. Selon l'opinion commune, elle a quarante lieues de longueur & dix de largeur: d'autres la

font encore plus grande. Son terroir est fertile, bien qu'elle soit pleine de montagnes, toutes couvertes de beaux arbres propres à être employés à toutes sortes d'ouvrages.

Pendant un mois & demi que nous employâmes sur la terre & sur l'eau à chercher cette croix qu'on avoit plantée, laquelle devoit indiquer le chemin qui conduit aux Missions des Chiquites, toutes nos diligences furent inutiles, & nous n'en découvrîmes point le moindre vestige. Cependant la saison avançoit, & il étoit à craindre que le fleuve baissant chaque jour, notre barque ne se fracassât sur les rochers cachés sous l'eau : il fallut donc songer au retour, avec le chagrin de s'être donné tant de peines sans aucun fruit. Quelques-uns de nos Missionnaires prièrent le P. Supérieur de les laisser dans l'Isle, où pendant l'hyver ils feroient de nouveaux efforts pour réussir dans cette découverte, mais le succès étoit trop incertain, & le risque trop grand; ainsi, après avoir loué la ferveur de leur zèle, il leur déclara qu'il ne pouvoit pas descendre à leurs desirs.

Nous sortîmes donc de ce lac, que quelques-uns ont appelé la mer Douce.

Mais comme, ainsi que je viens de le dire, nous entrions dans la saison où les eaux du fleuve diminuent considérablement, nous étions dans la crainte continuelle de donner dans de bas fonds, ou de toucher aux rochers, qui, en quelques endroits, sont presque à fleur d'eau : heureusement nous fîmes cent lieues sans aucun accident. Nous découvriâmes trois canots qui venoient nous joindre à force de rames : il y avoit quatre Indiens ; sçavoir, un Payagua, & trois Guaranis, qui avoient anciennement reçu le baptême.

Aussitôt qu'ils se furent approchés de notre barque, ils y sauterent avec beaucoup de légèreté, & nous dirent qu'ils étoient déterminés à passer le reste de leurs jours avec nous, quelque peine que leur désertion dût faire à leurs Caciques. Ils se trompoient pour ce dernier article : car les deux Caciques dont ils étoient vassaux, frappés de la générosité avec laquelle ils avoient abandonnés leurs biens & leurs parens, pour vivre dans une plus exacte observation de la loi Chrétienne, en conçurent une plus haute estime, & pour eux, & pour les Missionnaires.

Ces deux Caciques joignirent notre

barque, & y étant entrés avec confiance, comme si la connoissance eût été ancienne, ils s'affirent sans façon auprès du P. Supérieur. Le Pere profitant de ces favorables dispositions, les entretint de l'importance du salut, & de la nécessité d'embrasser la Loi Chrétienne pour y parvenir. Il leur fit sentir qu'outre le bonheur qu'ils auroient de vivre en hommes raisonnables, de devenir enfans de Dieu, & de mériter une récompense éternelle, ils couleroit bien plus tranquillement leurs jours, puisque trouvant dans les peuplades des *Guaranis*, autant de défenseurs qu'il y a de Chrétiens, ils n'auroient plus rien à craindre des Mamelus, & des *Guai-curus*, qui les jettoient dans de continuelles inquiétudes.

Les Caciques qui étoient très-attentifs au discours du Pere, parurent en être touchés : ils promirent qu'ils se feroient instruire avec leurs vassaux pour être admis au baptême, & qu'ils se faisoient fort d'engager les Indiens *Guatos* & *Guacharapos* à s'unir avec eux, pour former tous ensemble une nombreuse peuplade. Pour nous assurer de la sincérité de leurs promesses, nous les priâmes de nous faire présent de quelques

jeunes Indiens , qu'ils avoient fait leurs esclaves , afin de les instruire des vérités de la Foi , & de nous en servir en qualité d'interpretes. Nous leur offrîmes en échange des plats d'étain , des couteaux , des hameçons , de petits ouvrages de Jayet , & d'autres choses de cette nature. Ils y consentirent de bonne grace , & nous remirent six Indiens de différentes Nations , que nous envoyâmes dans une de nos peuplades , pour y être instruits dans la Religion.

Enfin , après bien des protestations d'amitié de part & d'autre , ils nous quitterent très-contens de l'espérance que nous leur donnions d'envoyer chez eux des Missionnaires. En partant ils ordonnerent à quelques-uns de leurs vasseaux habiles pêcheurs de nous suivre dans leurs canots , de faire chaque jour la pêche , & de nous fournir abondamment de poisson. C'est ce qu'ils exécuterent ponctuellement : ils nous suivirent cent cinquante lieues , & ne nous en laisserent jamais manquer. Ce secours vint fort à propos , car il y avoit déjà du temps que nos provisions de biscuit & de maïs étant gâtées , il falloit nous contenter d'une écuellée de féves par jour.

Etant arrivés à l'endroit du fleuve, où le zélé Néophyte Anicet & ses compagnons furent tués par les *Payaguas*, nous députâmes vers ces barbares quelques *Payaguas* de nos amis, pour leur dire, que nous n'avions pour eux que des pensées de paix & d'amour; que notre plus ardent desir étoit de procurer leur bonheur en cette vie, & après leur mort; qu'ils en feroient l'expérience, s'ils vouloient se joindre à nous: que nous étions persuadés, que s'ils avoient tué nos Indiens, c'étoit moins par haine pour eux, que par la crainte où ils étoient qu'on ne leur tendît des pièges; que du reste nous leur pardonnions ce qui s'étoit passé, & que pour toute satisfaction nous leur demandions les Espagnols qu'ils tenoient en esclavage.

Nos députés s'acquitterent si bien de leur commission auprès de ces barbares, que quelques-uns d'eux vinrent nous demander pardon du meurtre qu'ils avoient commis, & nous remirent un Espagnol qu'ils avoient fait esclave: ils nous assurèrent même du desir qu'ils avoient de se réunir dans une peuplade, & d'embrasser la loi Chrétienne: mais dans le temps qu'ils nous donnoient ces

assurances, ils ne cherchoient qu'à nous tromper : car ils nous protestèrent qu'ils n'avoient d'esclave que ce seul Espagnol, & nous apprîmes dans la suite qu'ils en avoient encore trois autres. Notre amitié s'étant renouvelée, nous vîmes paroître vingt de leurs canots qui se suivoient file à file. Ils monterent les uns après les autres dans notre barque, pour recevoir les petits présens que nous leur fîmes. Peu après leurs caciques vinrent nous apporter des fruits, & nous donnerent un canot fort propre.

Nous ne crûmes pas néanmoins devoir nous fier à des peuples, dont nous avons éprouvé si souvent la perfidie & l'inconstance, & qui ne tiennent leur parole, qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette Nation, qui ne compte gueres que quatre cens hommes capables de porter les armes, s'étende sur-tout le fleuve Paraguay. Une partie se répand environ deux cens lieues sur le fleuve ou sur la terre depuis le lac des *Xarayes*; l'autre partie rôde sans cesse vers la ville de l'Assomption, pillant tout ce qui tombe sous leurs mains, faisant des esclaves de ceux qu'ils rencontrent, s'ils ne sont bien en garde contre leurs embus-

cares , ou bien se liguant avec les *Guaycurus* , pour attaquer les Espagnols à force ouverte.

La vie errante & vagabonde qu'ils mement , n'est pas un moindre obstacle à leur conversion , que leur caractère perfide & volage. Ils ne peuvent être long-temps sous le même Ciel , aujourd'hui sur la terre ferme , demain dans quelque Isle, ou se dispersant sur le fleuve; ils ne peuvent gueres vivre d'une autre maniere , ne subsistant que de la chasse ou de la pêche , qui ne se trouve pas toujours dans le même lieu.

Nous poursuivîmes assez tranquillement notre route , mais le 2 Décembre nous fûmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva un vent furieux , qui pouffant notre barque avec violence , la fit sauter de rochers en rochers. Elle devoit se briser en mille pieces , & nous devions mille fois périr; cependant elle ne reçut aucun dommage. Nous nous crûmes redevables de notre conservation , à une protection spéciale de la très-sainte Vierge , que nous invoquions plusieurs fois chaque jour.

Après avoir échappé à ce danger , & en avoir rendu graces à Dieu & à la sainte Vierge notre protectrice , le P. Supé-

rieur fit prendre les devants à une de nos barques, ordonnant qu'elle allât à toutes voiles & à force de rames, & fit toute la diligence qui seroit possible pour transporter au plus vîte à la ville de l'Assomption le P. de Neuman, que la dyffenterie dont il fut attaqué, avoit réduit à l'extrémité.

Pour nous, ce ne fut que le 17 que nous y arrivâmes. Le Gouverneur de la ville, toute la noblesse & le peuple en foule vinrent nous recevoir au sortir de nos barques, & voulurent absolument nous conduire jusqu'au Collége. Il n'y avoit qu'une heure que nous y étions arrivés, lorsque le P. de Neuman finit sa carrière, & alla recevoir la récompense de ses travaux. Les Chanoines de la Cathédrale, les Ecclésiastiques, les Religieux, & tous les Corps de la Ville honorèrent ses obsèques de leur présence, le regardant comme un Martyr de la charité & du zèle, dont il avoit toujours brûlé pour la conversion des infidèles.

Le 9, nous partîmes de la ville de l'Assomption, pour nous rendre à nos cheres Missions des *Guaranis*, où nous arrivâmes le 4 de Février. Ainsi se termina notre voyage qui dura neuf mois,

& où nous perdîmes seize des Néophytes qui nous accompagnoient, & qui nous furent enlevés par le défaut de vivres, & par la dyssenterie.

On a fait quelques tentatives pour découvrir ce chemin, qui n'ont eu d'autres succès, que de procurer au P. de Arce & au P. Blende une mort glorieuse. On en trouve le détail dans une des Lettres précédentes. Je suis avec respect, &c.

---

---

## SECONDE LETTRE

*Sur les nouvelles Missions du Paraguay,  
au même.*

MONSIEUR,

*La paix de Notre Seigneur.*

C'est pour me conformer à vos desirs, que je continue à vous entretenir des Missions nouvellement établies dans la grande Province du Paraguay, & des moyens que prennent les Missionnaires pour gagner tant de Nations barbares répandues dans d'immenses forêts, &

les réunir dans des peuplades , où l'on puisse les policer , & les instruire des vérités de la foi. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire , que chaque peuplade Chrétienne est sous la conduite de deux Missionnaires , & qu'en certain temps de l'année , l'un d'eux parcourt les montagnes & les forêts , pour chercher ces pauvres Indiens , & les retirer des ténèbres de l'infidélité.

Le Pere Cavallero s'est rendu illustre en ces derniers temps par le succès de ces sortes d'excursions apostoliques , & par la mort glorieuse dont son zèle a été couronné. Il fut tiré par ses supérieurs de la Mission des Chiriguanes , pour consacrer ses soins à celles des Chiquites. Il gouvernoit alors la peuplade de Saint-François Xavier , d'où il avoit coutume chaque année de se répandre chez les Indiens infideles ; il avoit déjà disposé la Nation des Indiens *Purakis* , à écouter ses instructions , & il partit de sa peuplade en l'année 1704 , pour se rendre chez eux , & achever l'ouvrage de leur conversion.

Comme il approchoit des habitations Indiennes , il apperçut une troupe d'Européens , qui , au mépris des loix , qu'ils croyoient pouvoir enfreindre impunément,

ment, dans un lieu si éloigné des villes Espagnoles, cherchoient à enlever le plus qu'ils pourroient de ces Indiens, pour en faire un cruel trafic, & les vendre comme autant d'esclaves. Le chef de la troupe aborda le Missionnaire, & prenant un ton d'empire & d'autorité, il lui dit que c'étoit bien là le temps de faire des Missions: qu'il eût à retourner dans sa peuplade, & que s'il balançoit tant soit peu à se retirer, il sçauroit bien l'y contraindre. Le Pere nullement intimidé par ses menaces, lui fit une réponse honnête, & suivit son chemin.

Quand il arriva aux habitations, il les trouva toutes désertes; à la vue des Européens la peur avoit saisi ces Indiens, ils avoient pris la fuite, & étoient allés se cacher dans les bois les plus épais & les moins accessibles. Il n'apperçut que deux ou trois jeunes Indiens montés à la cime des arbres, pour observer la marche & la contenance des Européens. Quelque impénétrables que fussent ces bois, ils ne furent point un obstacle au zèle du Pere Cavallero, il en perça l'épaisseur, & se rendit, quoiqu'avec beaucoup de peine, au lieu où étoient ses chers Indiens.

Après leur avoir renouvelé ses inf-

tructions, il baptisa un bon nombre d'enfans qu'ils lui présenterent. Lorsqu'il eut fini, ce pauvre peuple consterné de la longue sécheresse qui ruinoit leurs moissons, & qui leur annonçoit une famine générale, se jetta à ses pieds, & le conjura avec larmes d'employer le pouvoir qu'il avoit auprès du vrai Dieu qu'il leur annonçoit pour en obtenir de la pluie.

Le Pere, que ce spectacle avoit attendri, ne put se refuser à de si fortes instances, qui étoient une preuve de leur foi & de confiance en Dieu; il planta à terre la croix qu'il portoit toujours à la main, il ordonna à tous les Indiens de se mettre à genoux devant ce signe de notre salut, d'élever leurs mains au Ciel, & de répéter avec lui la priere qu'il alloit faire au souverain Maître de l'univers & au dispensateur de tous les biens. Dieu daigna exaucer leur priere; à peine fut-elle achevée, qu'une pluie abondante ressuscita leurs moissons & ranima les campagnes.

Le Pere n'eut pas le temps d'être témoin de leur reconnoissance; il partit aussitôt pour aller visiter les Indiens *Tapacuras*, avec promesse que ce voyage ne seroit que de peu de jours. Pendant son absence les Européens dont je viens

de parler eurent recours à un stratagême, au moyen duquel ils se promettoient un double avantage; le premier, de rendre le Missionnaire odieux & suspect aux Indiens, & le second, de se mettre en état de suivre leur proie sans obstacle. A cet effet, ils firent répandre parmi ces peuples, naturellement ombrageux, que le prétendu Missionnaire, auquel ils donnoient leur confiance, étoit un Mamelus déguisé en Jésuite, & qu'il étoit allé querir ses compagnons pour venir fondre sur eux & les enlever; qu'ils le cherchoient pour lui mettre les fers aux pieds & aux mains, & le conduire aux prisons de Sainte-Croix de la Sierra.

Quoique ce bruit ne les trouvât pas assez crédules pour y ajouter une foi entière, cependant une ruse pareille, employée plus d'une fois par les Mamelus, leur inspiroit je ne sçais quelle défiance que le Pere eut bientôt dissipée à son retour, en leur découvrant le piège qu'on avoit tendu à leur simplicité.

Cette fourberie ayant si mal réussi à ces Européens, ils résolurent d'employer la violence. Le chef, suivi de sa troupe, & informé par ses espions de la marche du Missionnaire, alla le trouver, & donnant à entendre qu'il étoit autorisé des

Magistrats, & envoyé à la découverte des Mamelus, il l'accabla d'injures, & leva même la main pour le frapper; puis avec un visage allumé de fureur: « C'est » de la part du Roi, lui dit-il, que je » vous ordonne de fortir au plutôt du » pays, & d'aller rendre compte de votre conduite au Gouverneur de Sainte-Croix; obéissez ».

Ces nouvelles insultes ne causerent pas la moindre émotion au Pere Cavallero. « Ne vous imaginez pas, lui » répondit-il d'un air tranquille, que » vos prétentions & vos vues criminelles me soient inconnues. Vous » croyez que ces lieux déserts & écartés » déroberont vos injustices à la connoissance de ceux qui ont l'autorité & l'obligation de les punir: vous vous » trompez, sçachez que le châtiment » n'est pas si loin que vous le pensez. » Du reste, vos menaces & vos artifices sont inutiles; jamais vous ne » m'arracherez d'un lieu où Dieu demande ma présence, & je ne souffrirai » point que vous attentiez à la liberté » d'un peuple qui en jouit sous la protection du Roi & de ses Edits ».

Ces dernières paroles, dites d'un ton ferme, étonnerent le chef de ces brigands, &

& voyant que ses impostures étoient découvertes, il prit parti lui-même d'aller chercher fortune ailleurs ; on ne le vit plus reparoître. Peu après un Indien de la Nation des *Mannacicas*, qu'il avoit fait son esclave, ayant eu l'adresse de s'échapper de ses mains, vint se jeter entre les bras du Missionnaire. Il entendoit un peu la langue des Chiquites, & il paroissoit avoir naturellement du goût pour les exercices de la Religion. Il étudioit toutes les actions du Pere, & il tâchoit de les imiter. On le voyoit se prosterner comme lui au pied de la croix, lever comme lui les mains vers le Ciel, & réciter comme lui à haute voix les prieres. De si heureuses dispositions du jeune Indien donnerent au Pere une idée favorable du caractère de cette Nation, & dès-lors ses pensées se tournerent à la conversion des *Mannacicas*.

Ce fut un grand sujet de joie pour ces pauvres Indiens de se voir délivrés de l'inquiétude que leur avoit causé cette troupe d'Européens. Leur Cacique venant lui en marquer sa reconnoissance, le pria de se transporter chez les Indiens *Arupores*. « Nous vous accompagnerons, » lui dit-il, nous les entretiendrons des

» vérités de la Religion , notre exemple  
» les touchera , & nous les engagerons de  
» se joindre à nous & aux *Tubacis* nos  
» amis , pour former tous ensemble une  
» peuplade , où vous puissiez nous en-  
» seigner la doctrine chrétienne , & nous  
» mettre , par le baptême , au rang des  
» enfans de Dieu ».

Cette priere du Cacique étoit trop conforme aux vues du Missionnaire pour ne pas se rendre à ses desirs. Il se mit aussi-tôt en chemin avec sa suite , & il arriva en peu de jours chez ces Indiens. Il les trouva en effet si bien disposés à embrasser la foi , qu'à cette première visite il baptisa plus de quatre-vingt enfans ; car pour le baptême des adultes , il n'en est point question : on ne le leur confere que quand ils sont fixés dans une peuplade , où l'on ait tout le loisir de les instruire.

De-là il passa dans un autre village de la même Nation ; mais ces fatigues avec les mauvais alimens qu'il prenoit le jetterent dans un état de langueur , que son courage s'efforçoit en vain de surmonter. Enfin , il se sentit défaillir les forces , & il tomba en foiblesse. Une fièvre ardente qui le saisit au même temps feut bientôt réduit à l'extrémité. Assis

au pied d'un arbre, il n'attendoit plus que sa dernière heure, à laquelle il se disposoit. Ces pauvres Indiens étoient désolés, de ce que la ruine de leurs campagnes les mettoient hors d'état de lui procurer quelque secours. Enfin, après bien des mouvemens, le hasard leur fit trouver une poule qu'ils lui apportèrent, mais il la refusa constamment, & la fit donner à un de ses Néophytes, qui étoit presque aussi mal que lui.

Dans le triste état où il se trouvoit, il lui vint une forte pensée de promettre à Dieu que s'il lui rendoit la santé il la sacrifieroit à la conversion des Indiens *Mannacicas*, & qu'il verseroit volontiers jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les mettre dans la voie du salut. A peine eut-il fait cette promesse, que la fièvre cessa, qu'il trouva du goût aux mets les plus insipides dont usent ces Indiens, & qu'en très-peu de temps il recouvra ses forces.

Le Cacique du lieu nommé *Pou*, suivi de quelques-uns de ses vassaux, vint le féliciter du rétablissement de sa santé. Le Pere qui connoissoit la sincérité de l'affection qu'il lui portoit, l'entretint du projet qu'il avoit formé, & qu'il étoit sur le point d'exécuter, en le priant de

vouloir bien l'accompagner avec les siens dans une expédition, où il s'agissoit de gagner tant d'ames à Jesus-Christ.

Le Cacique qui auguroit mal du succès de cette entreprise, lui en exposa les dangers; il lui représenta que cette Nation étoit très-nombreuse, & encore plus redoutable par sa valeur; qu'elle étoit irritée au-delà de ce qu'on peut dire contre les Espagnols, à cause du meurtre tout récent qu'ils avoient fait de quelques-uns des siens; qu'elle avoit juré de faire périr tout autant d'Espagnols qui tomberoient sous sa main; que se livrer témérairement à un peuple fier, vindicatif & outragé, c'étoit courir à une mort certaine; que tout le chemin qui conduit à leurs villages étoit semé de pointes d'un bois très-dur, où il n'étoit pas possible de marcher sans s'estropier; que ces villages étoient fortifiés de palissades, qu'il n'étoit pas aisé de franchir; enfin, lui témoignant qu'il l'aimoit comme son pere: « Si ces » furieux vous attaquent, lui dit-il, étant » seul comme vous êtes, quelle sera votre » défense »?

Le Pere qui l'avoit écouté sans l'interrompre, prit son crucifix à la main, & le lui montrant: « Voilà, lui ré-

» pondit-il, le bouclier qui me défendra de leur fureur. Je ne crains rien quand Jesus - Christ m'ordonne de prêcher la sainte Loi : ils ne peuvent, sans sa permission, m'arracher un cheveu de la tête ; & quand je devrois expirer sous leurs traits, puis-je aspirer à un plus grand bonheur ? Si vous craignez vous autres, vous n'avez qu'à demeurer un peu au loin derrière moi, tandis que j'entrerai tout seul dans le village. Si l'on m'y fait un bon accueil, je viendrai vous appeler : si au contraire je suis mal reçu, vous n'aurez qu'à prendre la fuite ».

Une réponse si ferme & si hardie, porta le même courage dans le cœur du Cacique. « Non certes, nous ne fuirons pas, dit-il, & s'ils venoient à vous tuer, nous vous aimons trop pour ne pas venger votre mort, dussent-ils nous hacher en pièces, à l'instant il frappa sur ses armes ». A ce signal une nombreuse troupe de braves Indiens parurent, & promirent que si les *Mannicas* osoient attenter à la personne du Pere, ils mourroient tous à ses côtés. Mais, avant que de partir, ils le prièrent de leur accorder un peu de

temps pour les mieux instruire des vérités Chrétiennes, & pour conférer le baptême à leurs enfans.

Ce ne fut donc qu'après quelques jours qu'ils se mirent en marche. Lorsqu'ils eurent passé la riviere *Arubaitu*, ou comme d'autres l'appellent *Zuquibuiqui*, à la vue des pointes aigues dont le chemin étoit semé, & des palissades qui environnoient le village, la frayeur s'empara des Indiens; ils parloient tous de retourner sur leurs pas, & de renoncer à une entreprise qu'il n'étoit pas possible d'exécuter.

« J'avoue, dit le Pere, dans une  
 » lettre qu'il écrivit en ce temps-là à son  
 » Supérieur, que quelque brave que soit  
 » la Nation des *Purakis*, & quelque  
 » amour qu'elle me porte, il n'y a que  
 » Dieu qui ait pu donner assez d'efficacité  
 » à mes paroles, pour relever leur cou-  
 » rage abattu. A peine eus-je prononcé  
 » deux mots, que le Cacique, suivi de  
 » ses Vassaux, s'avance, & marchant  
 » pas à pas dans un profond silence,  
 » il arriva jusqu'à la palissade, où il  
 » ne se trouva personne pour la défendre.  
 » Je ne vous dissimulerai point qu'après  
 » avoir passé cette palissade, & que  
 » me voyant prêt d'être exposé à la  
 » fureur de ces barbares, & selon les

» apparences à teindre de mon sang  
 » leurs fleches empoisonnées, la crainte  
 » me saisit à mon tour. J'étois pourtant  
 » ranimé par la présence d'un jeune Néo-  
 » phyte qui étoit à mes côtés, & qui  
 » levant ses mains innocentes vers le  
 » ciel, offroit sans cesse à Dieu ses  
 » sueurs & ses peines, pour planter la  
 » foi chez ces Infideles, & son sang  
 » pour le verser à son service.

Ils entrèrent dans le village qu'ils trouverent entièrement abandonné : on n'y voyoit que des ruines de cabanes que le feu avoit consumées, & des cadavres dont la terre étoit jonchée. A la vue de ce spectacle qui faisoit horreur, les *Purakis* exhorterent le Missionnaire à se retirer, mais un Indien *Mannacica*, nommé *Ixū*, qui leur servoit d'interprete, les assura qu'assez près de là il y avoit d'autres terres & d'autres villages. A ce récit le Pere réveilla le courage de ses Indiens, & se mettant à leur tête, il eut bientôt gagné ce nouveau village. Il y entra seul avec *Ixū* son interprete, laissant les Indiens derriere lui à une certaine distance.

Aussi-tôt que ces barbares l'apperçurent, ils poufferent des cris affreux ; ils firent sortir du village leurs femmes

& leurs enfans ; ils s'armerent de leurs fleches avec un air menaçant, & jettant sur lui des yeux étincelans de fureur. Le Néophyte *Izu* élevant la voix, les conjura de ne point faire de mal à un homme, qui n'étoit rien moins que leur ennemi. « Je suis un Missionnaire, s'é- » cria le Pere, qui viens vous prêcher » la sainte Loi de Jesus-Christ. » Tout cela ne fit nulle impression sur ces barbares : on leur vit faire un mouvement qui n'annonçoit rien que de funeste. Alors le Cacique *Pou* s'approchant du Pere ; « n'appercevez - vous pas, lui » dit-il, qu'ils forment un cercle pour » nous environner de toutes parts, » afin qu'aucun de nous n'échappe de » leurs mains. » Il est étonnant que le Missionnaire, qui peu de jours auparavant frémissoit de peur à la seule pensée de ces barbares, parut alors imperturbable. » Je vous avouerai in- » génuement, dit-il, dans une de ses » Lettres, qu'au milieu du plus grand » péril où j'étois de perdre la vie, » je n'avois pas la moindre crainte : une » voix intérieure me disoit que cette » fois-ci elle ne me feroit pas ravie, » & quoique je me visse couvert d'une » nuée de fleches, j'étois dans la place

» le crucifix à la main, aussi tranquille  
 » que si j'eusse été dans mon Eglise au  
 » milieu de mes Néophytes.

*Izu*, à la vue du péril que couroit le Missionnaire, s'avança jusqu'au milieu de ses compatriotes, & tout nouveau Chrétien qu'il étoit, il leur parla avec tant de force & d'énergie des grandeurs de Dieu, de la sainteté de sa Loi, & de la nécessité de l'embrasser pour être heureux, que ces cœurs barbares, touchés en même temps par la grace, furent tout-à-coup changés; leur fureur s'appaîsa, & toute leur haine se dissipa de telle sorte, que les mains encore pleines de fleches, ils vinrent à la file les uns des autres se mettre à genoux aux pieds du Missionnaire, & baiser avec une profonde vénération le crucifix qu'il tenoit entre les mains : A quoi ne contribua pas peu le Cacique des *Purakis*, qui leur crioit de toutes ses forces : « Venez, mes amis, venez  
 » rendre hommage à Jesus-Christ notre  
 » Créateur, adorez-le, & rangez-vous  
 » au nombre de ses Vassaux.

Quel spectacle plus consolant & plus propre à inspirer de la confiance en la divine miséricorde, que de voir d'un côté des Infideles, qui n'étoient inf-

truits que depuis peu de jours des vérités de la Foi, & qui n'avoient pas encore reçu le baptême, devenir des Prédicateurs de l'Évangile ! & d'un autre côté, une Nation fiere & orgueilleuse, qui ne respiroit que la haine & la vengeance, s'adoucir tout à coup, & s'humilier aux pieds de Jesus-Christ !

Au même moment la place fut remplie des Indiens de l'une & l'autre Nation, qui déposant toute leur haine, se traitèrent avec amitié, & jurèrent une paix durable, tandis que le Néophyte *Izu*, aidé de ses parens, fabriquoit une grande croix. Le Pere la fit planter dans le lieu le plus apparent de la place, comme un monument de la victoire que le ciel remportoit sur l'enfer, & de la possession que Jesus-Christ venoit prendre de cette terre consacrée auparavant au démon.

Tout ce grand peuple rendit hommage à ce signe de notre Rédemption, & écouta attentivement les instructions que leur fit le Missionnaire par le moyen de son interprete. Les principaux de la Nation en furent si satisfaits, qu'ils le prièrent avec instance de demeurer avec eux, pour continuer à leur enseigner le chemin du ciel. Le Pere

l'auroit fort souhaité ; mais on entroit dans l'hiver, qui lui auroit entièrement fermé le retour dans sa peuplade, où les besoins de ses Néophytes demandoient sa présence. Obligé de les quitter, il leur promit de revenir au printemps suivant. On lui fournit un cheval, & comme il se préparoit à y monter, ces bons Indiens, à l'envi l'un de l'autre, s'empressoient à lui rendre service, & ils l'accompagnèrent pendant un long espace de chemin. Le Pere avoue qu'il n'avoit jamais reçu d'aucun autre peuple, tant d'honnêtetés, & tant de témoignages d'une affection sincere.

Son départ fut un coup de la providence ; car s'il fût demeuré plus longtemps avec les Indiens, dont il s'étoit séparé, il y auroit eu peut-être bien du sang répandu à son occasion. Le *Mapono* ; (c'est ainsi que se nomment les Prêtres de leurs Idoles) le *Mapono* des *Sibacas*, village de la même Nation, ayant appris ce qui s'étoit passé dans le village voisin, entra en fureur, & s'adressant à son Cacique : « nos Dieux  
 « vous ordonnent, lui dit-il, d'aller à  
 » la tête de vos vassaux tuer cet étran-  
 » ger, qui est venu dans notre voisi-  
 » nage, & qui est leur ennemi capital ;

» partez au plutôt, & attendez-le sur  
 » le chemin, il ne pourra vous échap-  
 » per. » Le Cacique lui répondit : qu'il  
 falloit s'informer ce que c'étoit que cet  
 étranger, quel étoit son dessein, quel  
 sujet de plainte il avoit donné, n'étant  
 pas raisonnable d'ôter la vie à un hom-  
 me, qu'on ne connoissoit pas même de  
 vue.

Cette réponse augmenta la rage du  
*Mapono* : il se rendit avec un nombre  
 des plus dévots à ses Dieux au village  
 où étoit venu le Missionnaire, & s'adres-  
 sant au Cacique, qui se nomme *Chabi* :  
 « Je viens sçavoir, dit-il, quel est cet  
 » étranger que vous avez reçu chez  
 » vous. Il est l'ennemi déclaré de nos  
 » Dieux, c'est de leur part que je vous  
 » parle, & ils m'ordonnent de le tuer.  
 » S'il avoit mérité la mort, répondit  
 » le Cacique, je n'aurois pas besoin de  
 » votre secours, & j'ai en main de  
 » quoi punir ceux qui le méritent. Mais  
 » sçachez que celui, que vous appelez  
 » l'ennemi de vos Dieux, est mon  
 » ami : il s'est livré avec confiance entre  
 » mes mains, il m'a comblé d'amitiés,  
 » & il doit compter sur la mienne ; &  
 » sur ma reconnoissance des biens qu'il  
 » m'a faits. De plus, nous sommes fin-

» cérement reconciliés avec les *Purakis*,  
 » nos anciens ennemis. Ainsi retournez  
 » chez vous, & foyez-y tranquille ». En même-temps il ordonna à ses gens de prendre leurs armes. Le *Mapono* confus ne repliqua point, il se retira la rage dans le cœur, & jurant qu'au retour du Missionnaire l'année suivante, il sçauroit bien venger ses Dieux outragés : mais ses Dieux ne furent guere sensibles à son zélé; car ils ne le préferverent point, ni lui ni ses complices, d'une mort cruelle que leur causa peu après la maladie contagieuse qui désola leur village.

Je ne dois pas vous laisser ignorer, Monsieur, qu'elle est la nature du pays habité par tant de peuples, qui forment cette nombreuse Nation, quel est leur caractère, leur génie, leur religion, leurs cérémonies, & leurs coutumes; c'est ce que je vais vous exposer le plus succinctement qu'il me sera possible.

La Nation des *Manacicas* est partagée en une grande multitude de villages, qui sont situés vers le nord, à deux bonnes journées de la peuplade de Saint Xavier, entre de grandes forêts, si épaisses, qu'à peine y voit-on le soleil. Ces bois vont de l'orient à l'occident, &

se terminent à de vastes solitudes, qui sont inondées la plus grande partie de l'année.

La terre y est abondante en fruits sauvages : on y trouve quantité d'animaux farouches, entre lesquels il y en a un d'une espèce singulière ; on le nomme *famacosio*. Cet animal ressemble au tigre par la tête, & au chien par le corps, à la réserve qu'il est sans queue. C'est de tous les animaux le plus féroce & le plus léger à la course, de sorte qu'on ne peut guere s'échapper de ses griffes : si l'on en rencontre quelqu'un en chemin, & que, pour se dérober à sa fureur, on monte à un arbre, l'animal pousse un certain cri, & à l'instant on en voit plusieurs autres, qui tous ensemble creusent la terre autour de l'arbre, le déracent & le font tomber.

Les Indiens ont trouvé le secret de se défaire de ces animaux ; ils s'assemblent en certain nombre, & forment une forte palissade, dans laquelle ils se renferment ; puis ils font de grands cris, ce qui fait accourir ces animaux de toutes parts ; & tandis qu'ils travaillent à fouir la terre pour abattre les pieux de la palissade, les Indiens les

tuent , sans aucun risque , à coup de fleches.

Tout ce pays est arrosé de plusieurs rivieres fort poissonneuses , qui fertilisent les terres , & rendent les moissons abondantes. Ces Indiens ont le teint olivâtre , & sont du reste bien pris dans leur taille. Il regne quelquefois parmi eux une maladie assez extraordinaire : c'est une espece de lépre qui leur couvre tout le corps , & y forme une croûte semblable à l'écaille de poisson. Mais cette incommodité ne leur cause ni douleur ni dégoût. Ils sont aussi vaillans que les Chiquites , & même anciennement ils ne formoient tous ensemble qu'une seule Nation. Mais les troubles & les dissentions qui s'éleverent parmi eux , les obligerent de se séparer. Depuis ce temps-là , par le commerce qu'eurent ces peuples avec d'autres Nations , leur langage se corrompit entièrement ; l'Idolatrie , inconnue aux Chiquites , s'introduisit parmi eux , de même que l'usage barbare de manger la chair humaine.

Il y a de l'art dans la disposition de leurs villages ; on y voit de grandes rues , des places publiques , trois ou quatre grandes maisons partagées en salles

& en plusieurs chambres de suite : c'est où logent le principal Cacique & les Capitaines. Ces maisons sont destinées aussi aux assemblées publiques & aux festins, & servent de Temples à leurs Dieux. Les maisons des particuliers sont construites dans un certain ordre d'architecture qui leur est propre. Ce qui surprend, c'est qu'ils n'ont point d'autre outil que des haches de pierre pour couper le bois & le mettre en œuvre.

Les femmes s'occupent avec grand soin à fabriquer des toiles & à faire tous les ustensiles du ménage, auxquels elles employent une terre préparée de longue main. Les vases qu'elles travaillent avec cette terre, sont si beaux & si délicats, qu'à en juger par le son, on croiroit qu'ils sont de métal.

Leurs villages sont peu éloignés les uns des autres, c'est ce qui facilite les fréquentes visites qu'ils se rendent, & les festins qu'ils se donnent très-souvent, & où ils ne manquent guere de s'enivrer. Dans ces assemblées publiques, le cérémonial Indien donne la place d'honneur au Cacique ; les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles, occupent la seconde place ; les Médecins sont au troisième rang ; après eux les Capitaines, & ensuite le reste de la noblesse.

Les habitans de chaque village rendent à leur Cacique une obéissance entière. Ils bâtissent ses maisons ; ils cultivent ses terres ; ils fournissent sa table de ce qu'il y a de meilleur dans le pays. C'est lui qui commande dans tout le village , & qui fait punir les coupables. Les femmes sont tenues à la même obéissance à l'égard de la principale femme du Cacique ( car il peut en avoir tant qu'il lui plaît ) ; tous lui payent la dixieme partie de leur pêche , ou de leur chasse , & ils ne peuvent y aller sans avoir obtenu sa permission.

Le Gouvernement y est héréditaire. On y prépare de bonne heure le fils aîné du Cacique , par l'autorité qu'on lui donne sur toute la jeunesse , & c'est comme un apprentissage qu'il fait de la maniere de bien gouverner. Quand il est parvenu à un âge mûr & capable du maniement des affaires , son pere se démet du gouvernement , & il lui en donne l'investiture avec beaucoup de cérémonies. Tout dépossédé qu'il est , on n'en a pas moins d'affection & de respect pour lui. Quand il vient à mourir , ses obsèques se font avec grand appareil , où l'on mêle une infinité de superstitions. Son sépulcre se place dans

une voûte souterraine bien murée, afin que l'humidité n'altère pas sitôt ses ossements.

La Nation des *Mannanicas* est, comme je l'ai déjà dit, fort nombreuse, & se divise en une multitude de villages & de peuples, dont je renvoie les noms à la marge. Leur pays forme une espece de pyramide qui s'étend du midi au nord, & dont les extrémités sont habitées par ces Indiens. Au milieu sont d'autres peuples aussi différens pour la langue qu'ils parlent, qu'ils sont semblables pour la vie barbare qu'ils mènent.

A la base de la pyramide, sont à l'orient les *Quimonocas*, & à l'occident les *Tapacuras*. Le côté du nord, en laissant au-delà les *Puizocas* & les *Paunacas*, est environné de deux rivières nommées *Potaquissimo* & *Zununaca*, dans lesquelles se jettent plusieurs ruisseaux qui portent la fécondité dans toutes ces terres. Les premiers villages, vers l'orient, sont ceux des *Eirinucas*, &c. (1)

---

(1) Muposicos, Zibacas, Jurocarecas, Quiquicas, Cozocas, Subarecas, Ibocicas, Ozonimaaca, Tunumaaca, Zouca, Quitesuca, Osaaca, Matezupinica, Totaica, Quinomeca.  
Note de l'ancienne édition.

Vers l'occident se trouvent ceux de *Zounaaca*, &c. (1) En tirant delà vers la pointe de la pyramide au nord, on rencontre les *Quimiticas*, &c. (2) Les *Zibacas*, qui n'en sont pas fort éloignés, ont été jusqu'ici préservés des irruptions des Mamelus, lesquels ont désolé tout le reste du pays qui s'étend jusqu'au fleuve Paraguay. Entre l'orient & le septentrion, derrière les *Zibacas*, & à plusieurs lieues plus loin, on trouve les *Parabacas*, les *Quiziacas*, les *Naquicas* & les *Mapasinas*, Nation fort brave, mais qui a été détruite en partie par une sorte d'oiseaux nommés *Pereficias*, qui vivent sous terre; & qui n'étant pas plus gros qu'un moineau, ont tant de force & sont si hardis, que voyant un Indien, ils se jettent sur lui & le tuent. Vis-à-vis de ces peuples

---

(1) *Quitemuca*, *Ovizibica*, *Beruca*, *Obariquica*, *Obobococa*, *Monocaraca*, *Quizemaaca*, *Simomuca*, *Piquica*, *Otuquimaaca*, *Ointuuca*, *Bararoca*, *Quimamaca*, *Cuzica*, *Pichazica*, & d'autres encore qu'on ne connoît point. Note de l'ancienne édition.

(2) *Bovituzaica*, *Sepefecca*, *Otaroso*, *Tobazica*, *Munaizica*, *Zaruraca*, *Obisifioca*, *Baquica*, *Obobizooca*, *Sofiacca*, *Otenemema*, *Otigoca*, *Barayzipnnoca*, *Zizooca*, *Tobazica*. Note de l'ancienne édition.

sont les *Mochozuus* & les *Picozas*, qui vont brutalement tout nus; les femmes même n'ont qu'une bandelette qui leur pend du col pour y attacher leurs enfans. Les *Tapacuras*, qui s'étendent entre l'occident & le septentrion, sont également nus, & se nourrissent de chair humaine. Fort près delà sont les *Boures*, &c. (1).

Pour ce qui est de la Religion de ces peuples & des cérémonies qu'ils y observent, il n'y a point, dans toutes les Indes Occidentales, de Nation plus superstitieuse. Cependant, au travers de fables grossières & ridicules, & des dogmes monstrueux qui les asservissent au démon, on ne laisse pas de découvrir quelques traces de la vraie foi, qui, selon la commune opinion, leur fut prêchée par saint Thomas ou par ses disciples: il paroît même qu'ils ont quelque idée confuse de l'avènement de

---

(1) Oyures, Sepes, Carababas, Payzinones, Toros, Omunaizis, Canamasi, Comano, Fenoquis, Jovatabes, Zutimus, Oyurica, Sibü, Otezoo, Baraisi, Mochosi, Tesu, Pochaquinape, Mayeo, Jobarasica, Zasuquichoco, Tepopechosifos, Sosoaca, Zumonocococa, & plusieurs autres dont on n'a pu encore avoir connoissance. Note de l'ancienne édition.

Jefus-Christ incarné pour la rédemption des hommes.

C'est une tradition parmi eux , que , dans les siècles passés , une Dame d'une grande beauté conçut un fort bel enfant , sans l'opération d'aucun homme ; que cet enfant étant parvenu à un certain âge , opéra les plus grands prodiges qui remplirent toute la terre d'admiration ; qu'il guérit les malades , ressuscita les morts , fit marcher les boiteux , rendit la vue aux aveugles , & fit une infinité d'autres merveilles qui étoient fort au-dessus des forces humaines ; qu'un jour ayant rassemblé un grand peuple , il s'éleva dans les airs , & se transforma dans ce soleil que nous voyons. Son corps est tout lumineux , disent les *Majono* ou Prêtres des Idoles ; & s'il n'y avoit pas une si grande distance de lui à nous , nous pourrions distinguer les traits de son visage.

Il paroît très-naturel qu'un si grand personnage fût l'objet de leur culte : cependant ils n'adorent que des démons & ils disent qu'ils s'apparoissent quelquefois à eux sous des formes horribles. Ils reconnoissent une Trinité de Dieux principaux , qu'ils distinguent des autres Dieux qui ont beaucoup moins d'autorité ; sçavoir ,

le Pere , le Fils & l'Esprit. Ils nomment le Pere *Omequeturiqui* , ou bien *Uragozoriso* ; le nom du Fils est *Urusana* , & l'Esprit se nomme *Urupo*. Cette Vierge qu'ils appellent *Quipoci* , est la mere du Dieu *Urusana* , & la femme d'*Uragozoriso*. Le Pere parle d'une voix haute & distincte ; le Fils parle du nez , & la voix de l'Esprit est semblable au tonnerre. Le Pere est le Dieu de la justice , & châtie les méchans ; le Fils & l'Esprit , de même que la Déesse , font la fonction de médiateurs , & intercedent pour les coupables.

C'est une vaste salle de la maison du Cacique , qui sert de Temple aux Dieux. Une partie de la salle se ferme d'un grand rideau , & c'est-là le sanctuaire où ces trois Divinités , qu'ils appellent d'un nom commun à toutes trois *Tinimaacas* , viennent recevoir les hommages des peuples & publier leurs oracles. Ce sanctuaire n'est accessible qu'au principal *Mapono* ; car il y en a deux ou trois autres subalternes en chaque village , mais il leur est défendu d'en approcher , sous peine de mort.

C'est d'ordinaire dans le temps des assemblées publiques , que ces Dieux se rendent dans leur sanctuaire. Un grand

bruit , dont toute la maison retentit, annonce leur arrivée. Ces peuples , qui passent le temps à boire & à danser, interrompent leurs plaisirs , & poussent de grands cris de joye pour honorer la présence de leurs Dieux. « *Tata equice,* » disent-ils , c'est-à-dire , Pere , êtes- » vous déjà venu ? » Ils entendent une voix qui leur répond : « *Panitoques,* qui » veut dire : Enfans , courage , conti- » nuez à bien boire , à bien manger , & » à vous bien divertir ; vous ne sçau- » riez me faire plus de plaisir : j'ai grand » soin de vous tous : c'est moi qui vous » procure les avantages que vous re- » tirez de la chasse & de la pêche , » c'est de moi que vous tenez tous les » biens que vous possédez ».

Après cette réponse , que ces peuples écoutent en grand silence & avec respect , ils retournent à leur danse & à la *chicha* , qui est leur boisson , & bientôt leurs têtes étant échauffées par l'excès qu'ils font de cette liqueur , la fête se termine par des querelles , par des blessures , & par la mort de plusieurs d'entr'eux.

Les Dieux ont soif à leur tour , & demandent à boire : aussi-tôt on prépare des vases ornés de fleurs , & on

choisit l'Indien & l'Indienne qui font le plus en vénération dans le village , pour présenter la boisson. Le *Mapono* entr'ouvre un coin du rideau , & la reçoit pour la porter aux Dieux , car il n'y a que lui qui soit leur confident , & qui ait le droit de les entretenir. Les offrandes de ce qu'on a pris à la chasse & à la pêche ne sont pas oubliées.

Quand ces peuples sont au fort de leur ivresse & de leurs querelles , le *Mapono* sort du Sanctuaire , & leur imposant silence , il leur annonce qu'il a exposé aux Dieux leurs besoins ; qu'il en a reçu des réponses les plus favorables , qu'ils leur promettent toute sorte de prospérités , de la pluie selon les besoins , une bonne récolte , une chasse & une pêche abondante , & tout ce qu'ils peuvent désirer. Un jour qu'un de ces Indiens , moins duppe que ses compatriotes , s'avisa de dire , en riant , que les Dieux avoient bien bu , & que la *chicha* les avoit rendus de bonne humeur , le *Mapono* , qui entendit ce trait de raillerie , changea aussi-tôt ses magnifiques promesses en autant d'imprécations , & les menaça de tempêtes , de tonnerres , de la famine & de la mort.

Il arrive souvent que ce *Mapono* rapporte, de la part des Dieux, des réponses bien cruelles : il ordonne à tout le village de prendre les armes, d'aller fondre sur quelqu'un des villages voisins, de piller tout ce qui s'y trouvera, & d'y mettre tout à feu & à sang. Il est toujours obéi. C'est ce qui entretient parmi ces peuples des inimitiés & des guerres continuelles, & ce qui les porte à s'entre-détruire les uns les autres. C'est aussi la récompense des hommages qu'ils rendent à l'esprit infernal, qui ne se plaît que dans le trouble & la division, & qui n'a d'autre but que la perte éternelle de ses adorateurs.

Outre ces Dieux principaux, ils en adorent d'autres d'un ordre inférieur, qu'ils nomment *Isituus*; ce qui signifie, Seigneurs de l'eau. L'emploi de ces Dieux est de parcourir les rivières & les lacs, & de les remplir de poissons en faveur de leurs dévots. Ceux-ci les invoquent dans le temps de leur pêche, & les encensent avec de la fumée de tabac. Si la chasse ou la pêche a été abondante, ils vont au temple leur en offrir une partie en signe de reconnaissance.

Ces Idolâtres croient que les ames

font immortelles, ils les nomment *Oquipau*, & qu'au sortir de leur corps, elles sont portées par leurs prêtres dans le Ciel, où elles doivent se réjouir éternellement. Quand quelqu'un vient à mourir, on célèbre ses obseques avec plus ou moins de solemnité, selon le rang qu'il tenoit dans le village. Le *Mapono*, auquel ils croient que cette ame est confiée, reçoit les offrandes que la mere & la femme du défunt lui apportent; il répand de l'eau pour purifier l'ame de ses souillures; il console cette mere & cette femme affligées, & leur fait espérer que bientôt il aura d'agréables nouvelles à leur dire sur l'heureux sort de l'ame du défunt, & qu'il va la conduire au Ciel.

Après quelque temps, le *Mapono*, de retour de son voyage, fait venir la mere & la femme; &, prenant un air gai, il ordonne à celle-ci d'essuyer ses larmes, & de quitter ses habits de deuil, parce que son mari est heureusement dans le Ciel, où il l'attend, pour partager son bonheur avec elle.

Ce voyage du *Mapono* avec l'ame est pénible: il lui faut traverser d'épaisses forêts, des montagnes escarpées, descendre dans des vallées remplies de

rivieres, de lacs & de marais bourbeux, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des fatigues, il arrive à une grande riviere, sur laquelle est un pont de bois, gardé nuit & jour par un Dieu nommé *Tatusifo*, qui préside au passage des ames, & qui met le *Mapono* dans le chemin du Ciel.

Ce Dieu a le visage pâle, la tête chauve, une physionomie qui fait horreur, le corps plein d'ulcères & couvert de misérables haillons. Il ne va point au temple pour y recevoir les hommages de ses dévots, son emploi ne lui en donne pas le loisir, parce qu'il est continuellement occupé à passer les ames. Il arrive quelquefois que ce Dieu arrête l'ame au passage, sur-tout si c'est celle d'un jeune homme, afin de la purifier. Si cette ame est peu docile, & résiste à ses volontés, il s'irrite, il prend l'ame, & la précipite dans la riviere, afin qu'elle se noye. C'est là, disent-ils, la source de tant de funestes événemens qui arrivent dans le monde.

Des pluies abondantes & continuelles avoient ruiné les moissons dans la terre des Indiens *Jurucars*. Le peuple qui étoit inconsolable, s'adressa au *Mapono*,

pour demander aux Dieux quelle étoit la cause d'un si grand malheur. Le *Mapono*, après avoir pris le temps de consulter les Dieux, rapporta leur réponse, qui étoit qu'en portant au Ciel l'ame d'un jeune homme, dont le pere vivoit encore dans le village, cette ame manqua de respect au *Tatusiso*, & ne voulut point se laisser purifier; ce qui avoit obligé ce Dieu cruellement irrité, de la jeter dans la riviere.

A ce récit, le pere du jeune homme qui aimoit tendrement son fils, & qui le croyoit déjà au Ciel, ne pouvoit se consoler; mais le *Mapono* ne manqua pas de ressource dans ce malheur extrême. Il dit au pere affligé que, s'il vouloit lui préparer un canot bien propre, il iroit chercher l'ame de son fils au fond de la riviere. Le canot fut bientôt prêt, & le *Mapono* le chargea sur ses épaules. Peu après les pluies étant cessées, & le ciel devenu serein, il revint avec d'agréables nouvelles, mais le canot ne reparut jamais.

Du reste, c'est un pauvre Paradis que le leur, & les plaisirs qu'on y goûte ne sont guere capables de contenter un esprit tant soit peu raisonnable. Ils disent qu'il y a de fort gros arbres qui

distillent une sorte de gomme, dont ces ames subsistent; que l'on y trouve des singes que l'on prendroit pour des Ethiopiens; qu'il y a du miel & un peu de poisson; qu'on y voit voler de toutes parts un grand aigle, sur lequel ils débitent beaucoup de fables ridicules, & si dignes de compassion, qu'on ne peut s'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces pauvres peuples.

Le Pere Cavallero avoit employé tout l'hiver à cultiver dans la peuplade les nouveaux Chrétiens, & à instruire les Catéchumenes: le retour de la belle saison l'avertissoit de continuer ses excursions apostoliques, mais les besoins de ses Néophytes le retinrent plus de temps qu'il ne croyoit; ce ne fut qu'à la mi-Octobre & aux approches de l'hiver, qu'il partit avec quelques fervens Néophytes, qui, avant leur départ, s'étoient fortifiés de la divine Eucharistie, & s'étoient préparés à répandre leur sang pour annoncer Jesus-Christ aux Nations Infidelles. Les pluies ne recommencerent pas si-tôt qu'ils l'appréhendoient, & ils eurent beaucoup à souffrir de la soif dans leur voyage, sur-tout pendant deux jours, où ils furent obligés d'abord de comprimer avec les mains un peu de

terre imbibée d'eau, pour en tirer quelque goutte, & se rafraîchir la bouche. Mais enfin, lorsqu'ils étoient extrêmement pressés de la soif, ils trouverent dans le creux d'un arbre une eau pure & claire, & en assez grande quantité pour se désaltérer.

Les premiers villages où il entra, le comblèrent de joie ; car il trouva les peuples constamment attachés aux vérités chrétiennes qu'il leur avoit prêchées. Après avoir demeuré avec eux quelques jours, il avança plus avant. Il lui fallut mettre un jour entier à grimper une haute montagne toute hérissée de rochers. Quand il fut arrivé au sommet, il se sentit fort abattu, sans trouver de quoi réparer ses forces. Un Indien de sa suite, après avoir cherché de tous côtés, lui apporta certaines herbes, lesquelles, à ce que disent les Gentils, font les délices de leurs Dieux. On eut bien de la peine à les cuire. La faim devint alors le meilleur assaisonnement : le Pere en mangea, mais il ne put s'empêcher de sourire, en disant qu'il falloit que ces Dieux eussent terriblement faim, & l'estomac bien chaud, pour prendre goût à un mets semblable.

Après être descendu de la montagne, ses guides se tromperent, & ne prirent pas le droit chemin : errant à l'aventure dans des bois épais, il fut si maltraité des branches d'arbres souvent entrelassées ensemble, des arbres épineux, des herbes piquantes, des taons & des mosquitoes, qu'il ne pouvoit se soutenir sur ses pieds, & que ses Néophytes étoient obligés de le mettre sur son cheval, & de l'en descendre.

Enfin, après bien des incommodités souffertes dans ce voyage, il approcha du village des *Sibacas*. C'est le lieu dont le *Mapono* avoit juré sa perte l'année précédente, ainsi que je l'ai rapporté, & qui peu après fut enlevé avec ses complices par la maladie contagieuse dont le village fut affligé.

Le Pere envoya au-devant un fervent Chrétien nommé *Numani*, afin de présenter la disposition de ces peuples. Il les trouva persuadés que la mort du *Mapono*, causée par la contagion assez récente, étoit une punition de leurs Dieux, d'où ils concluoient que le Missionnaire étoit leur grand ami, & qu'il falloit bien le recevoir. Ainsi ce n'étoit point le desir de profiter de ses instructions, mais la crainte d'un nou-

veau désastre, qui les portoit à lui faire un bon accueil. Le Pere étant entré dans le village, tira à part le Cacique, & commença par détruire le préjugé ridicule qu'il s'étoit formé : il lui découvrit ensuite le motif qui lui avoit fait supporter tant de fatigues pour le venir voir; qu'il étoit touché de leur aveuglement, & de la vie malheureuse qu'ils menotent sous la tyrannie du Démon; qu'il venoit dissiper leurs ténèbres, & les éclairer des lumieres de la Foi, en leur faisant connoître le vrai Dieu pour l'adorer, & sa sainte loi pour l'observer, & se procurer par là un véritable bonheur dans cette vie & dans l'autre.

Tandis que ces paroles frapportoient les oreilles de ce Barbare, Dieu lui faisoit entendre sa voix au fond du cœur : il fut touché & converti. L'exemple de son *Mapono* contribua à fortifier ses bons desirs. Ce *Mapono* étoit un jeune homme, fils de celui qui, l'année précédente, s'étoit engagé par serment de boire le sang du Missionnaire. Un jeune Chrétien fut l'instrument dont Dieu se servit pour le retirer de l'infidélité : & d'ailleurs l'éloignement où il étoit de la vérité, étoit plus l'effet de

son ignorance, que de la dépravation de son cœur. Il ouvrit les yeux à la lumière, & il devint aussi-tôt Apôtre que Disciple ; car ce jour-là même il gagna à Jesus-Christ deux des principaux du village.

Le peuple ne tarda pas à les imiter. Il s'assembla le jour suivant dans la grande place, où le Pere les entretint fort long-temps des mysteres de la Foi qu'ils devoient croire, des commandemens de la loi qu'ils devoient pratiquer, afin de vivre chrétiennement, & de mériter, par une vie chrétienne, un solide contentement en cette vie, & un bonheur éternel en l'autre. On planta ensuite par ses ordres une grande croix, & au pied de cette croix on dressa une espece d'autel, sur lequel furent exposées les images de Notre Seigneur, de la sainte Vierge & de l'Archange saint Michel. Tout ce peuple se mit à genoux, & après une inclination profonde, il cria à haute voix : Jesus-Christ Notre Seigneur, foyez notre Pere : sainte Marie Notre-Dame, foyez notre Mere. C'est ce que ces bons Indiens répétoient sans cesse ; & ce qui répandoit dans le cœur du Missionnaire une joie & une consolation qu'il ne pouvoit

exprimer. « O mon Seigneur & mon  
 » Dieu ! s'écrioit-il de son côté, que  
 » je suis bien payé de mes sueurs &  
 » de mes fatigues, en voyant ce grand  
 » peuple vous reconnoître pour son  
 » Créateur & son Seigneur. Qu'il vous  
 » aime, qu'il vous adore, c'est toute  
 » la récompense que je vous demande  
 » en ce monde ».

La Foi prit de si fortes racines dans le cœur de ces Indiens, que quelques-uns d'eux, & entr'autres le jeune *Maporo* dont je viens de parler, souffrirent pour sa défense des vexations cruelles. Le Démon, outré de se voir chassé d'un lieu où, depuis tant de siècles, il étoit le maître, suscita un de ses suppôts, qui ameuta quelques autres Indiens, & tous ensemble, ils environnerent le jeune homme, & lui firent les reproches les plus amers. « Vous, lui dirent-ils, qui étiez le Ministre de nos Dieux, & qu'un si bel emploi obligeoit à maintenir leur culte, vous les abandonnez lâchement, au lieu de les défendre : vous écoutez les discours séduisans d'un imposteur qui vous trompe, & vous devenez le vil instrument de ses pernicious dessein. Reconnoissez votre faute, demandez

» pardon à nos Dieux , réparez-la au  
» plutôt , représentez au Cacique ses  
» promesses & ses engagemens , & tous  
» deux travaillez de concert à rétablir  
» la religion de vos peres , qui est sur  
» le penchant de sa ruine : sans quoi  
» nos Dieux vont tirer une vengeance  
» si éclatante , qu'elle répandra la terreur  
» dans tous les villages d'alentour ».

Le jeune Catéchumene , loin d'être effrayé de ces menaces , ne fit qu'en rire ; & à l'instant ces Barbares se jetterent sur lui , le foulèrent aux pieds , l'accablèrent de coups , & le maltraitèrent de telle sorte , que le sang lui sortoit de la bouche en abondance. Un de ses amis , touché de l'état où l'on venoit de le mettre , s'approcha de lui , & l'exhorta à marquer du moins à l'extérieur quelque respect pour les Dieux , & à dire un mot pour la forme au Cacique. Le jeune homme lui répondit qu'il sacrifieroit volontiers le reste de vie qu'on lui laissoit , pour la défense de la sainte loi qu'il avoit embrassée , & pour témoigner son amour à Jesus-Christ , le seul Dieu que nous devons adorer. Sa constance confondit ses persécuteurs , & Dieu , pour le récompenser , le rétablit dans sa première santé.

Le Pere Cavallero , après avoir baptisé tous les enfans que ces nouveaux Catéchumenes lui présenterent, forma le dessein d'aller chez les Indiens *Quiriquicas*. Il en fit part au Cacique du lieu , nommé *Patozi* , & le pria de l'accompagner avec un nombre de ses vassaux , pour lui ouvrir un passage au travers des forêts qui se trouvent sur la route. Le Cacique ne goûta pas d'abord cette proposition , à cause de la haine implacable que les Indiens qu'il alloit chercher , portoient à ceux de son village. Cependant l'amour qu'il avoit pour le Missionnaire , surmonta ses craintes & ses répugnances. Il espéroit même de conclure avec eux une paix qui pût mettre fin pour toujours à leurs divisions. Le Pere avoit outre cela quelques Néophytes , à la tête desquels étoit un nommé Jean *Quiara* , que la bonté de son naturel , & l'innocence de ses mœurs rendoient aimable même aux Infideles.

Il se mit donc en chemin , & il eut à essuyer sur la route les mêmes fatigues & les mêmes incommodités qu'il avoit souffertes dans ses autres voyages , & qu'il est inutile de répéter. Lorsqu'il fut près du village , il fit prendre les devants à deux de ses Néophytes , pour

observer ce qui s'y passoit. Ils trouverent que tout y étoit en mouvement. Un suppôt du Démon, informé de l'arrivée du Pere, répandoit l'alarme de tous côtés, criant de toutes ses forces, que les Dieux ordonnoient de prendre les armes pour les défendre de leur ennemi capital qui s'approchoit, une grande croix à la main, pour les chasser de ce lieu, & détruire le culte qu'on leur rend : qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que s'ils ne s'armoient promptement de force & de courage, pour confondre & terrasser cet ennemi, les Dieux qu'ils avoient toujours adorés, tomboient dans le mépris, & la religion étoit anéantie.

Ce discours émut tout le peuple & le remplit de fureur ; mais il fit une impression toute contraire sur l'esprit du *Mapono* : « Il faut, se disoit-il à lui-même, que nos Dieux soient bien » foibles, puisqu'un seul homme les fait » trembler. Si cet étranger, s'écria-t-il, » est l'ennemi de nos Dieux, que n'usent-ils de leur puissance pour l'écraser, ou du moins pour le chasser » bien loin de nos terres, & lui ôter » toute envie d'y revenir ? Pourquoi » empruntent-ils notre secours pour leur

» défense? Ne peuvent-ils pas se dé-  
 » fendre eux-mêmes? Ou ils ne font  
 » pas ce qu'ils veulent paroître, ou ils  
 » veulent paroître ce qu'ils ne font  
 » pas ».

Une réflexion si raisonnable devoit ouvrir les yeux au Cacique & aux principaux du village, mais ils n'y firent pas même attention, & ils ne songerent qu'à se tenir bien armés, & attendre de pied ferme cet ennemi irréconciliable des Dieux. Le Pere parut enfin accompagné de peu de Néophytes; car toute sa suite étoit demeurée derriere. Il s'éleva tout à coup un bruit confus de voix tumultueuses, & les Indiens s'avancerent bien armés: à mesure qu'ils s'approchoient du Pere, ils formoient deux ailes pour l'envelopper. Alors la pensée vint à un des Néophytes d'élever bien haut l'image de la sainte Vierge, afin que tous l'apperçussent: il étoit prévenu d'une secrette confiance, qu'elle les protégeroit dans un danger si pressant. En effet, ces Barbares se mettant en devoir de décocher leurs fleches contre le Missionnaire, leurs bras devinrent si foibles, qu'ils ne purent pas même les mouvoir, ce qui les effraya tellement, qu'ils s'enfuirent avec précipitation dans

la forêt, sans qu'aucun d'eux osât en sortir. Il ne resta dans le village qu'un seul de ses Indiens nommé *Sonema*, qui fut d'un grand secours dans la suite pour leur conversion.

Le jour suivant, le Missionnaire se trouvant comme le maître dans le village, dont tous les habitans avoient disparu, ne put voir d'un œil tranquille les deux temples consacrés au démon : il en renversa les tabernacles, & mit en pieces les statues ; il en retira les ornemens, & tout ce qui servoit à un culte si abominable, & après avoir allumé un grand feu, il y jeta tous ces symboles de l'idolatrie. Le Cacique *Patozi*, qui ne voyoit nul jour à entamer des propositions de paix avec ces Indiens fugitifs, prit le parti de se retirer avec ses vassaux, & conjura le Missionnaire de venir avec lui, & de mettre ses jours en sûreté. « Partez : à la bonne heure, lui » répondit le Pere ; mais je ne sortirai » pas d'ici que je n'aie annoncé Jesus- » Christ à ce pauvre peuple, dussai-je y » perdre la vie ». Ses Néophytes tinrent le même langage.

Après le départ de *Patozi*, le Pere prit son Breviaire, & , tandis qu'il récitait son office, il apperçut tout-à-coup

à ses côtés un Indien de haute taille , & d'un air sérieux. Ce barbare voyant le livre que le Pere tenoit entre les mains , s'imagina qu'il contenoit le charme qui avoit rendu leurs bras immobiles. Il fit des efforts pour le lui arracher des mains. Le Pere qui reconnut que c'étoit le Cacique du lieu , tâcha de le désabuser de son erreur. Il l'entretint d'abord des artifices du démon , qui abusoit de leur crédulité pour les perdre ; il lui parla ensuite du vrai Dieu , à qui nous sommes redevables de notre être , & qui mérite seul nos adorations ; & de sa Loi toute sainte , à l'observation de laquelle est attaché notre bonheur. Le Cacique l'écouta sans dire un seul mot , puis levant les épaules , il se retira à sa maison , où il prit une grosse poignée de fleches qu'il porta dans la forêt.

Il tint la nuit suivante un grand Conseil de tous les principaux du Village , où se trouva l'Indien *Sonema*. Ils furent long-temps dans l'irrésolution sur le parti qu'ils devoient prendre. Ce qui leur étoit déjà arrivé , leur faisoit craindre que de nouveaux efforts pour perdre le Missionnaire ne fussent inutiles. *Sonema* parla alors ; & après avoir fait les plus grands éloges de la bonté & de la dou-

œur de l'homme Apostolique , il leur parla avec tant d'admiration des instructions qu'il lui avoit faites de la Loi du vrai Dieu , que tous unanimement se déterminèrent à retourner au village , & à se mettre entre ses mains. Ils sortirent donc de leurs bois ; & entrant dans le village , ils allèrent droit à la cabane où étoit le Missionnaire , qui les reçut avec toutes sortes de caresses & d'amitiés : il semble que Notre Seigneur eût mis dans son air & dans ses manières , je ne sçais quoi de plus qu'humain , qui attiroit la confiance & le respect de ces peuples. Ils se jetterent à ses pieds ; ils lui demanderent pardon , & aucun d'eux n'osoit le quitter sans sa permission. Le *Mapono* vint le dernier , se tenant en sa présence dans une posture modeste. Le Pere le reçut à bras ouverts , & le fit asseoir auprès de lui : il lui exposa les vérités de la Religion ; il lui fit sentir que sans la connoissance du vrai Dieu , & sans la foi en Jesus-Christ , il étoit impossible de se sauver. Enfin , il lui témoigna qu'il étoit pénétré d'une vive douleur , mêlée d'indignation , de les voir tyrannisés par les *Tinimaacas* , cette Trinité diabolique qui ne cherchoit que leur perte.

Tout le peuple étoit attentif, & ne ſçavoit quel ſeroit le fruit de cet entretien. Les uns croyoient que le *Mapono* ne manqueroit pas de s'irriter & d'uſer de violence, pour défendre, avec éclat, la divinité des démons; d'autres s'attendoient à un ſuccès plus favorable, & ils ne ſe tromperent point. Ce *Mapono* avoit de l'eſprit & un beau naturel, & Dieu agiſſoit dans ſon cœur par la force de ſa grace. Il ſe jettâ aux pieds du Pere, & le pria de l'admettre au rang des Chrétiens; & pour preuve de la ſincérité de ſes deſirs, il ſe leva auſſitôt; & adreſſant la parole à tous ces Indiens qui l'environnoient, il confeſſa hautement qu'il avoit été trompé, & qu'il avoit trompé les autres; qu'il rétractoit tout ce qu'il avoit appris, & ce qu'il leur avoit enſigné; qu'il n'y a de vrai Dieu que Jeſus-Chriſt; que ſa Loi eſt la ſeule qui conduit au ſalut éternel; que pour réparer ſon infidélité paſſée, non ſeulement il les exhortoit à embraffer cette Loi ſainte, mais qu'il alloit la faire connoître aux Indiens *Jurucars*, *Cozicas*, & *Quimiticas*, afin qu'ils la ſuiviſſent à ſon exemple. Ce fut là un ſujet de joie bien ſenſible pour le Miſſionnaire & ſes zélés Néophytes, qui ne ceſſoient d'em-

brasser le nouveau Catéchumene, & de montrer leur affection au grand peuple qui s'empressoit d'entrer dans le bercail de Jesus-Christ.

Le Pere ayant fait faire une grande croix, on la porta en procession jusqu'au milieu de la place, où elle devoit être plantée, tandis que les Néophytes chantoient les litanies à deux chœurs de musique. Ces barbares, qui n'avoient jamais entendu une pareille harmonie, se croyoient transportés dans le Ciel, & ne pouvoient se lasser de l'entendre. Il se mit ensuite à baptiser les enfans. » On » m'en présenta une si prodigieuse mul- » titude, dit-il dans une de ses lettres, » que toute la journée se passa à leur » administrer le baptême, & que les bras » me tomboient de lassitude : pourrois- » je exprimer l'abondance des conso- » lations intérieures que je goûtois, » voyant tant de jeunes Indiens régé- » nérés dans les eaux du baptême, & » leurs parens qui étoient peu aupara- » vant si entêtés de l'idolâtrie, deve- » nus de fervens Catéchumenes ! La » saison des pluies qui étoit déjà com- » mencée, ne me permit pas de de- » meurer plus long-temps parmi eux : » il fallut partir pour retourner dans ma

» peuplade. Ces bons Indiens ne pou-  
 » voient se consoler de mon départ.  
 » Ils m'environnoient en sanglottant :  
 » mon Pere , me disoient-ils , faut-il  
 » que vous nous abandonniez si-tôt ?  
 » Ne nous oublierez-vous pas ? Quand  
 » viendrez-vous nous revoir ? Que ce  
 » soit au plutôt , nous vous en conju-  
 » rons. Puis s'adressant à mes Néophy-  
 » tes , ils les prioient avec larmes de  
 » m'amener incessamment dans leur  
 » village. Ils tinrent toujours le même  
 » discours pendant un long espace de che-  
 » min qu'ils m'accompagnèrent. Enfin ,  
 » quand il fallut se séparer , ils m'offri-  
 » rent plusieurs enfans pour me servir  
 » à l'Eglise : j'en choisis trois qui me  
 » suivirent , & que je gardai dans la  
 » peuplade ».

Le dessein du P. Cavallero étoit de  
 parcourir toutes les terres de la Nation  
 des *Manacicas* , afin d'en déraciner l'ido-  
 lâtrie , d'y planter la foi , & de dispo-  
 ser ces peuples nombreux à se réunir  
 dans des peuplades , pour y être ins-  
 truits & y être admis au baptême. Auffi-  
 tôt que la saison le permit , il fit choix  
 d'un nombre de fervens Néophytes ,  
 prêts comme lui à répandre leur sang ,  
 pour la conversion de ces infideles , &

il partit avec eux le quatrieme d'Août de l'année 1707. Il arriva le jour qu'on célèbre la fête de l'Assomption de la sainte Vierge , sur les bords de la riviere *Zununaca*. Le Cacique des Indiens *Zibacas* , nommé *Petumani* , vint au-devant de lui à la tête d'un nombre de ses vassaux , avec une provision abondante de poissons pour le régaler. Etant pressé de se rendre au village , il laissa plusieurs de ses gens pour accompagner le Pere , pour lui applanir le chemin & lui fournir tout ce qui seroit nécessaire pour sa subsistance.

Quand le Missionnaire arriva au village , le Cacique vint le complimenter & le conduire à la grande place , où tous les Indiens , hommes , femmes & enfans s'étoient assemblés pour le recevoir. Dès qu'il parut, ce ne furent qu'acclamations & que cris de joie : tous l'environnerent , & chacun s'empressa de lui baiser la main , & de lui demander sa bénédiction. Il songea d'abord à pacifier les troubles qui s'étoient élevés depuis son départ , entr'eux & les Indiens *Ziritucas* , & qui auroient été la source d'une guerre cruelle. Il fit appeler ces Indiens , qui ne firent nulle difficulté sur sa parole de se rendre dans

un village , qu'ils regardoient comme ennemi. Après avoir écouté leurs plaintes réciproques , & réglé leurs différends à l'amiable , il leur fit jurer une amitié constante , & la paix fut parfaitement rétablie.

Le jour suivant , tous les Indiens des deux villages s'assemblerent dans la place publique , & le Missionnaire leur renouvela les instructions qu'il leur avoit faites l'année précédente , où il leur inspiroit de l'horreur pour leurs fausses Divinités , & leur expliquoit la Doctrine Chrétienne : & afin qu'elle se gravât bien avant dans leur mémoire , il en avoit réduit tous les articles en des espèces de cantiques , qu'il avoit composés en leur langue. Il les faisoit chanter par les Néophytes ; mais ces Indiens ne leur donnoient aucun repos , en les leur faisant répéter sans cesse , afin de les apprendre par cœur , & de les chanter tous les jours , pour en conserver le souvenir.

Une faveur singulière accordée par la sainte Vierge à un de ces Catéchumenes , contribua beaucoup à les maintenir dans leur attachement à la foi. Le Cacique avoit un neveu nommé *Zumacaze*. Une fièvre maligne le dévorait

depuis plus d'un mois , & l'avoit réduit à l'extrémité. Il se sentoit mourir , & sa douleur étoit de n'avoir pas reçu le baptême. Il avoit entendu parler du pouvoir de la sainte Vierge auprès de Dieu , & de sa bonté pour les hommes. La pensée lui vint de l'invoquer , & de mettre en elle toute sa confiance.

» Vierge sainte , s'écria-t-il en présence  
» d'un grand nombre d'Indiens , je crois  
» que vous êtes la Mere de Dieu , je  
» crois en Jesus-Christ votre cher Fils ;  
» voudriez-vous m'abandonner dans le  
» triste état où je me trouve , & seroit-  
» ce inutilement que j'aurois espéré en  
» vous ? Ne permettez pas que je meure  
» infidele , délivrez-moi de cette fièvre ,  
» jusqu'à ce que je puisse recevoir le  
» saint baptême , & aller vous voir &  
» vous aimer dans le Ciel ».

A peine eut-il achevé sa priere , qu'il se sentit exaucé , ses forces revinrent tout-à-coup , & sa santé fut entièrement rétablie. Une guérison si prompte accordée à la priere du Catéchumene , enflamma de plus en plus dans les cœurs de ces peuples , le desir qu'ils avoient d'être Chrétiens. Dieu touché de la confiance qu'ils avoient en ses miséricordes , continua de répandre sur eux ses

bénédictions : ils amenerent au Missionnaire tous leurs malades , en le suppliant d'intercéder pour eux auprès d'un Dieu si puissant , dont il étoit le Ministre. Le Pere se sentit inspiré de condescendre à leurs desirs : il demandoit à chaque malade , s'il croyoit en Jesus-Christ, & s'il vouloit recevoir le baptême. Le malade ayant répondu qu'oui , il lisoit sur lui l'Évangile de la Messe , que l'Eglise a prescrite pour les infirmes ; & il finissoit par ces paroles : *Qu'il soit fait selon que vous avez cru.* Et aussitôt le malade étoit guéri , Dieu voulant sans doute récompenser leurs saints desirs , & les confirmer dans la foi qu'ils étoient résolus d'embrasser.

Il finit sa mission par baptiser les enfans qui étoient nés pendant son absence : le Cacique & les principaux du village le prièrent de se transporter chez les Indiens *Jurucares* , qui désoloient tous les villages d'alentour , en pillant les biens de leurs habitans , & les tuant sans pitié. Plus ce Peuple étoit féroce & barbare , plus le Missionnaire eut d'empressement à lui annoncer les vérités de la foi. Après avoir marché quatre jours , il se trouva à l'entrée de leur village , dont il croyoit être encore  
bien

bien éloigné. Voyant le péril de si près, il avertit ses Néophytes de faire un acte de contrition, & il leur donna une absolution générale. Un Gentil qui les confidéroit fut touché ; & se jettant aux pieds du Pere, il lui protesta qu'il vouloit vivre & mourir Chrétien.

L'arrivée du Pere avoit été connue dès la veille du *Mapono* ; & craignant, selon les apparences, qu'il ne dévoilât ses supercheries, il avoit déjà commandé, de la part des Dieux, à tous ces Indiens, d'aller se cacher dans les bois. Quand le Pere entra dans le village, il en restoit encore quelques-uns qui prirent aussitôt la fuite, à la réserve d'un jeune homme d'une figure & d'une physionomie assez aimable. Le Pere s'approcha de lui avec toute sorte de témoignages d'amitié : il lui fit des présents de quelques bagatelles d'Europe, dont ces barbares sont très-curieux, & il le renvoya fort content vers ses compatriotes qui avoient pris la fuite.

Dieu inspira à ce jeune homme tant d'affection pour le Missionnaire, & donna tant de force à ses paroles, qu'il changea en un instant le cœur de ses compatriotes. Peu-à-peu il les ramena au village, & les conduisit au Missionnaire.

Ces barbares, en l'envisageant, ne pouvoient revenir de leur surprise. Ils s'imaginoient que c'étoit un homme monstrueux, & qui devoit être bien terrible, puisqu'il avoit jetté l'épouvante parmi leurs Dieux, & qu'il les avoit mis en fuite. Mais étant témoins de sa douceur & de son affabilité, ils conclurent que leurs Divinités étoient bien foibles, puisqu'elles appréhendoient un homme de ce caractère. Ces réflexions bannirent de leurs cœurs toute crainte, & y firent naître un respect & une véritable affection pour l'homme Apostolique.

Le lendemain tout le peuple s'assembla dans la place, au pied d'une croix que le Pere y avoit déjà plantée. Il commença ses instructions sur la Religion. Il leur fit d'abord l'histoire de la création du monde, de la chute des Anges prévaricateurs, & punis de supplices éternels pour leur révolte; il leur demanda si ces esprits rebelles & condamnés à l'enfer méritoient leurs hommages; il leur exposa les ruses & les artifices de leurs Prêtres, pour les entretenir dans le culte de ces infâmes Divinités. Il leur expliqua ensuite les mystères de la foi & les articles de la

loi Chrétienne , dont l'observation est suivie d'une éternelle récompense. On l'écoutoit avec la plus grande attention. Le *Mapono* qui avoit vieilli dans l'infidélité , ne pouvant s'empêcher d'ouvrir les yeux à la lumière , avoua publiquement que jusqu'ici il les avoit trompés , pour se procurer de la considération & une subsistance honnête.

Le Pere , ayant continué pendant quelques jours l'explication de la doctrine chrétienne , & voyant l'impression qu'elle faisoit sur l'esprit de ces barbares, songea à couper jusqu'à la racine de l'idolâtrie , en leur ôtant tout ce qui pouvoit être une occasion de rechûte. Il se fit apporter dans la place les tabernacles de leurs idoles , & tout ce qui servoit à leur culte , & après les avoir foulés aux pieds , il les brûla en leur présence. Après quoi il les exhorta fortement à mettre bas les armes & à finir toute hostilité avec les peuples voisins : le Cacique & les principaux du village lui promirent d'aller eux-mêmes leur offrir la paix , & terminer toutes leurs querelles. Mais ce Cacique lui représenta qu'étant fort vieux , & n'ayant que peu de temps à vivre , il avoit un extrême desir de recevoir le baptême. Comme

on s'est fait une loi de ne baptiser les adultes que quand ils vivent dans les peuplades, le Pere ne put lui accorder cette grace ; mais il le consola par la promesse qu'il lui fit, que bientôt, ou lui-même, ou quelqu'un de ses compagnons, viendroient le mettre dans la voie du salut. Du reste, il n'eut garde de lui refuser une petite croix qu'il lui demanda pour gage de sa parole, afin de la porter pendue au col, & qu'elle fût sa défense contre les attaques du démon, en lui ajoutant qu'elle serviroit de modele à celles qu'il feroit faire à ses vassaux, pour se garantir pareillement des pieges de l'esprit infernal.

Après avoir baptisé les enfans qu'on lui présenta en grand nombre, il tourna ses pas vers le village des Indiens *Quiriquicas*, qui après avoir tenté inutilement l'année précédente de le faire mourir, avoient fait paroître ensuite tant d'ardeur pour embrasser la foi. Ces Indiens vinrent en grand nombre au-devant de lui, & lui firent un bon accueil, mais qui n'étoit pas accompagné de certains témoignages d'affection propres de ces peuples, & auxquels il s'attendoit. Le Missionnaire eut bientôt découvert la cause de leur froideur.

Une maladie contagieuse ravageoit leur village, & ils s'étoient persuadés que lui seul en étoit l'auteur, & que pour les punir de l'attentat qu'ils avoient formé contre sa vie, il faisoit venir d'ailleurs la peste, & la répandoit dans l'air qu'ils respiroient.

Le Missionnaire songea d'abord à leur ôter de l'esprit une idée si ridicule. « Je » ne suis, leur dit-il, qu'une foible » créature, sans force & sans pouvoir. » Ce fléau qui vous afflige, vous est » envoyé de Dieu, Créateur & Sau- » veur, maître de toutes choses, c'est » sa justice que vous devez fléchir, & » ses miséricordes qu'il vous faut implo- » rer ». Il parloit encore lorsqu'on vint l'avertir que ce Cacique, nommé *Sanucare*, étoit sur le point d'expirer : il courut aussi-tôt à son secours, & il le trouva tombé dans un délire frénétique, sans qu'aucun remede pût le soulager. A cette vue il se prosterna à terre, & fondant en pleurs, il demanda à Dieu, par les mérites de Jesus-Christ, que cette ame rachetée de son sang, pût recevoir le saint baptême. Au moment le délire cessa, & la raison revint au malade. Le Pere en profita pour l'instruire de nos divins mysteres, lui suggera des

actes de contrition, d'amour de Dieu, & de confiance en sa miséricorde, & lui conférer le baptême, après quoi le malade rendit son ame à son Créateur.

Le lendemain le Pere ordonna une procession générale, où il fit porter l'image de la sainte Vierge, dont il imploroit l'assistance en faveur de ce peuple encore tendre dans la foi; il visita les cabanes de ceux qui étoient attaqués de la peste; en faisant mettre les assistans à genoux, il récitoit tout haut la Salutation Angélique, puis il demandoit au malade s'il croyoit en Jesus-Christ, & s'il mettoit sa confiance en la protection de sa sainte Mere: aussitôt qu'il avoit répondu conformément à sa demande, il lui appliquoit l'image de la sainte Vierge. Elle ne fut pas invoquée en vain, car la peste cessa en peu de jours, & tous les malades recouvrerent la santé.

L'hiver qui approchoit, pressoit le Pere de parcourir d'autres villages. A peine s'étoit-il mis en chemin, pour se rendre chez les Indiens *Cozocas*, qu'un Cacique d'un village voisin, suivi d'un grand nombre de ses vassaux, l'aborda en lui faisant des plaintes ameres, de ce qu'il ne venoit pas chez

lui ; & pour l'y engager , il n'y a point d'artifices , de prieres , & de motifs auxquels il n'eût recours. Le Pere ayant tâché de le contenter par les raisons qu'il lui apporta , l'invita à le suivre.

Lorsqu'il fut entré dans le village des *Cozocas* , & qu'il se montra dans la grande place où ces barbares étoient assemblés , il fut accueilli d'eux par une quantité prodigieuse de fleches , qu'ils lui décocherent de toutes parts : c'est une merveille qu'il n'ait pas perdu la vie. Mais les fleches , quoique décochées avec le plus grand effort , venoient tomber à ses pieds , comme si elles eussent été repoussées par une main invisible ; il n'y eut que deux de ses Néophytes qui en furent percés , l'un au bras , l'autre dans le bas ventre. L'intrépidité du Missionnaire , qui , loin de reculer avançoit toujours , les frappa , & suspendit leur fureur. Pendant cet intervalle il s'approcha du *Mapono* , & l'abordant avec un air affable. « Ne » voyez - vous pas , lui dit-il , que tous » vos efforts pour me nuire , sont inu- » tiles , à moins que Dieu ne le per- » mette ? Osez-vous dire que les dé- » mons , que vous avez fait l'objet de » votre culte , sont les seigneurs du

» ciel & les maîtres de la terre, eux  
 » qui ne font que de viles & méprisa-  
 » bles créatures, condamnées au feu  
 » éternel par la Divine Justice? Recon-  
 » noissez votre aveuglement, adorez  
 » le Dieu qui les punit, qui seul mérite  
 » vos adorations, & qui vous punira  
 » comme eux, si vous fermez les yeux  
 » à la lumière qui vient vous éclairer ».

Le *Mapono*, qui dans sa fureur avoit dépêché un exprès au Cacique des *Subarecas* nommé *Abetzaico*, pour venir avec ses soldats l'aider à exterminer l'ennemi capital des Dieux, se trouva tout-à-coup changé, & n'étoit plus le même homme. Il combla le Pere d'amitiés, il le logea chez lui, & le régala de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le pays. *Abetzaico* arriva en même temps sans armes, & suivi simplement de deux vassaux; & comme il étoit prévenu d'estime & d'amitié pour l'homme apostolique, il reprocha d'abord au *Mapono* ses excès, & le confirma dans les sentimens bien différens où il le trouva.

Cependant on vint avertir le Pere, que ses deux Néophytes blessés étoient sur le point de rendre le dernier soupir. Il alla aussi-tôt les joindre. « Pourrois-je  
 » exprimer, dit-il, dans une de ses let-

» tres, combien mon cœur fut touché  
» & attendri, quand je vis ces deux  
» Néophytes étendus sur la terre toute  
» rouge de leur sang, en proie aux  
» mosquites, & n'ayant que quelques  
» feuilles d'arbres pour couvrir leur  
» plaie. Mais quelle fut mon admira-  
» tion, quand je fus témoin de leur  
» patience, des tendres entretiens qu'ils  
» avoient avec Jesus-Christ & la sainte  
» Vierge, & de la joie qu'ils faisoient  
» paroître de verser leur sang pour pro-  
» curer le salut à ces barbares. L'un  
» d'eux n'avoit reçu le baptême que  
» depuis quelques mois, la fleche lui  
» avoit percé le bras de part en part,  
» & ses nerfs blessés lui causoient de  
» fréquentes pamoisons. Pour l'autre,  
» les intestins lui sortoient du bas ven-  
» tre, & on eut bien de la peine à les  
» remettre dans leur état naturel. Ils  
» éprouverent bientôt l'un & l'autre  
» l'effet de leur confiance en la Mere  
» de Dieu : celui-ci, après un léger  
» sommeil, se trouva guéri ; & celui-là,  
» en peu de jours, ne ressentit plus de  
» douleur, & eut le libre usage de son  
» bras ».

Le Pere demeura quelques jours avec  
ces Indiens, jusqu'à ce qu'il les eût en-

rièrement gagnés à Jesus-Christ. Cependant, *Abetzaico* le sollicitoit continuellement de venir dans son village, & il n'y eut pas moyen de se refuser plus long-temps à ses fortes instances. Aussitôt que le Pere parut parmi les *Subarecas*, ce ne furent que fêtes & que réjouissances, ces bons Indiens ne sachant comment exprimer leur joie, & le desir qu'ils avoient d'embrasser la loi chrétienne. Dieu récompensa leur ferveur par la santé qu'il rendit à tous les malades, sur lesquels le Missionnaire lut le saint Evangile. Mais leur joie se changea bientôt en une morne tristesse, lorsqu'ils le virent obligé de se séparer d'eux : comme son départ ne pouvoit se différer, ils voulurent que la fleur de leur jeunesse l'accompagnât, pour lui applanir le chemin, & le pourvoir de vivres, lui, & ceux qui étoient à sa suite.

Après avoir marché pendant quelques jours dans une épaisse forêt, par un sentier étroit & difficile, ses guides perdirent leur route & s'égarèrent. Il lui fallut errer plusieurs jours à l'aventure dans les bois, sans sçavoir où il alloit, & ne trouvant pour vivre que les feuilles d'un certain arbre & des racines sauva-

ges. Dans cet extrême embarras il eut recours à l'Archange saint Raphaël & aux saints Anges Gardiens, & peu après, lorsqu'il y pensoit le moins, il se vit à la porte du village des Indiens *Aruporecas*, où il avoit fait Mission les années précédentes.

Il fut bien consolé de trouver dans ces peuples le même éloignement de l'idolâtrie, & le même desir de professer la loi chrétienne, où il les avoit laissés. Il passa quelques jours à les instruire de nouveau, & à les confirmer dans leurs bons sentimens, puis il reprit sa route.

Après avoir traversé des lacs, des marais & des bois, il s'égara de nouveau sans pouvoir s'orienter, ni découvrir le chemin qu'il devoit prendre. Il avoit oui dire que le village des Indiens *Bohocas* se trouvoit dans ces cantons-là, auprès d'une haute montagne. Il fit monter un Indien au sommet d'un grand arbre, pour observer tout l'horison. Cet Indien apperçut heureusement la montagne, & c'est vers ce côté-là qu'ils dirigèrent leur route. Ils arriverent bien fatigués au village, où ces bons Indiens n'oublièrent rien pour rétablir leurs forces.

On avoit logé le Pere dans une cabane fort propre. Il y trouva des disciplines armées d'épines très-piquantes, & ayant appris qu'il y en avoit un grand nombre de semblables dans le village, il craignit que cette apparence d'austérité ne cachât quelque reste de superstition. Il fit venir le Cacique qui se nommoit *Sorioco*, & lui montrant une de ces disciplines, il lui demanda ce que signifioit cette nouveauté, qu'il n'avoit vu nulle part. « Je vais vous l'expliquer, répondit le Cacique: les Indiens *Barillos* s'aviserent de vouloir s'établir parmi nous, & nous y consentîmes. C'est un peuple hautain & superbe, qui prit bientôt des airs dédaigneux & méprisans, tournant en ridicule toutes nos actions. Nous en fûmes piqués au vif, & nous conjurâmes leur perte. Dans le silence de la nuit nous fîmes périr tous les hommes, ne réservant que les femmes qui pouvoient être de quelque utilité. Le châtement suivit de près notre crime, la peste se répandit dans le village, & nous la regardâmes comme une punition de Dieu. Dès-lors nous songeâmes à appaiser sa colere, Nous scâvions que

» dans les peuplades chrétiennes , cet  
» instrument de pénitence est en usage  
» pour expier ses fautes ; nous y eûmes  
» recours , & deux fois le jour nous  
» allions nous prosterner au pied de  
» la Croix , & criant à Dieu miséri-  
» corde , nous nous frappions avec  
» ces disciplines jusqu'à répandre du  
» sang en abondance. Il paroît que  
» notre pénitence fut agréée de Dieu ;  
» car en peu de jours la peste cessa , &  
» nul de ceux qui en furent atteints ne  
» mourut. Depuis ce temps, la croix  
» est encore beaucoup plus en vénéra-  
» tion parmi nous ». Le Pere conçut par  
ce discours, quelle seroit la ferveur des  
Indiens , lorsque rassemblés dans des  
peuplades , comme ils le souhaitoient ,  
ils seroient parfaitement instruits des  
vérités de la Religion. Il les laissa dans  
cette douce espérance , & continua son  
voyage jusqu'à la réduction ou peuplade  
de Saint-Xavier , où , après cinq mois  
de fatigues & de souffrances, il arriva  
au mois de Janvier de l'année 1708.

Dès que la saison des pluies fut passée,  
le Pere Cavallero songea à recueillir le  
fruit de ses travaux auprès de tant de  
barbares qu'il avoit disposés au Chris-  
tianisme , & à établir dans une vallée

commode une réduction ou peuplade, où il pût les rassembler. Il n'y avoit point à choisir, car le pays est tout couvert de bois. Il ne se présenta qu'une assez vaste campagne, mais fort marécageuse & infestée de mosquitoes. Elle est située dans le voisinage des Indiens *Tapacuras* & *Paunaucas*. C'est dans cette campagne & aux bords d'un grand lac, qu'il fut forcé d'établir la nouvelle peuplade sous le titre de l'Immaculée Conception. Il y avoit aux environs de ce lac plusieurs habitations d'Indiens *Pau-napas*, *Unapes*, & *Carababas*. Ces peuples sont extraordinairement sauvages, mais lâches & timides : hommes & femmes, ils n'ont pas le moindre vêtement qui les couvre : ils n'ont proprement d'autre Dieu que leur appétit brutal, & s'ils rendent quelque culte au démon, ce n'est qu'autant qu'ils se persuadent qu'il y va de leur intérêt : ils ne vont point à la chasse dans les bois, & ils se contentent de ce que leurs campagnes leur fournissent. Ils parurent fort dociles aux instructions que leur fit le Missionnaire, & ils consentirent tous à vivre dans la peuplade, pourvu qu'on leur permît la *Chicha*, qui est leur boisson ordinaire, & dont ils ne

pouvoient pas se priver, disoient-ils, parce que l'eau crue leur causoit de violentes coliques d'estomac. Le pere n'eut pas de peine à leur en permettre l'usage, parce qu'ils la prenoient avec modération, & qu'ils n'étoient pas sujets à s'enivrer comme les autres barbares. Pour composer cette liqueur qui leur est si agréable, ils font rôtir le maïs jusqu'à ce qu'il devienne du charbon, & après l'avoir bien pilé, ils le jettent dans de grandes chaudieres d'eau, où ils le font bouillir. Cette eau noire & dégoûtante, est-ce qu'ils appellent *Chicha*, & ce qui fait leurs délices.

D'autres peuples voisins des Indiens *Manacicas*, vinrent habiter la même peuplade, qui se trouva en peu de temps très-nombreuse. Mais comme l'air y étoit mal sain, & qu'il y avoit lieu de craindre que les maladies ne vinssent ravager son troupeau, le Pere résolut de la transporter ailleurs. Il découvrit pour lors une grande plaine fort agréable, qui avoit à l'orient les *Puyzocas*; au nord, les *Cozocas*; & à l'occident, les *Cofiricas*. C'est dans cette plaine qu'il se fixa, & qu'avec le secours de ses Catéchumenes, il eut bientôt rebâti la peuplade. Il s'appliqua aussitôt avec un zèle in-

fatigable à cultiver ce grand peuple, à déraciner le fonds de barbarie avec lequel il étoit né, à l'humaniser peu à peu, & à l'instruire de nos divins mystères, & des obligations de la vie chrétienne. Toute la journée étoit occupée dans ces fonctions laborieuses, & le temps de la nuit il le réservoit pour la prière, & pour un léger repos de quelques heures, qui le mît en état de reprendre le lendemain ses travaux ordinaires.

Lorsqu'après une année entière de sueurs & de fatigues, il eut établi dans sa nouvelle peuplade le même ordre qui s'observe dans les autres peuplades Chrétiennes, qu'il vit ses Néophytes bien affermis dans la foi, & se portant avec ferveur à tous les exercices de la piété, il laissa pendant quelque temps à son compagnon le soin de les entretenir dans ces saintes pratiques, & il tourna ses vues vers d'autres nations barbares, pour les soumettre au joug de l'Évangile. La conversion des Indiens *Puyzocas* étoit la plus difficile; ces Infideles devinrent le principal objet de son zèle.

Il partit accompagné de trente-six Indiens *Manacicas*, auxquels il avoit donné tout récemment le baptême. Il

souffrit plus que jamais dans ce voyage , parce qu'une humeur maligne s'étant jettée sur ses jambes , il ne pouvoit marcher qu'avec le secours de ses Néophytes. Enfin , il arriva bien fatigué chez les *Puyzocas* , on l'y reçut avec des démonstrations de joie extraordinaires , chacun s'empressant à lui marquer son affection , & à lui offrir des fruits du pays , & d'autres soulagemens semblables. Le Cacique ne cédoit à pas un de ses vassaux dans les témoignages de son amitié , tandis que lui & les siens , sous de trompeuses caresses , ils couvroient la plus noire perfidie. Il ordonna que ces nouveaux venus fussent partagés dans différentes cabanes , enforte qu'ils ne fussent que deux où trois ensemble.

Aussi-tôt qu'ils se furent mis à table pour prendre un léger repas , une troupe de femmes parurent toutes nues dans la place , se tirant des lignes noires sur le visage. C'est une cérémonie en usage parmi eux , lorsqu'ils trament quelque funeste complot. Au même temps ces barbares vinrent fondre sur les Néophytes , & les assommerent. Quelques-uns échappés à leur fureur , coururent en hâte à la cabane où étoit le Pere , qui disoit tranquillement son office :

l'un d'eux le chargea sur ses épaules pour lui sauver la vie par la fuite. Ce fut inutilement : il fut bientôt atteint par ces furieux, qui le perçerent d'un javelot. Le Pere se sentant frappé à mort, se débarrassa du Néophyte qui le portoit, & se mettant à genoux devant son crucifix, il offrit à Dieu son sang pour ceux qui le répandoient si cruellement : prononçant ensuite les saints noms de JESUS & de Marie, il reçut sur la tête un coup de massue qui lui arracha la vie. Ce fut le 18 de Septembre de l'année 1711 qu'il termina sa carrière par une mort si glorieuse. Vingt-six Néophytes qui l'accompagnoient furent pareillement les victimes de leur zele. Les autres retournerent à la peuplade de la Conception, & cinq y moururent de leurs blessures. Ces nouveaux fideles furent consternés, lorsqu'ils apprirent la perte qu'ils venoient de faire. Ils allerent en grand nombre bien armés chercher le corps de leur cher pere, ils l'apporterent à la peuplade avec la plus grande vénération, & ils continuent de le révéler comme un de ces hommes Apostoliques, qui (1) se sont livrés eux-mêmes, &

---

(1) *Qui tradiderunt animas suas, pro nomine Domini nostri Jesu Christi,*

ont exposé leur vie , pour annoncer aux Nations le nom de Notre Seigneur JESUS-CHRIST.

Cependant le P. de Zea , qui demouroit à la peuplade de Saint Joseph , pensoit de son côté à établir une réduction ou peuplade. Un nombre de zélés Néophytes partirent par ses ordres pour aller à la recherche des barbares. Ils marcherent pendant plusieurs jours , & enfin ils découvrirent des traces de pieds d'hommes , qui marquoient qu'un bon nombre d'Indiens avoit passé un peu plus loin , ils apperçurent un vieillard avec sa famille , qui ensemençoit ses terres. Ce pauvre Indien pâlit à la vue des Néophytes , & tout tremblant de peur , il les supplia de ne pas lui ôter la vie. Les Néophytes ne purent s'empêcher de rire de sa frayeur , & pour le délivrer de toute inquiétude , ils accompagnerent de quelques présens , & entre autres d'un petit couteau , les marques d'amitié qu'ils lui donnerent. Le vieillard sautant de joie , conduisit ses bienfaiteurs à son village , où on les accueillit avec toute sorte de témoignages d'amitié , auxquels ils répondirent par de petits présens , qui gagnèrent entièrement ces Infideles. Mais comme leur lan-

gue étoit différente, & qu'ils ne s'entendoient ni les uns ni les autres, on leur accorda deux jeunes gens qu'ils emmenerent avec eux, pour apprendre la langue des Chiquites, & leur servir d'interpretes.

Ces Indiens font de la Nation des *Morotocos*. Ils font de haute taille, & d'une complexion robuste. Ils font leurs flèches & leurs lances d'un bois très-dur, qu'ils sçavent manier avec beaucoup d'adresse. Les femmes y ont toute l'autorité ; & non-seulement les maris leur obéissent, mais ils sont encore chargés des plus vils ministeres du ménage, & des détails domestiques. Elles ne conservent pas plus de deux enfans ; quand elles en ont davantage, elles les font mourir, pour se débarrasser des soins qu'exige leur enfance. Quoiqu'ils aient des Caciques & des Capitaines, il n'y a parmi eux nul vestige de gouvernement & de religion. Leur pays est sec & stérile, & tout environné de montagnes & de rochers : ils n'ont pour tout aliment que des racines qu'ils trouvent en abondance dans les bois. Ils ont des forêts de palmiers ; le tronc de ces arbres leur fournit une moële spongieuse, dont ils expriment le suc qui leur sert de boisson. Quoique durant l'hiver, l'air

soit fort froid dans leur climat, & que souvent il y gèle, ils sont totalement nuds, & n'en ressentent nulle incommodité. Un calus général leur épaisit la peau, l'endurcit, & les rend insensibles aux injures de l'air.

Les deux jeunes Indiens *Morotocos*, ne pouvoient contenir la joie qu'ils ressentoient d'avoir quitté leur misérable pays, & de se trouver parmi les Chrétiens dans un lieu, où ils avoient abondamment de quoi satisfaire aux besoins de la vie. Quand ils eurent appris la langue des Chiquites, le P. Philippe Suarez les prit pour interpretes, & alla visiter les cinq villages d'Indiens qui forment cette Nation, pour leur faire connoître le vrai Dieu. Les entretiens que le Missionnaire eut avec eux sur les vérités de la religion, appuyés du rapport que leurs jeunes compatriotes leur firent de la vie qu'on menoit dans la peuplade, les déterminèrent tous à le suivre, & à aller s'y établir.

D'autres Néophytes de la même peuplade, avoient fait une semblable excursion chez d'autres Indiens d'une Nation nommée *Quies*, & avoient pareillement amené avec eux deux de ces Indiens pour apprendre la langue Chi-

quite , & servir d'interpretes. A quel-  
que temps de-là leurs parens ayant pris  
quelque inquiétude sur la destinée de  
leurs enfans , se rendirent à la peu-  
plade pour s'en informer par eux-mêmes.  
On leur témoigna tant d'amitié , & ils  
furent si charmés des exercices qui s'y  
pratiquoient , qu'ils engagerent tous les  
Indiens de leur Nation , à venir fixer  
leur demeure parmi ces nouveaux fide-  
les , & à s'affujettir aux loix de l'E-  
vangile. Il n'y eut que quelques famil-  
les qui ne purent se résoudre à quitter  
leur terre natale ; mais enfin en l'année  
1715 , que le P. Suarez passa par leurs  
habitations , elles surmonterent leurs  
répugnances , & vinrent se joindre à  
leurs compatriotes.

Ces nouveaux venus donnerent des  
connoissances bien particularisées d'une  
infinité d'autres Nations répandues dans  
toutes ces terres , jusqu'à la grande pro-  
vince de *Chaco* , & entr'autres des In-  
diens *Zamucos* , qui habitent six grands  
villages , dont chacun est plus peuplé  
que la réduction de Saint Joseph ; &  
six autres moins grands , mais qui se tou-  
chent presque les uns les autres , tant  
ils sont voisins , & où l'on parle la même  
langue. On prit dès-lors le dessein de

travailler à la conversion de ce grand peuple : mais auparavant on ne pouvoit se dispenser de former au plutôt une nouvelle peuplade, en partageant celle de Saint Joseph, laquelle étoit devenue si nombreuse par le concours de tant de familles Indiennes, qui étoient venues s'y établir, que les terres des environs ne pouvoient plus suffire à leur subsistance.

A neuf lieues de Saint-Joseph, se voit une belle plaine, nommée Naranjal, qui n'est stérile que par le défaut de culture ; c'est cette plaine que l'on choisit, de l'agrément des Néophytes, pour y bâtir la peuplade sous l'invocation de Saint Jean-Baptiste ; elle fut composée d'anciens Néophytes, & de quatre Nations différentes d'Indiens, qui se porterent tous avec une égale ardeur à construire l'Eglise & les maisons, & en même-temps à défricher les terres, & à les ensemençer. Le Pere Jean-Baptiste Xandra, que le Pere de Zéa s'étoit associé pour gouverner la nouvelle peuplade, n'omit rien de tout ce qu'un grand zèle peut inspirer pour former ces barbares aux vertus civiles & chrétiennes, & Dieu bénit tellement ses travaux, que le Pere de Zéa, au retour de quelques excursions qu'il

avoit faites dans les terres infidelles , fut fort surpris de trouver une nouvelle Chrétienté, devenue en peu de temps si raisonnable & si fervente.

Il crut qu'il étoit temps d'exécuter le dessein qui lui tenoit si fort au cœur , de porter le nom de Jesus-Christ à la nombreuse Nation des infideles *Zamucos*. Cette entreprise fut beaucoup plus difficile qu'il ne l'avoit prévu. Il partit au mois de Juillet de l'année 1716 , accompagné d'un grand nombre de ses Néophytes. Les tempêtes qu'il essuya d'abord , les continuels tourbillons de vents furieux , & le débordement des rivieres , ne lui permirent de faire que quatorze lieues en dix-neuf jours. Il passa par quelques villages des Indiens *Tapiquies* , absolument ruinés , où il trouva une trentaine de ces Indiens , qu'il gagna à Jesus-Christ , & qu'il fit conduire par quelques-uns de ses Néophytes à la réduction de Saint-Joseph. Lorsqu'il eut marché encore quelques lieues , il se présenta une forêt longue de dix lieues , la plus épaisse & la moins accessible qu'il eût encore trouvé dans ses différentes courses ; il fallut s'y faire un passage. Les Indiens y travaillèrent , mais quand ils eurent défriché environ  
la

la moitié , ils perdirent entièrement courage. Le Pere les ranima par ses paroles , & encore plus par son exemple , se mettant à leur tête la hache à la main , & enfin , en dix-neuf jours , ils percerent tout le bois ; mais il est inconcevable ce qu'ils eurent à souffrir d'une infinité de mosquitoes & de différentes sortes de taons , qui ne leur donnoient de repos ni jour ni nuit , & qui par leurs continuelles piquûres , les défigurèrent entièrement , & leur laisserent long-temps les marques de leur persécution.

Au sortir du bois il se vit dans une vaste campagne , tout-à-fait stérile , & qui étoit terminée par une autre forêt , où il falloit se faire jour avec les mêmes fatigues que dans celle qu'il venoit de traverser. Le pays ne fournit ni gibier , ni poisson , ni même de ruches à miel , comme on en trouve par-tout ailleurs , & la terre ne produit que quelques racines , dont l'amertume n'étoit pas supportable au goût , quelque affamé qu'on fût. Le Pere alla visiter deux villages qui n'étoient pas éloignés , où il croyoit trouver quelque ressource ; mais toutes les habitations étoient abandonnées , les Indiens s'étant répandus dans les forêts pour y chercher de quoi subsister. Il

rencontra cependant une soixantaine de ces barbares, auxquels il n'eut pas de peine à persuader les vérités de la foi. Il les mit entre les mains de quelques-uns de ses Néophytes, qui les menerent à la peuplade de Saint-Joseph. Comme les forces manquoient à toute sa suite faute d'alimens, il fut contraint de renoncer pour le présent à son entreprise, & d'en différer l'exécution à l'année suivante.

L'impatience où étoit le Pere de Zéa de porter la foi chez les Indiens *Zamucos*, lui fit devancer le temps où d'ordinaire les pluies finissent. Il prit avec lui douze fervens Chrétiens, pleins d'ardeur & de courage, avec lesquels il se mit en chemin au mois de Février de l'année 1717, & après avoir suivi la même route qu'il avoit tenue l'année précédente, il se trouva enfin à cette seconde forêt, au travers de laquelle il falloit s'ouvrir un passage. Ils y travaillèrent sans relâche; mais les eaux, qui croissoient chaque jour, les gagnoient insensiblement, & quand ils eurent pénétré jusqu'au milieu de la forêt, ils se trouverent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Le risque où ils étoient de se noyer, obligea le Missionnaire & sa suite à re-

brouffer chemin, & à retourner pour la seconde fois à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste.

Le Pere de Zéa, que tant de difficultés n'avoient point rebuté, partit pour la troisieme fois au mois de Mai avec plusieurs Néophytes, & enfin, il vint à bout de finir l'ouvrage commencé quelques mois auparavant, & de traverser la forêt. Il arriva le 12 Juillet au premier village des *Zamucos*: la joie que causa son arrivée, surpassa ses espérances; ces peuples ne sçavoient quelles caresses lui faire, ils l'environnerent avec les plus grandes démonstrations de respect & d'amitié, ils s'empressoient à lui baiser la main, ils ne cessoient d'embrasser les Néophytes, ils les logerent dans leurs cabanes, & ils les régalerent autant bien que pouvoit le permettre la pauvreté de leur pays.

Le lendemain le Pere les assembla dans la grande place; il leur déclara le sujet qui lui avoit fait essuyer tant de fatigues pour venir les voir, que son dessein étoit de leur faire connoître le vrai Dieu qu'ils ignoroient, de les engager à pratiquer sa loi, & à se procurer un éternel bonheur; puis il leur demanda s'ils agréoient que des Missionnaires vinssent

les instruire des vérités de la foi, & leur enseigner le chemin du Ciel. Ils répondirent que c'étoit-là depuis longtemps l'objet de leurs desirs, & que s'ils n'étoient pas Chrétiens, c'est que personne ne leur avoit encore expliqué les vérités qu'ils devoient croire, & les commandemens qu'ils devoient observer.

Le Pere ne pouvant contenir la joie qu'il ressentoit au fond du cœur: « Si » cela est ainsi, répliqua-t-il, il faut » commencer par élever une Eglise au » vrai Dieu, & vous réunir tous dans » un même lieu pour l'honorer & le » servir ». Alors les deux principaux Caciques se leverent, & dirent qu'ils ne souhaitoient rien davantage, mais qu'il falloit choisir un lieu plus favorable que leur village, & qu'il pouvoit s'affurer que tous leurs voisins, qui sont de leur Nation, se joindroient volontiers à eux, pour former tous ensemble une nombreuse peuplade. Cependant le Pere fit planter une grande croix sur un tertre. Tous ces Indiens se mirent à genoux & l'adorerent. Les Néophytes chanterent ensuite les litanies de la sainte Vierge, après quoi le Pere mit tout ce peuple, & la peuplade où il alloit s'établir, sous la protection de saint Ignace. Il fallut

se séparer, & ce ne fut pas sans douleur de part & d'autre, mais ils se consolèrent mutuellement, sur ce qu'ils ne seroient pas long-temps sans se revoir. Le Pere en s'en retournant eut occasion d'entretenir des vérités Chrétiennes une centaine d'Indiens qu'il trouva sur sa route, & de les gagner à Jésus-Christ. Ces Indiens étoient de trois Nations différentes; sçavoir, des *Zinotecas*, des *Joporetecas*, & des *Cucarates*. Il les emmena avec lui à la peuplade de saint Jean-Baptiste.

A peine fut-il arrivé, qu'il reçut une lettre du Révérend Pere général, qui le constituoit Provincial de la province du Paraguay; ce fut un coup de foudre pour lui; il comptoit consommer l'ouvrage qu'il avoit commencé de la conversion de ses chers *Zamucos*, & sacrifier le reste de ses jours à les conduire dans la voie du salut; mais considérant que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, il regarda les ordres de Dieu dans ceux de son Supérieur; il s'y conforma avec une parfaite résignation, & il confia l'établissement & le soin de la nouvelle peuplade au zèle du Pere Michel de Yegros.

Ce Pere n'avoit, ce semble, qu'à

recueillir le fruit des travaux de son prédécesseur ; il ne s'agissoit plus que de convenir avec les Indiens *Zamucos* de l'endroit qui leur agréeroit davantage , pour y bâtir la peuplade. Il partit donc au mois de Septembre de l'année 1718 , avec le frere Albert Romero , & un certain nombre de nouveaux Chrétiens. Quand il fut arrivé dans la forêt la plus proche du village , il fit prendre les devants à quelques-uns de ses Chrétiens , pour aller avertir le principal Cacique de son arrivée , & lui porter de sa part une canne fort propre , & une veste de couleur. C'est un riche présent dans l'idée de ces Indiens.

Toutes les amitiés , dont ces peuples sont capables , ils les témoignèrent aux députés du Missionnaire : ils furent admis à la table du Cacique , dont tout le repas consistoit en des racines de cardes sauvages. Le lendemain le Cacique , accompagné des Chrétiens , & d'un nombre de ses vassaux , alla au-devant du Pere , qu'il rencontra presque au sortir de la forêt , & ils vinrent de compagnie jusqu'à l'endroit où la croix étoit plantée , & où tout le peuple s'étoit assemblé. La joie fut universelle parmi ces barbares , & ils ne sçavoient comment l'exprimer.

Le Cacique parla au nom de tous, & dit que nonobstant leur pauvreté, & l'extrême difette qu'ils avoient eu à souffrir, il n'avoit jamais voulu permettre que ses vassaux s'éloignassent du village, de crainte qu'un Missionnaire n'arrivât pendant leur absence; que dans l'impatience où il étoit de son arrivée, il avoit souvent envoyé à la découverte, & y étoit allé lui-même, pour voir s'il n'en paroîtroit pas quelqu'un, & qu'il pouvoit juger de-là combien il desiroit sa présence, & le plaisir qu'elle leur causoit.

On traita ensuite de l'endroit le plus convenable pour l'établissement de la peuplade. Le Pere leur dit que dans un de ses voyages il avoit passé par des terres qui sont au-delà de leurs montagnes, & dans le voisinage des Indiens *Cucarates*, & que ces terres lui paroissent fort propres à être cultivées, & à fournir abondamment à leurs besoins. Le Cacique répondit au Pere qu'il connoissoit parfaitement ces campagnes, & qu'on ne pouvoit faire un meilleur choix; qu'il retournât donc chez lui, afin de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour la nouvelle peuplade, tandis que lui disposeroit ses voisins à le suivre, & que,

quand il seroit temps, ils iroient tous ensemble l'attendre sur le lieu même ; mais que pour éviter toute méprise , il lui donnoit deux de ses vassaux qui l'accompagneroient , & qui prendroient les devants , afin de venir l'informer du jour qu'il auroit fixé pour son départ. Les autres Indiens donnerent leur suffrage par acclamations , & en lui témoignant le desir qu'ils avoient de recevoir au plutôt le saint baptême , ils le prièrent de presser son retour.

Le Missionnaire partit avec un contentement qui étoit au-dessus de ses expressions. Il arriva comblé de joie à la peuplade de saint Jean-Baptiste , avec les deux Catéchumenes qu'il amenoit , auxquels les Néophytes témoignèrent une affection extraordinaire tout le temps qu'ils demeurèrent avec eux. Sur la fin de Juillet de l'année 1719 , le Pere les dépêcha vers leur Cacique , afin de l'avertir qu'il étoit sur le point de se rendre au lieu dont ils étoient convenus , & qu'il comptoit de l'y trouver , lui , & tous ceux qui devoient le suivre , & former ensemble la nouvelle peuplade. Il partit en effet peu après , avec le Frere Albert Romero , & un bon nombre de Néophytes , qui étoient chargés des or-

nemens nécessaires pour célébrer le saint Sacrifice de la Messe, & de tous les outils propres à défricher & à cultiver les terres.

Quand ils arriverent au lieu destiné, où ils s'attendoient de voir rassemblée une multitude de ces Indiens, ils furent fort étonnés de n'y pas trouver une seule ame. Le Pere envoya plusieurs de ses Néophytes pour parcourir le pays d'alentour : nul de ces Indiens ne parut. Ils pénétrèrent jusqu'à leur village, ils en trouverent les habitations brûlées, ce n'étoit plus qu'une vaste solitude. Ils apprirent néanmoins que ces Barbares s'étoient retirés à quelques journées de là, proche un lac fort poissonneux, & qu'ils avoient fermé les passages par où l'on pouvoit s'y rendre.

Le Frere Romero prit la résolution de les aller chercher. Il se mit en chemin avec quelques Néophytes, & pénétra enfin jusqu'au lieu de leur retraite : il les fit ressouvenir de la promesse qu'ils avoient faite à Dieu & aux Missionnaires d'embrasser le Christianisme, & de se réunir à ce dessein dans cette vaste campagne, qu'ils avoient choisie eux-mêmes pour y bâtir la peuplade. Ces Barbares répondirent sans se déconcerter,

qu'ils n'avoient pas changé de sentiment, & qu'ils étoient prêts de le suivre à l'heure même. En effet, ils partirent avec lui en grand nombre, un Cacique à leur tête, & ils déguisèrent avec tant d'artifices l'atrocité du crime qu'ils méditoient, qu'on ne pouvoit gueres soupçonner leur sincérité : les premiers jours du voyage ils ne s'entretenoient d'autre chose avec le Frere, que de l'ardent desir qu'ils avoient de recevoir le bap-tême, & de pratiquer la loi Chrétienne. Mais le premier jour d'Octobre ils se démasquerent & dévoilerent leur perfidie. Ils se jetterent sur les Néophytes, dont douze furent massacrés : au même temps le Cacique saisit le Frere Romero, & lui fendit la tête d'un coup de hache. Il le dépouilla de ses habits, &, dans la crainte que les Chiquites ne vinssent tirer vengeance d'un si noir attentat, ils prirent tous la fuite, & se réfugierent dans les bois.

Les Néophytes échappés à la cruauté de ces barbares, apporterent une nouvelle si peu attendue ; elle se répandit bientôt dans toutes les péuplades Chrétiennes, où ce saint Frere fut extrêmement regretté de tous les Néophytes, qui la plupart avoient ressenti les effets de son zèle & de sa charité.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai pu apprendre sur l'état présent des Missions de la Province du Paraguay, jusqu'en l'année 1726. L'éloignement des lieux ne permet pas d'en recevoir de fraîches nouvelles; il est à croire que depuis ce temps-là on aura fondé la peuplade de S. Ignace. A mesure que Dieu bénit les travaux des ouvriers Evangéliques, & qu'ils réduisent sous l'empire de Jesus-Christ tant de Nations barbares, ce sont autant de sujets qu'ils acquierent à la Monarchie d'Espagne. Je ne manquerai pas de vous faire part des nouvelles connoissances qui me viendront dans la suite, & de vous donner en cela des preuves du desir que j'ai de vous satisfaire, & du respect avec lequel je suis, &c.



---

## L E T T R E

*Du Pere Ignace Chomé , Missionnaire de  
la Compagnie de Jesus , au Pere Van-  
thiennen , de la même Compagnie.*

A la réduction de S. Ignace des  
Indiens Zamucos , dans le Pa-  
raguay , le 17 Mai 1738.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

*La paix de Notre Seigneur.*

Vous avez, sans doute, reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire en l'année 1735, où je vous faisois le détail de la mort du vénérable P. Lizardi, le compagnon inséparable de mes travaux chez les Chiriguanes, qui le massacrèrent inhumainement. Je vous ajoûtois qu'on prenoit la résolution d'abandonner une Nation perfide & cruelle, qui a répandu le sang de tant d'ouvriers Evangéliques, lesquels, par leur zèle & par des peines immenses, n'ont jamais pu adoucir tant soit peu sa férocité.

Depuis ce temps-là, jusqu'à cette

année, j'ai été chargé de la Mission de presque toute la Province de *Los-Chichas*, de celle de *Lipez*, & de nos vallées circonvoisines. Ces Missions sont très-laboureuses. Pour m'y rendre plus utile, j'avois appris la langue Indienne, qu'on nomme la langue *Quichoa*, que parlent les Indiens de presque tout le Pérou, & j'avois acquis la facilité de leur prêcher les vérités chrétiennes en leur langue naturelle. Lorsque je m'y attendois le moins, je reçus une lettre du Révérend Pere Provincial, qui me destinoit aux Missions des Chiquites, & me recommandoit de m'y rendre dans le cours de cette année.

Ces Missions sont si pénibles, que les Supérieurs n'y envoient personne, qui ne les ait demandées avec beaucoup d'instance. Ainsi je regardai comme un heureux présage des bénédictions que Dieu daigneroit répandre sur mes travaux, la grace singulière d'y être nommé sans qu'il y ait eu de sollicitation de ma part.

On compte plus de trois cens lieues depuis *Tarija*, où j'étois, jusqu'à la première réduction ou peuplade des Chiquites, qui est celle de saint François Xavier. Il me fallut traverser d'affreuses

montagnes, & je n'avois que quatre mois pour faire ce voyage; car, pour peu que je me fusse arrêté sur la route, les pluies continuelles de la Zone torride, m'en auroient fermé l'entrée. Vous serez surpris de tout le pays qu'il m'a fallu parcourir, & de la quantité de lieues que j'ai été obligé de faire depuis huit ans que je suis dans ces Missions. Le détail que je vais vous en faire, ne vous fera peut-être pas désagréable, du moins il vous donnera une connoissance certaine de la distance d'un lieu à un autre.

De Buenos-ayres où j'arrivai d'abord, & qui fut ma première entrée dans ces Missions, j'allai à Santafé, ce sont quatre-vingt lieues; de Santafé à la ville de Corrientes, cent cinquante lieues; de Corrientes à la réduction de Saint-Ignace, soixante-douze; de Saint-Ignace à celle qu'on nomme *Corpus*, soixante; de celle-ci à *Gapeyu*, quatre-vingt; de *Gapeyu* à Buenos-ayres, deux cens; de Buenos-ayres à Corduba, cent soixante; de Corduba à Santiago, cent; de Santiago à San Miguel, quarante; de San Miguel à Salta, quatre-vingt; de Salta à Tarija, quatre-vingt-dix; de Tarija aux Chiriguanes, où j'ai fait quatre voyages, deux cens quatre-vingt; de Tarija à Lipez,

quatre-vingt ; de Tarija à los Chichas ,  
soixante-dix ; de Tarija à Cinti , quarante ;  
de Tarija aux Vallées , quatre-vingt ; de  
Tarija à Saint Xavier , premiere réduction  
des Chiquites , trois cens ; de Saint-  
Xavier à la réduction de Saint-Ignace des  
Zamucos , cent soixante-dix. Ce qui se  
monte à deux mille cent trente-deux  
lieues. Que seroit-ce si j'ajoutois à ce  
calcul, les lieues que j'ai fait en détours,  
car je ne parle que de celles qu'il m'a  
fallu faire en droiture ? on en compteroit  
plus de trois mille.

La premiere réduction des Chiquites ,  
nommée de Saint-Xavier , est par seize  
dégrés de latitude sud , & trois cens dix-  
huit dégrés de longitude. Celle de Saint-  
Ignace des Zamucos , d'où je vous écris ,  
est par vingt dégrés de latitude sud , &  
trois cens vingt de longitude , éloignée  
d'environ mille lieues de Buenos-ayres ,  
par la route que l'on doit suivre pour  
y arriver.

Ce fut à la fin d'Octobre de l'année  
derniere que j'arrivai à la réduction de  
Saint-Xavier , après avoir mis trois mois  
dans mon voyage. A peine eus-je pris  
quelques jours de repos , que je reçus  
un nouvel ordre de me rendre à la ré-  
duction de Saint-Ignace des *Zamucos* ,

qui en est éloignée, ainsi que je l'ai dit ; de cent soixante-dix lieues. Il n'y a presque point de communication entre cette peuplade & celles des Chiquites, dont la plus proche est à quatre-vingt lieues de distance. Elle est composée de plusieurs Nations qui parlent à peu près la même langue ; sçavoir, des *Zamucos*, des *Cuculados*, des *Tapios*, des *Ugaronos* & des *Satienos*, qui se soumirent enfin à Jesus-Christ en l'année 1721. Ces Nations étoient extrêmement féroces, & il est incroyable combien elles ont coûté à réduire ; elles sont maintenant plus traitables ; mais il y a encore à travailler pour déraciner entièrement de leurs cœurs certains restes de leur ancienne barbarie.

Le dessein qu'on a eu en pressant mon départ, c'est l'extrême desir où l'on est depuis long-temps de découvrir le fleuve *Picolmayo*, & les Nations barbares qui habitent l'un & l'autre rivage de ce grand fleuve. Il me falloit demeurer parmi les Indiens *Zamucos*, pour apprendre leur langue, qu'on parle dans toutes ces contrées. Dieu a tellement béni mon application à l'étude de cette langue, qu'en cinq mois de temps que j'y ai employé, je suis en état de leur prêcher les vérités

de la Religion. Je n'attends plus que les ordres des Supérieurs pour exécuter cette entreprise : on m'annonce qu'elle est très-périlleuse ; car il s'agit de faire brèche dans le plus fort asyle , où le démon se soit retranché dans cette Province , & d'en ouvrir la porte aux hommes Apostoliques qui viendront travailler à la conversion de toutes ces Nations barbares , dont on ne sçait pas encore les noms. Il n'y a aucun chemin qui y conduise ; toutes les avenues en sont fermées par d'épaisses forêts qui paroissent impénétrables , où il faut se conduire la bouffole à la main , pour ne pas s'y perdre. Enfin ce pays , où jusqu'à présent personne n'a encore mis le pied , est le centre de l'infidélité , d'où ces barbares sortent souvent en très-grand nombre , & désolent toutes les provinces voisines. Je m'attends bien que les Indiens qui m'accompagneront pour percer ces épaisses forêts , ne tarderont point à m'abandonner si ces infideles nous attaquent ; & quand ils auroient le courage de tenir ferme , quelle pourroit être la résistance d'un contre cent ? Je serai donc le premier en proie à leur fureur ; mais je mets toute ma confiance en Dieu , qui disposera de tout pour sa plus grande

gloire, & qui, si c'est sa volonté, peut de ces pierres faire naître des enfans d'Abraham. S'il me conserve, je crois que j'aurai à vous écrire bien des choses capables de vous faire plaisir, & de vous édifier. J'ai besoin plus que jamais du secours de vos prieres, sur-tout à l'Autel, & dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, avec respect, &c.

---

## ÉTAT PRÉSENT

*De la Province de Paraguay, dont on a eu connoissance par des lettres venues de Buenos-ayres, datées du 20 de Février 1733, traduit de l'Espagnol.*

**L**ES connoissances qu'on a eues tout récemment de la révolte des peuples de la Province de *Paraguay*, contre le Roi d'Espagne, leur Souverain, consistent en une lettre que le Pere Jérôme Herran, Provincial des Missionnaires Jésuites établis dans cette Province, a écrit à Monseigneur le Marquis de Castel Fuerte, Viceroi du Pérou; en une courte relation de ce qui s'est passé depuis la date de sa lettre, & dans une lettre que le Pere Herran a reçu du Viceroi, avec

l'arrêté du Conseil Royal de Lima , Capitale du Pérou.

---

## L E T T R E

*Du Révérend Pere Jérôme Herran , Provincial des Missions de la Compagnie de Jesus dans la Province de Paraguay , à son Excellence Monseigneur le Marquis de Castel Fuerte , Viceroi du Pérou.*

**M**ONSEIGNEUR ,

CE n'est qu'en arrivant dans la ville de Cordoue , que j'appris la révolte des peuples de la Province de Paraguay , lesquels , en se donnant le nom de *Communes* , ont chassé Don Ignace de Soroeta , à qui vous aviez confié le gouvernement de cette Province. Je me suis mis aussitôt en chemin pour aller visiter les trente peuplades d'Indiens qui sont sous la conduite de nos Missionnaires , & dans la dépendance du Gouvernement de *Buenos-ayres*. A mon arrivée dans ces peuplades , je scus avec une entière certitude , que les rebelles s'étoient unis ensemble , pour déposer les Officiers de la Justice Royale

& le Commandant des troupes. Voici à quelle occasion cette révolte devint presque générale.

Don Louis Bareyro, Alcade ordinaire & Président de la Province, ayant pris le dessein d'étouffer les premières semences d'une révolte naissante, demanda du secours au Commandant des troupes, qui vint en effet avec un nombre suffisant de soldats, pour réduire ceux qui commençoient à lever l'étendart de la rébellion. Le Président se voyant ainsi soutenu, fit faire des informations contre les coupables, & ayant certainement connu par ces informations les chefs & les complices de la révolte, il les fit arrêter & les condamna à la mort.

Lorsqu'on fut sur le point d'exécuter la sentence, le Commandant auquel on avoit cru se fier, mais qui dans le cœur trahissoit les intérêts de son Prince, au lieu d'appuyer la Justice, ainsi qu'il étoit de son devoir & qu'il l'avoit promis, passa tout-à-coup avec ses troupes dans le parti des rebelles, les fit entrer dans la capitale, & pointa le canon contre la maison de Ville, où étoient le Président & quelques Régidors zélés serviteurs du Roi.

Les Rebelles étant entrés dans la ville

fans la moindre résistance, se partagerent dans tous les quartiers, pillerent les magasins & les maisons de ceux qui demeuroient fideles à leur Souverain, les traînerent avec ignominie dans les prisons, ouvrirent la prison publique & en firent sortir comme en triomphe ceux qui avoient été condamnés à mort. De plus, ils ordonnerent, sous peine de la vie, qu'on leur présentât toutes les informations du procès criminel, & ils les firent brûler dans la place publique.

Après s'être rendus ainsi les maîtres fans qu'il y ait eu une goutte de sang répandu, ils établirent une Justice qu'ils eurent l'insolence d'appeller royale. Ils donnerent les premiers emplois à trois des principaux chefs de la révolte, qui avoient été condamnés à mort; ils firent l'un Alferez Royal; ils donnerent à un autre la charge de Régidor; & le troisieme, ils le nommerent Président.

Don Louis Bareyro ne put mettre sa vie en sûreté que par une prompte fuite, & ce ne fut qu'après avoir essuyé bien des fatigues, & avoir couru plusieurs fois risque de tomber dans les embuscades qu'on lui avoit dressées, qu'il arriva heureusement dans nos peuplades. Les autres Régidors se réfugièrent dans

les Eglises, où néanmoins ils ne se trouvoient pas trop tranquilles, par la crainte continuelle où ils étoient, que les rebelles ne vinssent les arracher de ces asyles, ainsi qu'ils les en menaçoient à tous momens.

Leur dessein étoit de faire irruption dans nos peuplades, & sur-tout de s'emparer de quatre de ces peuplades les plus voisines; sçavoir, de celle de Saint Ignace, de celle de Notre-Dame de Foi, de celle de Sainte Rose, & de celle de Sant'Iago; persuadés que si elles étoient une fois dans leur pouvoir, on feroit de vains efforts pour les soumettre. En effet, s'ils possédoient ces peuplades, ils deviendroient les maîtres du grand fleuve *Parana*, & de *Neembucu* qui est un marais de deux lieues, inaccessible à la cavalerie, où avec une poignée de gens, ils arrêteroient tout court les nombreuses troupes que votre Excellence pourroit envoyer pour les réduire.

J'avois prévu de bonne heure leur dessein, c'est pourquoi à mon passage par *Buenos-ayres*, j'en conférai avec Monseigneur Don Bruno de Zavala, Gouverneur de cette ville, & de tout le pays où se trouvent nos Missions. Selon ses ordres qu'il m'a confirmés dans

la fuite par plusieurs de ses lettres, on a fait choix, dans chacune des peuplades, d'un nombre de braves Indiens, pour en former un petit corps d'armée capable de s'opposer aux entreprises des rebelles.

On peut compter sur la fidélité des Indiens, & sur leur zele pour tout ce qui est du service du Roi; ils en ont donné depuis cent ans des preuves éclatantes dans toutes les occasions qui se sont présentées; & entr'autres il y a peu d'années qu'ils chasserent les Portugais de la colonie du Saint Sacrement, éloignée de nos peuplades de plus de deux cens lieues; ils y signalerent leur valeur & leur constance dans les travaux & les dangers inévitables d'un assez long siege, sans que pour leur entretien il en ait coûté une seule réale aux finances du Roi.

Ce corps d'Indiens bien armés & prêts à affronter tous les périls, commence à donner de l'inquiétude aux rebelles; ils se sont adressés à Monseigneur notre Evêque, & lui ont protesté qu'ils étoient fideles sujets du Roi, qu'ils n'avoient garde de vouloir rien entreprendre sur les peuplades, & qu'ainsi ils le prioient de m'engager à renvoyer les Indiens chez eux.

L'artifice étoit grossier , aussi n'y fit-on nulle attention ; il ne convenoit pas de défarmer les Indiens , tandis que les rebelles ne cessoient pas d'être armés , que les grands chemins étoient couverts de leurs soldats qui exerçoient toute sorte d'hostilités , & ôtoient à la ville toute communication avec les pays circonvoisins , & que même ils portoient l'audace jusqu'à intercepter les lettres de leur Evêque & les miennes , dont ils faisoient ensuite publiquement la lecture.

Les rebelles voyant qu'on n'avoit pas donné dans le piège qu'ils avoient dressé , s'aviserent d'un stratagème plus capable de déguiser la perfidie & la duplicité de leur cœur , & d'assurer les Indiens de leurs intentions pacifiques. Les chefs qu'ils avoient mis en place , rendirent visite à Monseigneur l'Evêque , & l'abordant avec le plus profond respect & avec les apparences du repentir le plus vif & le plus sincère , ils le supplierent de suivre les mouvemens de sa tendresse pastorale , en s'intéressant pour eux auprès de Votre Excellence , de lui demander leur grace , & de l'assurer qu'ils étoient entièrement disposés à rentrer dans l'obéissance , qui que ce fût  
qu'on

qu'on leur envoyât pour Gouverneur, fut-ce Don Diego de Los Reyes. » Nous » avons, ajoutèrent-ils, une autre » priere à faire à votre Seigneurie illustre » triffime, c'est d'ordonner une neu- » vaine en l'honneur des Saints Patrons » de la ville, avec des processions & » des œuvres de pénitence, afin d'ob- » tenir un heureux succès de la démar- » che paternelle qu'elle veut bien faire » en notre faveur.

Le Prélat fut infiniment consolé de trouver dans leurs cœurs de si saintes dispositions; sa droiture naturelle ne lui permit pas de soupçonner qu'on en imposât à son zèle. La neuvaine commença, & un si saint temps fut employé par les rebelles à mieux affermir leur conspiration. Ils entrèrent dans la ville, non pas pour assister aux prédications, à la procession, & aux prieres publiques, mais dans le dessein de chasser les Jésuites de leur College, ainsi qu'ils l'exécuterent le 19 de Février de cette présente année.

La sentence de mort que votre Excellence a prononcée contre Don Joseph Antequera & Don Juan de Mena son Procureur, & qui a été exécutée selon ses ordres, leur a servi de prétexte à former de nouveaux complots pour ani-

mer les peuples, & les porter à cette sacrilege entreprise. Ils ont répandu de tous côtés que, par le moyen de leurs affidés, ils avoient entre les mains toutes vos procédures; ils les ont revêtues des circonstances les plus odieuses, entr'autres que Votre Excellence avoit achevé d'instruire le procès de quatorze d'entr'eux, qu'elle les avoit condamnés à mort, & qu'elle avoit nommé un Oydor de l'Audience royale de *Los Charcas* pour en hâter l'exécution. Et afin d'assouvir leur rage contre les Jésuites, dont le zèle & la fidélité les importune & traverse leurs desseins, ils ont publié que ces Peres étoient les moteurs & les instigateurs de toutes les résolutions que Votre Excellence a prises.

Les esprits s'étant échauffés par toutes ces impostures, ils allèrent vers le midi au College au nombre de deux mille cavaliers, poussant des cris pleins de fureur; ils en rompirent les portes à grands coups de haches, y entrèrent à cheval, saccagerent la maison, & emporterent tout ce qui se trouva sous leurs mains; ils en firent sortir les Peres avec tant de précipitation, qu'ils ne leur donnerent pas le temps de prendre leur Bréviaire, ni d'aller dans leur Eglise pour saluer le

Saint Sacrement, & le mettre à couvert des profanations qu'on avoit lieu de craindre.

Monseigneur l'Evêque ayant appris ces sacrileges excès, déclara que les rebelles avoient encouru l'excommunication, & ordonna d'annoncer l'interdit par le son des cloches. C'est néanmoins ce qui ne s'exécuta point, car plusieurs des rebelles entourèrent la tour où sont les cloches, & défendirent d'en approcher, sous peine de la vie, tandis que d'autres posterent des gardes autour du Palais Episcopal, avec ordre à leur Evêque de ne pas mettre les pieds même sur le seuil de sa porte.

Votre Excellence apprendra ce qui s'est passé depuis par les lettres que ce Prélat m'a adressées, pour faire tenir à Votre Excellence, elle verra que n'ayant pas même la liberté de punir les attentats commis contre sa personne, il a été forcé de lever l'excommunication, & elle jugera par-là du pitoyable état où est cette Province, & du peu de religion de ses habitans.

Ces rebelles non contents d'avoir chassé les Jésuites de leur maison & de la ville, les chasserent encore de la Province, & les traînerent jusqu'à celle de

Buenos-ayres. Cependant nos Indiens en armes au nombre de sept mille, font bonne garde à tous les passages qui peuvent donner entrée dans leurs peuplades, & ils font résolus de mourir plutôt que de perdre un pouce de terre. C'est ce qui a arrêté les rebelles, & qui les empêche de passer la riviere *Tibiquari*, laquelle sépare la Province de Buenos-ayres de celle du Paraguay.

Les Indiens se maintiendront toujours dans ce poste, à moins qu'il ne leur vienne des ordres contraires de Votre Excellence. Elle peut s'assurer de leur fidélité & de leur bravoure; & quoique leur petit nombre fuffise pour s'opposer aux entreprises des révoltés, dans une guerre, qui de leur part n'est que défensive, cependant si Votre Excellence a besoin d'un plus grand nombre de troupes pour le service du Roi, elles seront prêtes à se mettre en campagne au premier ordre de Votre Excellence, sans qu'il soit nécessaire de tirer de la caisse royale de quoi fournir à leur subsistance, nos Indiens que le Roi a distingués de tous les autres Indiens du Pérou, par les privilèges & les exemptions qu'il leur a accordés, ont toujours servi & continueront de servir Sa Majesté sans recevoir aucune solde.

Je n'avance rien à votre Excellence du courage & de la valeur de ces peuples, dont je n'aye été moi-même le témoin. Je leur ai servi d'Aumônier pendant huit ans de suite, dans les guerres qu'ils ont eues avec les Indiens barbares *Guenoas, Bohanes, Charruas & Yaros*, qu'ils défirent en bataille rangée, & qu'ils mirent en déroute. Le succès de ces expéditions fut si agréable à Sa Majesté, qu'elle leur fit écrire pour les remercier de leur zele, & pour leur témoigner combien elle étoit satisfaite de leurs services.

Si j'insiste si fort sur le courage des Indiens, c'est pour rassurer votre Excellence contre les discours de certaines personnes qui, ou par une fausse compassion pour les coupables, ou par une mauvaise volonté pour le Gouvernement, s'efforcent de rabaisser la valeur Indienne, & d'exagérer les forces, le courage, & le nombre des habitans du Paraguay, pour persuader à votre Excellence qu'il n'y a point de ressource contre un mal qui devient contagieux de plus en plus par la lenteur du remede, & qui gagnera insensiblement les autres villes.

Je crois toutefois devoir représenter

à votre Excellence , que si elle prend la résolution de réduire cette Province par la force des armes , il est à propos qu'elle envoie un corps de troupes réglées , & commandées par des Chefs habiles & expérimentés. Deux raisons me portent à lui faire cette représentation.

La première , c'est que ce corps d'Espagnols fera comme l'ame qui donnera le mouvement à l'armée Indienne ; car bien que les Indiens soient intrépides & accoutumés à braver les périls , ils n'ont pas assez d'expérience de la guerre , & leur force augmentera de moitié , lorsqu'ils seront assujettis aux loix de la discipline militaire.

L'autre raison est , qu'après avoir fait rentrer cette Province dans l'obéissance qu'elle doit à son Roi , il faut y maintenir la tranquillité , & arracher jusqu'à la racine les semences de toute révolte. Ce qui ne se peut pas faire , à moins que le Gouverneur qui y sera placé par votre Excellence n'ait la force en main pour se faire respecter & obéir.

Je suis convaincu qu'aussi-tôt que les rebelles apprendront que les troupes s'avancent pour leur faire la guerre , leurs Chefs & ceux qui ont fomenté la

rebellion, se voyant trop foibles pour se défendre, fuiront au plus vîte dans les montagnes, d'où ils tiendront la Province dans de continuelles allarmes. Il est donc nécessaire qu'on y entretienne, pendant quelque temps, une garnison de troupes réglées, qui soient aux ordres & sous la conduite du Gouverneur, afin qu'il en puisse disposer comme il le jugera à propos, pour le plus grand service de Sa Majesté.

Je me suis informé de Don Louis Bareyro, qui s'est réfugié dans nos peuplades, quel pouvoit être le nombre des habitans qui sont sur la frontiere de la Province de Paraguay : il m'a répondu qu'étant l'année dernière Président de cette Province, il avoit fait faire le dénombrement de tous ceux qui étoient capables de porter les armes, & que ce nombre ne montoit qu'à cinq mille hommes : mais il m'assure que maintenant il n'y en a pas plus de deux mille cinq cens, qui soient en état de faire quelque résistance aux forces que votre Excellence envoyera pour rétablir la paix. Il m'a ajouté que bien que les rebelles paroissent résolus de faire face à vos troupes, & de se bien défendre à la faveur du terrain qu'ils oc-

cupent , ils ne verront pas plutôt approcher votre armée , qu'ils s'enfuiront dans les montagnes.

Tel est , Monseigneur , l'état où se trouvent les rebelles de la Province de Paraguay , c'est-à-dire , presque tous ses habitans , & ceux-là même que la sainteté de leur profession oblige de contenir les peuples , par leurs prédications & par leurs exemples , dans l'observance des loix divines & ecclésiastiques , & dans l'obéissance qu'ils doivent à leur Souverain : on n'y voit plus que tumulte & que confusion ; on ne sçait ni qui commande ni qui obéit ; on n'entend parler que de haines mortelles , que de pillages & de sacrileges.

Monseigneur l'Evêque a travaillé avec un zele infatigable pour arrêter tant de désordres : mais son zele & ses travaux n'ont eu aucun succès auprès de ces hommes pervers , qui , comme des frénétiques , se sont jettés avec fureur sur le Médecin charitable , qui appliquoit le remede à leurs maux. Ils ont traité indignement sa personne , ainsi que votre Excellence le verra par ses lettres , où il expose les raisons qui l'ont forcé d'absoudre de l'excommunication les sacrileges qui ont profané le lieu Saint &

violé l'immunité ecclésiastique. Il est vrai qu'il n'a exigé d'eux aucune satisfaction : mais en pouvoit-il espérer de gens obstinés dans leurs crimes, qui, par leurs menaces, par leurs cris & par les expressions impies qu'ils avoient continuellement à la bouche, ne faisoient que trop craindre qu'ils n'en vinsent jusqu'à secouer tout-à-fait le joug de l'obéissance qu'ils doivent à l'Eglise.

Dieu veuille jeter sur eux des regards de miséricorde, & les éclairer de ses divines lumieres, afin qu'ils reviennent de leur aveuglement. Je prie le Seigneur qu'il conserve votre Excellence pendant plusieurs années, pour le bien de l'Etat & pour le rétablissement de la tranquillité troublée par tant d'offenses commises contre la Majesté Divine & contre la Majesté Royale, &c.

Depuis la date de cette lettre, nos Indiens se sont toujours tenus sous les armes, & gardent avec soin le poste où ils sont placés sur les bords de la riviere *Tibiquari*. Cependant les Communes de Paraguay sont dans de grandes inquiétudes, causées ou par ambition des uns qui voudroient toujours gouverner, ou par la crainte qu'ont les

autres des résolutions que prendra Monseigneur notre Viceroi , pour punir tant d'excès , & une désobéissance si éclatante.

Mais ce qui les inquiete encore davantage , c'est de voir , dans leur voisinage , l'armée des Indiens *Guaranis* , prête à exécuter sur le champ les ordres qu'on jugera à propos de lui donner. Il n'y a point de moyen que ces rebelles n'ayent employé pour persuader à nos Indiens , qu'ils n'avoient jamais eu la pensée d'envahir aucune de leurs peuplades , ni d'exercer la moindre hostilité à leur égard ; qu'ils devoient compter sur la sincérité de leurs paroles , & se retirer dans leurs habitations sans rien craindre de leur part. Ces démarches n'ayant eu nul succès , ils eurent recours à Monseigneur notre Evêque , & le prièrent , fort inutilement , d'interposer son autorité pour éloigner les Indiens. Enfin ils députerent deux de leurs Regidors vers l'armée Indienne , pour lui donner de nouvelles assurances de leurs bonnes intentions , & lui protester qu'ils n'avoient jamais eu le dessein de rien entreprendre contre les peuplades.

Toute la réponse qu'ils reçurent des Indiens , fut qu'ils occupoient ce poste

par l'ordre de Monseigneur Don Bruno de Zavala leur Gouverneur, afin de défendre leurs terres & de prévenir toute surprise, & qu'ils y demeureront constamment, jusqu'à ce qu'il vienne des ordres contraires de la part ou de son Excellence, ou de Monseigneur le Viceroi; que du reste les habitans du Paraguay pouvoient s'adresser à l'un ou à l'autre de ces Messieurs pour en obtenir ce qu'ils paroïssent souhaiter avec tant d'ardeur.

Les Députés s'en retournerent peu contens du succès de leur négociation, & encore plus inquiets qu'auparavant, parce qu'ils avoient été témoins oculaires de la bonne disposition de ces troupes, de leur nombre, de leur valeur & de leur ferme résolution à ne pas désemparer du poste qu'ils occupoient.

Dans ces circonstances, il me fallut visiter la Province pour remplir les obligations de ma Charge. En arrivant à Buenos-Ayres, j'appris que les peuples de la ville de *Las-Corientes* avoient imité l'exemple des habitans du Paraguay, & étoient entrés dans leur révolte sous le même nom de *Communes*.

Voici à quelle occasion leur soulèvement éclata.

Monseigneur Don Bruno avoit donné ordre à son Lieutenant de cette ville, d'envoyer un secours de deux cens hommes aux Indiens campés sur les bords de *Tibiquari*, au cas que les rebelles du Paraguay se préparassent à quelque entreprise. Comme le Lieutenant se mettoit en devoir d'exécuter cet ordre, les habitans l'emprisonnerent en lui déclarant qu'ils étoient freres & amis des Paraguayens, & unis d'intérêts avec eux pour la conservation & la défense de leurs droits & de leur liberté. Ensuite, soit par crainte que le prisonnier n'échappât de leurs mains, soit dans la vue de mieux cimenter leur union réciproque, ils firent conduire ce Lieutenant sur les terres du Paraguay, pour y être en plus sûre garde. Ils eurent même l'audace d'envoyer des Députés à Monseigneur le Gouverneur de Buenos-Ayres, pour lui rendre compte de leur conduite, & lui faire entendre qu'il devoit donner les mains à tout ce qu'ils avoient fait pour le grand service du Roi, & confirmer le nouveau gouvernement des *Communes*, approuver les Officiers qu'ils avoient établis,

& abandonner à leur République le droit de les déposer ou de les placer selon qu'elle le jugeroit à propos. Un pareil discours fit assez connoître que ces peuples avoient secoué le joug de l'autorité souveraine, & vouloient vivre dans une entiere indépendance.

Cependant les Paraguayens charmés de trouver de si fideles imitateurs, ne tarderent pas à leur en marquer leur reconnaissance : ils leur envoyerent deux barques remplies de soldats pour les soutenir dans ce commencement de révolte, & les attacher plus fortement aux intérêts communs. En même-temps ils rassemblèrent leurs milices, & firent descendre la riviere à deux mille de leurs soldats commandés par le Capitaine général de la Province. Cette petite armée parut à la vue du camp de *Tibiquari*, & s'y maintint jusqu'à la nuit du 15 de Mai, qu'une troupe de nos Indiens passa la riviere à gué, donna vivement sur la cavalerie qui étoit de trois cens hommes, & les amena au camp sans la moindre résistance. La terreur se mit dans le reste des troupes Paraguayenes, qui chercherent leur salut dans une fuite précipitée. Deux de nos Indiens eurent la hardiesse d'aller

jusqu'à la ville de l'Assomption, & après en avoir reconnu l'affiète, les différentes entrées & sorties de la place, les diverses routes qui y conduisent, ils s'en retournerent sains & saufs au camp, où ils firent le rapport de ce qu'ils avoient vu & examiné.

Les choses étoient dans cet état, lorsqu'on apprit que Monseigneur le Viceroi avoit nommé Don Isidore de Mirones & Benéventé pour Juge-Gouverneur, & Capitaine général de la province de Paraguay: ce Gentilhomme avoit la confiance du Viceroi, & il la méritoit par son habileté & sa sagesse, dont il avoit donné des preuves toutes récentes, en pacifiant avec une prudence admirable les troubles de la province de *Cochabamba* dans le Pérou. Il marchoit à grandes journées, & approchoit de la province de *Tucuman*, lorsqu'en arrivant à Cordoue, il reçut un contre-ordre, parce que Sa Majesté avoit pourvu du Gouvernement de Paraguay Don Manuel Augustin de Ruiloba de Calderon, Capitaine général de la garnison de *Callao*. Le Viceroi lui ordonna de partir en toute diligence, & de prévenir à l'heure même par ses lettres le Gouverneur de Buenos-Ayres, afin qu'à

son arrivée dans ce port il trouvât tout prêt, & qu'il pût sans aucun retardement se rendre à son Gouvernement avec les troupes Espagnoles & Indiennes, qui doivent l'accompagner pour réduire cette province & la soumettre à l'obéissance de son légitime Souverain.

---

## L E T T R E

*De Monseigneur le Marquis de Castelfuerte, Viceroi du Pérou, au Révérend Pere Jérôme Herran, Provincial des Missions de la Province du Paraguay.*

**M**ON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai reçu la Lettre que votre Révérence m'a écrite le 15 Mars, où elle expose dans un grand détail ce qui s'est passé dans la province de Paraguay, la rebellion de ses habitans, & l'état où se trouvent les peuples voisins de cette province, afin qu'étant bien informé de toute chose, je puisse y pourvoir de la maniere qui convient au service de Sa Majesté : c'est sur quoi je n'ai point perdu de temps. Don Manuel

Augustin de Ruiloba Calderon, Commandant de la garnison de Callao, a été nommé par le Roi Gouverneur & Capitaine général de la province de Paraguay : il part en toute diligence, après avoir reçu les ordres que je lui ai donnés, pour apporter le remede convenable à ces troubles.

Comme je connois votre attachement pour la personne du Roi, & le zele avec lequel vous vous portez à tout ce qui est du service de Sa Majesté, je ne doute point que vous ne continuez d'apporter tous vos soins, & de tirer des peuplades de vos Missions les secours nécessaires, pour faciliter au nouveau Gouverneur l'exécution de ses ordres.

La Lettre ci-jointe adressée à l'Excellentissime Seigneur Don Bruno Zavala, contient des ordres qu'il doit exécuter d'avance, afin que Don Manuel de Ruiloba trouve toutes choses prêtes à son arrivée & puisse agir dans le moment. Faites partir cette Lettre par la voie la plus sûre & la plus courte, afin qu'elle soit remise promptement audit Seigneur Don Bruno, ainsi qu'il convient au service de Sa Majesté.

Faites part aussi de ce que je vous

mande à Monseigneur l'Evêque, en lui marquant combien je suis satisfait de sa conduite, & du zèle avec lequel il a servi Sa Majesté. Que le Seigneur conserve plusieurs années Votre Révérence comme je le désire. A Lima le 24 de Juin 1732. Le Marquis de CASTELFUERTE.

---

*COPIE de l'acte dressé dans le Conseil Royal de Lima.*

Dans la ville de *Los Reyes* du Pérou le 24 de Juin de l'année 1732 furent présens dans le Conseil Royal de Justice Excellentissime Seigneur Don Joseph de Armandariz, Marquis de Castelfuerte, Capitaine général des armées du Roi, Viceroy, Gouverneur & Capitaine général de ses Royaumes du Pérou; & les Seigneurs Don Joseph de la Concha, Marquis de Casa Concha; Don Alvaro de Navia Bolanoy Moscoso; Don Alvaro Caveroy; Don Alvaro Quito; Don Gasnar Perez Buelta, Don Joseph Ignace de Avilès, Président & Oydor de cette Audience Royale, où assista le Seigneur Don Laurent Antoine de la Puente son Avocat fiscal pour le civil,

lecture fut faite de différentes Lettres & autres papiers envoyés à son Excellence, qui informent des troubles suscités dans la Province de Paraguay par différentes personnes; laquelle lecture ayant été entendue, & après de mûres réflexions sur l'importance des faits que contiennent ces Lettres, il a été résolu qu'on prieroit son Excellence d'enjoindre au Pere Provincial de la province de Paraguay, ou en son absence à celui qui gouverne les Missions voisines de ladite Province, de fournir promptement au Seigneur Don Bruno de Zavala & à Don Manuel Augustin de Ruiloba, Gouverneur de Paraguay, le nombre d'Indiens Tapes & des autres peuplades bien armés qu'ils demanderont pour forcer les Rebelles à rentrer dans l'obéissance qu'ils doivent à Sa Majesté, & exécuter les résolutions que son Excellence a prises de l'avis du Conseil. Son Excellence s'est conformée à cet avis; en foi de quoi, conjointement avec lesdits Seigneurs, elle a paraphé la présente.

Don MANUEL-FRANCOIS FERNANDEZ DE PAREDES, premier Secrétaire du Conseil, pour les affaires du Gouvernement & de la Guerre.

## M É M O I R E

*Apologétique des Missions établies par les Peres Jésuites dans la Province de Paraguay, présenté au Conseil Royal & suprême des Indes, par le Pere Gaspard Rodero, Procureur général de ces Missions; contre un Libelle diffamatoire rempli de faits calomnieux, qu'un Anonyme étranger a répandu dans toutes les parties de l'Europe. Traduit de l'Espagnol.*

UN Ecclesiastique étranger, qui avoit sans doute ses raisons pour cacher son nom & sa patrie, parut en cette Cour d'Espagne en l'année 1715. Il trouva le moyen d'approcher de la personne du Roi, & de lui présenter un Mémoire où il renouvelloit les anciennes calomnies, dont on a tâché de noircir les Missionnaires du Paraguay, & supplioit Sa Majesté de lui donner les pouvoirs nécessaires pour remédier au prétendu désordre de ces Missions, & pour travailler à la conversion des Nations infidèles répandues dans ces vastes provinces. Le Roi eut à peine jetté les

yeux sur cet écrit, qu'il apperçut la malignité de l'accusateur, & la fausseté de ses accusations, où la vraisemblance n'étoit pas même gardée; c'est pourquoi, non content de rejeter cet indigne libelle, il porta un nouveau décret l'année suivante 1716, par lequel il ordonnoit de conserver aux Indiens de ces Missions, toutes les graces & les privilèges que les Rois ses prédécesseurs leur avoient accordés. On trouvera ce décret à la fin de ce Mémoire.

Le jugement d'un Prince si éclairé & si équitable devoit faire rentrer en lui-même l'Auteur du libelle : sa passion n'en fut que plus irritée. Il retourna en France, où il fit imprimer son écrit en François & en Latin : il le répandit en Angleterre, en Hollande & dans la Flandre, où il fut reçu avec applaudissement des gens animés de son même esprit, & même de quelques Catholiques portés naturellement à croire toutes les fables qu'on imagine & qu'on débite contre les Jésuites.

Comme ce libelle avoit indigné Sa Majesté Catholique, & tous ceux qui, ayant vécu dans ces province éloignées, avoient été témoins de ce qui s'y passe, il ne méritoit gueres que les Jésuites y

fissent attention. Aussi n'en firent-ils pas plus de cas que de tant d'autres contes satyriques que les ennemis de l'Eglise ne cessent de publier contre leur compagnie,

Dix-huit ans après le mauvais succès que cet infortuné libelle avoit eu en Espagne, l'auteur, ou quelqu'un de ses partisans, a cru devoir le reproduire : les troubles arrivés en l'année 1732 dans la province de Paraguay lui ont paru une occasion favorable pour le remettre au jour traduit en langue Espagnole, & simplement en manuscrit ; comme s'il s'agissoit d'une découverte toute récente qu'on eût faite de la prévarication des Missionnaires. Les agens des habitans de la ville de l'Assomption, qui sont à la suite de la Cour, ont été le canal par où il a fait passer son écrit dans les mains d'un Seigneur de grand mérite, & qui approche de plus près la personne de Monseigneur le Prince des Asturies, ne doutant point qu'il ne fût communiqué à ce Prince, & qu'à la vue de ces privilèges accordés aux Indiens, & qu'on disoit être contraires aux droits héréditaires de la Couronne, Son Altesse Royale n'interposât son autorité pour les faire révoquer, & ne

prît des impressions désavantageuses aux Jésuites. Mais quoique ce Seigneur ignorât que ce Mémoire eût déjà été rejeté du Roi, il en conçut l'idée que méritoit un écrit, où l'Auteur n'osoit mettre son nom, & qui rappelloit d'atroces calomnies dénuées de preuves & tant de fois détruites depuis plus d'un siècle par les témoignages les plus irréfragables.

L'acharnement de l'anonyme à décrier de si saintes Missions, & l'audace avec laquelle il voudroit en imposer à toute l'Europe, ne permettent pas de différer plus long-temps à le convaincre de ses calomnies par des preuves évidentes & auxquelles il n'y a point de réplique.

Mais avant que de répondre en détail à chaque article de son libelle, il est à propos de faire remarquer en général combien il connoît peu la situation de ces provinces, la nature de leur climat, les fruits qu'elles produisent & la distance des peuplades. Selon lui ce pays est un Paradis sur terre, qui fournit en abondance aux Missionnaires de quoi mener la vie la plus délicieuse. On voit bien qu'il n'a pas éprouvé ce que l'on a à souffrir tout à la fois & d'un cli-

mat brûlant où l'on ne respire qu'un air embrasé, & de l'humidité des terres causée par les vapeurs continuelles qui s'élevent du fleuve *Parana*, & qui retombent en épais brouillards. Une pareille situation est sans doute fort avantageuse à la santé, & très-propre à rendre un pays fertile en fruits délicieux.

A la vérité les peuplades qui sont sur les bords de l'*Uruguay*, jouissent d'un climat plus doux & plus tempéré. Comme elles sont à la hauteur de 26 degrés, elles se sentent du voisinage de *Buenos-ayres*; les vents qui s'y élevent répandent en l'air une fraîcheur agréable: aussi voit-on que, pourvu qu'on cultive la terre, elle produit une partie de tout ce qu'on trouve en Espagne. On voyoit le siècle passé des troupeaux sans nombre de bœufs, de moutons, & de chevaux qui erroient dans ces vastes campagnes, lesquelles s'étendent d'un côté jusqu'à la mer & au Brésil, & de l'autre côté jusqu'à *Buenos-ayres* & à *Montevide*. Mais maintenant tout est presque entièrement ruiné, en partie par la sécheresse qui regne depuis quelques années, & encore plus par l'avidité des Espagnols, qui ont détruit tous

ces bestiaux sans en retirer d'autre profit que la graisse qu'ils ont gardée pour eux, & les cuirs dont ils ont fait commerce dans toute l'Europe. Il faudra bien des années pour réparer cette perte. Il ne reste plus qu'une certaine quantité d'animaux domestiques, qu'on conserve avec grand soin dans chaque peuplade, soit pour la nourriture de ses habitans, soit pour les donner en échange des autres choses dont ils ont besoin toutes les fois que le Gouverneur de *Buenos-ayres* leur donne ordre de venir, ou pour combattre les ennemis de l'Etat, ou pour travailler aux fortifications des places de son Gouvernement, comme on le verra dans la suite. C'est sur ce premier fondement que l'Auteur du libelle établit d'abord les grandes richesses qu'il suppose aux Missionnaires.

Il vient ensuite au prétendu commerce qu'ils font de ce qu'on appelle l'herbe du Paraguay, qui est si fort recherchée, non-seulement des peuples de l'Inde méridionale, mais encore de toutes les Nations du nord. Il faut avertir d'abord que ce n'est que sur les montagnes de *Maracayu*, éloignées de près de 200 lieues des peuplades du Paraguay, que croissent naturellement les arbres qui produisent

produisent cette herbe si estimée. Nos Indiens en ont absolument besoin, soit pour leur boisson, soit pour l'échanger avec les denrées & les autres marchandises qui leur sont nécessaires : c'est ce qui a été sujet à de grands inconvéniens ; il leur falloit passer plusieurs mois de l'année à voyager jusqu'à ces montagnes. Pendant ce temps-là, ils manquoient d'instruction ; les habitations se trouvant dépeuplées, étoient exposées aux irruptions de leurs ennemis : de plusieurs mille qui partoient, il en manquoit un grand nombre au retour : le changement de climat & les fatigues en faisoient mourir plusieurs : d'autres rebutés par le travail s'enfuyoient dans les montagnes, & reprenoient leur premier genre de vie, ainsi qu'il est arrivé chez les Espagnols de l'Assomption, qui ont perdu dans ces voyages presque tous les Indiens qu'ils avoient à leur service à 40 lieues aux environs de leur Ville, & qui voudroient bien se dédommager de ces pertes, en ruinant nos peuplades, pour s'approprier les Indiens qui y sont sous la conduite des Jésuites.

Les Missionnaires, pleins de zèle pour le salut de leur troupeau, chercherent

les moyens de remédier à des inconvéniens si funestes : ils firent venir de jeunes arbres de *Maracayu* , & les firent planter aux environs des peuplades , dans le terroir qui leur parut avoir le plus de rapport avec celui de ces montagnes : ces plants réussirent assez bien ; & de la semence qu'ils recueillirent , & qui est assez semblable à celle du lierre , ils firent dans la suite des pepinieres. Mais on a l'expérience que cette herbe , produite par des arbres qu'on cultive , n'a pas la même force , ni la même vertu que celle qui vient sur les arbres sauvages de *Maracayu*. *C'est de cette herbe , dit l'Anonyme , que les Jésuites font un commerce si considérable , qu'ils en retirent plus de cinq cens mille piastras chaque année.* Voilà ce qu'il avance hardiment & sans apporter la moindre preuve. Il prétend sans doute que , tout inconnu qu'il veut être , il doit être cru aveuglément sur sa parole. Mais que ne dit-il du moins dans quelle contrée des Indes les Jésuites font ce grand commerce , avec quelles Nations , & quelles sont les marchandises qu'ils en retirent ? Ce n'est pas certainement par ménagement pour les Missionnaires qu'il garde sur cela un profond silence.

Voici ce qu'il y a de certain. Le Roi a accordé, aux Indiens de nos peuplades, la permission d'apporter chaque année à la ville de Sainte-Foy, ou à celle de la Trinité de *Buënos-ayres*, jusqu'à douze mille arrobes (1) de l'herbe du Paraguay. Cependant il est constant, & par les témoignages qu'ont rendus les Officiers du Roi, & par les informations juridiques faites en l'année 1722, qu'à peine ont-ils apporté chaque année six mille arrobes de cette herbe : encore n'étoit-ce pas de la plus fine & de la plus délicate, qu'on appelle *Caa-mini*, qui est très-rare, mais de celle de *Palos*, qui est la plus commune. Il est constant que le prix courant de cette herbe dans les Villes que je viens de nommer, & à la recette Royale où se portent les tributs, est de quatre piafres par chaque arrobe, & par conséquent que ce que les Indiens emportent, ne monte qu'à vingt-quatre mille livres. Il est encore constant qu'on n'a jamais vu aucun Indien de ces peuplades vendre ailleurs de cette herbe. C'est donc tout au plus vingt-quatre mille livres qu'il retirent chaque année. Mais

---

(1) L'arrobe pese vingt-cinq livres.

ce n'est pas là le compte de l'Anonyme ; il en fait monter le produit à plus de 500 mille piaftres. Il suppose donc que les Indiens en vendent cent cinquante mille arrobes , & il ne fait pas réflexion que le Paraguay entier ne pourroit en fournir cette quantité à tout le Royaume du Pérou.

L'Auteur du libelle n'en demeure pas là. Dans le dessein qu'il a de décrier les Missionnaires , & de les faire passer pour des gens d'une avarice infatiable , il a recours à une nouvelle fiction. Il prétend que *cette herbe , & l'or que les Indiens tirent de leurs mines , produisent aux Missionnaires un revenu de Souverain*. On ne peut comprendre qu'un Ecclésiastique qui se pique de probité , ose hasarder une pareille calomnie sur un fait qui a été tant de fois examiné par l'ordre de nos Rois , & dont la fausseté a été reconnue & publiée par les Officiers Royaux , chargés d'en faire sur les lieux des informations juridiques. La ville de l'Assomption du Paraguay , ou pour mieux dire ses Magistrats , avoient intenté deux fois cette accusation contre les Missionnaires ; mais ils furent convaincus d'avoir avancé une fausseté manifeste , & déclarés calomniateurs par

deux Sentences juridiques , l'une de Don André de Leon Garavito en l'année 1640 ; & l'autre en 1657 , de Don Jean Blasquez Valverde Oydor de l'audience Royale de *Las-Charcas* , qui , par ordre de Sa Majesté , avoit fait la visite de cette Province , & de toutes les peuplades qu'elle contient. Ils rendirent compte de leur commission au Conseil des Indes , en lui envoyant la Sentence qu'ils avoient portée , & qui fut confirmée par ce Tribunal suprême. En voici la teneur.

» Ledit Seigneur Oydor a visité en  
» personne toutes ces Provinces , &  
» les peuplades d'Indiens qui y sont  
» sous la direction des Missionnaires Jé-  
» suites , menant avec lui ceux-là même  
» qui les ont accusés d'avoir des mines  
» cachées , afin qu'ils puissent les lui  
» découvrir , & le conduire dans les  
» endroits où ils marquent dans leur  
» mémoire qu'elles se trouvent. Et en  
» conséquence , il a publié d'office , &  
» à la requête des Missionnaires , les  
» ordres de sa commission , & a promis  
» au nom de Sa Majesté de grandes ré-  
» compenses , & des emplois honora-  
» bles à ceux qui découvroient ces  
» mines , & qui déclareroient où elles

» font. Puis s'étant transporté sur les  
» lieux , il a examiné toutes choses ,  
» pour en rendre un compte exact à  
» Sa Majesté , & remettre au Conseil  
» des Indes les procès-verbaux avec  
» son sentiment, ainsi qu'il lui est or-  
» donné. Tout bien considéré , & ce  
» qu'il a vu lui-même , & ce qu'il a  
» appris de la visite que le Seigneur  
» Don André de Leon Garavito , Che-  
» valier de l'Ordre de Saint-Jacques ,  
» & Oydor de l'Audience Royale de la  
» Plata , a fait dans cette Province en  
» qualité de Gouverneur : Vu toutes les  
» pieces des procès-verbaux , les actes  
» & les Sentences qu'il a porté contre  
» les délateurs de ces mines , & le dé-  
» faveu qu'en ont fait ces faux accu-  
» sateurs , ordonne qu'on doit déclarer,  
» & déclare comme nul , de nulle va-  
» leur & de nul effet , les actes , les de-  
» crets & les informations faites par les  
» Regidors & autres Magistrats de la  
» ville de l'Assomption ; Veut & pré-  
» tend qu'ils soient biffés des registres  
» comme étant faux , calomnieux &  
» contraires à la vérité , tout ayant été  
» vérifié oculairement dans lesdites Pro-  
» vinces , en présence des accusateurs  
» mêmes qui ont été cités juridique-

» ment, fans qu'on ait trouvé le moi-  
» dre veftige de mines, ni la moindre  
» apparence qu'il y en ait jamais eu,  
» ou qu'il y en puiſſe jamais avoir, ainſi  
» que les dépoſans l'ont avancé témé-  
» rairement, méchamment, & à deſ-  
» fein, comme il le paroît, de décréd-  
» diter la ſage conduite des Miſſion-  
» naires Jéſuites qui ſont occupés de-  
» puis tant d'années dans cette partie  
» de l'Inde à la prédication de l'Evan-  
» gile, & à l'inſtruction d'un ſi grand  
» nombre d'infidèles qu'ils ont conver-  
» tis à notre ſainte foi. Et quoique le  
» crime commis par les Regidors & au-  
» tres Magiſtrats mérite la peine portée  
» par la loi contre les calomniateurs, &c».

Il rapporte enſuite les noms des prin-  
cipaux coupables au nombre de qua-  
torze, & la peine qu'ils méritent; en  
l'adouciſſant néanmoins, parce qu'étant  
convaincus par leurs propres yeux de  
la fauſſeté de leurs accusations, ils en  
firent un défaveu juridique; & parce  
que les Miſſionnaires en demandant leur  
grace, prièrent que tout fût enſeveli  
dans un éternel oubli; mais auſſi en  
les avertiſſant que s'ils venoient à réci-  
diver, ils ſeroient bannis pour toujours  
de la Province, comme perturbateurs

du repos public , & condamnés aux peines afflictives que les loix imposent aux faux accusateurs , qui ne disent pas la vérité au Roi & à ses Ministres.

C'est ce qui ne peut être ignoré de l'Auteur du libelle , & encore moins de ceux qui ont conduit sa plume. Le soin qu'ils ont pris de cacher leurs noms en publiant ces calomnies , donneroit lieu de croire qu'ils ont appréhendé le châtiment dont ledit Seigneur Oydor fit punir un Indien , appelé Dominique , pour avoir intenté cette fausse accusation contre les Missionnaires , ainsi qu'on le peut voir à la page 10 des actes authentiques. Cet Indien qu'on lui amena , non content d'affurer avec serment qu'il avoit vu les mines & le lieu où elles étoient , présenta encore une carte , où l'on avoit dessiné un petit château ou forteresse avec ses murs , ses tours , son artillerie , & les soldats destinés à défendre les environs du lieu où se trouvoient ces prétendues mines.

Le Seigneur Oydor mena l'Indien avec lui dans la visite qu'il fit de la Province : mais peu de jours avant que d'arriver à la peuplade de la Conception , qui étoit le lieu marqué dans cette carte imaginaire , l'Indien disparut. Cette

fuite fit une grande impression sur l'esprit de ce Seigneur , qui la regarda comme une forte preuve contre les Missionnaires ; car leurs ennemis ne cessèrent de lui représenter que c'étoit un artifice de ces Peres qui , s'étant saisis de l'Indien , le tenoient caché , afin qu'il ne révélât pas le lieu où étoient leurs trésors.

Dans le temps qu'on appuyoit le plus sur cette preuve , arriva un exprès envoyé par le Missionnaire de la peuplade de *Los Reyes* , qui donnoit avis qu'un Indien étranger étoit venu dans sa peuplade , lequel , selon l'indice qu'on en avoit donné , paroissoit être l'Indien dont on étoit en peine. On le fit venir aussi-tôt , & c'étoit effectivement l'Indien fugitif. Le Visiteur lui demanda la raison qui l'avoit porté de prendre la fuite , avec menace de le mettre à la question s'il ne disoit pas la vérité. L'Indien répondit ( ce que l'Auteur du libelle pourroit répondre comme lui ) qu'il n'avoit jamais vu ces peuplades ; qu'il sçavoit encore moins ce que c'étoit que cette forteresse , & que la carte qu'il en avoit présentée , n'avoit pu être dressée par un ignorant comme lui , qui ne sçavoit ni lire , ni écrire ; mais qu'é-

tant au service d'un Espagnol nommé Christoval Rodriguez, il avoit été forcé, par ses promesses & par ses menaces, de produire cette fausseté contre les Missionnaires.

Nonobstant cet aveu, le Visiteur se transporta sur les lieux désignés avec d'habiles mineurs, lesquels, après avoir examiné les terres, déclarerent avec serment, que non-seulement il n'y avoit point de mines d'or ou d'argent, mais que ces terres n'étoient nullement propres à produire ces métaux. Sur quoi l'Indien fut condamné à recevoir deux cens coups de fouet.

Comment l'Anonyme a-t-il eu la hardiesse de publier une pareille accusation, dont la fausseté a été évidemment reconnue par trois Officiers aussi distingués que le sont Don André de Leon Garavito, Don Juan Blasquez Valverde Oydor de l'audience royale de *Las Charcas*, & Don Hyacinthe Laris, Gouverneur de *Buenos-Ayres*, qui, ayant été nommés par le Roi & par son conseil des Indes, pour connoître d'un fait si odieux, ont déclaré par une sentence définitive, approuvée & confirmée par les Conseils du Roi, que c'étoit une pure fable qui ne méritoit pas la moindre attention.

A la bonne heure , dit sur cela le faiseur de libelles , qu'il n'y ait point de mines d'or ou d'argent dans les terres de Paraguay ; les Missionnaires en ont d'une autre espece bien plus sûres , & moins sujettes à s'épuiser , dans les travaux continuels de trois cent mille familles d'Indiens , dont ils tirent par an plus de cinq millions de piastras. Et pour en donner une idée plus juste , ajoute-t-il , l'on suppose que chaque famille d'Indiens ne produit aux Jésuites que cinquante francs par an toute dépense faite ; le produit général , à raison de trois cent mille familles , se trouvera monter à cinq millions de piastras.

Selon le compte de cet Anonyme , les Jésuites de Paraguay mériteroient de grands éloges , s'ils avoient conquis à Jesus-Christ & assujetti à la domination Espagnole quinze cent mille Indiens , sans d'autres armes que le zèle infatigable avec lequel ils se sont employés pendant plus d'un siècle à leur conversion. Mais il se trompe dans son calcul : car enfin il est évident , par les derniers rôles , que le Gouverneur de *Buenos-Ayres* a arrêté du nombre d'Indiens qui composent les trente peuplades , qu'il n'y en a aucune qui aille à

plus de huit mille, & que la plupart ne passent pas quatre à cinq mille : ce qui fait en tout environ cent cinquante mille ames. Il faut retrancher de ce nombre tous ceux que les loix ou les privileges accordés par nos Rois, exemptent de payer le tribut, c'est-à-dire, les femmes, les Caciques, les Corregidors, les Alcades, ceux qui servent à l'église, les musiciens, les infirmes, les jeunes gens qui n'ont pas encore dix-huit ans, & les hommes qui sont au dessus de cinquante. Selon ce calcul, il n'y a guere que le tiers des habitans de chaque peuplade qui paye le tribut d'une piastre par tête. Je laisse à l'Anonyme à supputer les cinq millions que son imagination, ou plutôt sa passion contre les Missionnaires, a enfantés pour les décrier dans le public.

Je consens, dit l'Auteur du libelle, que le tribut qui se paye au Roi n'aille pas fort loin, par l'attention qu'ont les Missionnaires à n'accuser que la moitié de leurs Indiens pour la capitation : mais ce qui se tire du commerce qu'ils font de l'herbe de Paraguay, du coton, de la laine, des troupeaux, du miel & de la cire, doit se monter à plusieurs millions.

Une pareille accusation fondée sur de vaines conjectures d'un Auteur que sa passion aveugle, ne mériteroit point de réponse. On ne peut ignorer à quoi se monte le revenu que produit le travail des Indiens de toutes les peuplades, il a été vérifié tant de fois par les Visiteurs, tant ecclésiastiques que séculiers, dont plusieurs sont encore aujourd'hui à la Cour, qu'il n'est pas aisé de s'y méprendre. Il est certain que toutes les terres ne produisent pas les mêmes choses. Nous voyons qu'en Espagne, dans l'espace de trois cens lieues, une Province fournit à l'autre ce qui lui manque. Il en est de même dans l'étendue de la Province de Paraguay, qui est de deux cens lieues. Les pays chauds donnent de la cire, du coton, du miel, du maïs ou bled d'Inde : les pays froids fournissent des troupeaux de bœufs & de moutons, de la laine & du froment. Le commerce de ces denrées se fait par échange, car on n'y connoît ni or, ni argent.

Il est encore certain que les Missionnaires font faire trois semences aux Indiens de chaque peuplade, qui sont en état de travailler. La première est pour les Indiens ; la seconde pour le bien

commun de la peuplade, & la troisième est destinée à l'entretien des églises. Ainsi la première récolte se porte toute entière dans leurs maisons pour la subsistance de leur famille. La seconde, qui est la plus abondante, se dépose dans de vastes magasins, pour faire subsister les infirmes, les orphelins, les veuves, ceux qui sont occupés aux travaux publics, ou à qui les provisions viennent à manquer, pour n'avoir pas semé autant de grains qu'il étoit nécessaire; & enfin pour assister les autres peuplades, que la sécheresse, des maladies populaires, ou la mort de leurs bestiaux réduisent quelquefois à une extrême indigence, & qui périroient, s'ils n'étoient promptement secourus. Enfin, la troisième récolte est employée à l'entretien de l'église, aux ornemens, à la cire, au vin, à la nourriture des musiciens & des autres officiers qui servent à l'église, & à la subsistance du Missionnaire qui ne reçoit point d'autre honoraire de ses continuels travaux.

Tout ce qu'il y a de surplus, & qui peut se trafiquer, comme les toiles de coton, la laine, le miel, la cire, & l'herbe du Paraguay, se transporte dans des canots aux villes de Sainte-Foy &

de *Buenos-Ayres*, où les Missionnaires ont deux Procureurs qui font vendre ces marchandises, pour acheter toutes les choses dont les peuplades ont besoin, comme du fer, de l'acier, du cuivre, des harnois pour les chevaux, des hameçons, du linge, des étoffes de soie pour les ornemens de l'Eglise, ou d'autres choses de dévotion propres à entretenir la piété de ces peuples, tels que sont des crucifix, des médailles, des estampes, &c. En telle sorte qu'il n'entre jamais dans les peuplades ni or, ni argent. Cela supposé, que notre Anonyme nous dise d'où se tirent chaque année les millions de piastres dont il parle, & en quel endroit on les tient cachés. S'il les découvre, il s'enrichira en un instant par une voie très-légitime, car les loix d'Espagne accordent aux délateurs le tiers des richesses, dont on a fraudé les droits du Roi.

Mais pour rendre croyables toutes ces fables, qui son uniquement de son invention, & dont il a amusé un certain public, il passe à la magnificence & aux richesses des églises de ces Missions, dont il fait la description la plus pompeuse. Selon lui, la face de l'autel est superbe, on y voit

trois grands tableaux avec de riches bordures d'or & d'argent massifs. Au-dessus de ces tableaux sont des lambris en bas reliefs d'or ; & au-dessus, jusqu'à la voûte, règne une sculpture de bois enrichie d'or ; aux deux côtés de l'autel sont deux pieds d'estaux de bois, couvert de plaques d'or ciselé, sur lesquels il y a deux saints d'argent massif. Le tabernacle est d'or ; le soleil où l'on expose le saint Sacrement, est d'or enrichi d'émeraudes & d'autres pierres fines : le bas & les côtés de l'autel sont garnis de drap d'or avec des galons : l'autel est orné de chandeliers & de vases d'or & d'argent. Il y a deux autres autels, à la droite & à la gauche, qui sont ornés & enrichis à proportion du grand autel ; & dans la nef, vers la balustrade, est un chandelier d'argent à trente branches, garni d'or, avec une grosse chaîne d'argent qui va jusqu'à la voûte. Après cette description, l'on peut juger, ajoute-t-il, quelle est la richesse de cette Mission, si les quarante-deux paroisses sont sur le même pied, comme on a lieu de le croire.

C'est ici où pour la première fois notre Anonyme apporte une sorte de preuve de ce qu'il avance : il cite deux

foldats François de même pays que lui , qui ont vu toutes ces richesses de leurs propres yeux. Il faut que les yeux de ces foldats euffent le même privilege que la fable attribue aux mains de Midas , & que convertiffant tout ce qu'ils voyoient en or , ils aient pris du bois ou du cuivre doré pour de l'or & de l'argent massifs. Les yeux des Espagnols ne font pas à beaucoup près si perçans.

Nous ne diffimulerons pas néanmoins , & nous sommes sûrs que tout ce qu'il y a de Catholiques ne nous en blâmeront pas, que dans quelque partie du monde où nous ayons des églises , nous tâchons de les orner le mieux qu'il nous est possible , selon la mesure des fondations, ou de la libéralité des fideles que leur piété porte à contribuer à une œuvre si sainte. Nous n'avons garde de rougir d'une chose qui a mérité à saint Ignace notre fondateur les plus grands éloges de l'Eglise , lorsqu'elle dit que c'est principalement à ses soins qu'on est redevable de la décoration & de la magnificence de nos autels. *Templorum nitor ab ipso incrementum accepit.* Mais que les Eglises de ces Missions surpassent en richesses toutes

les Eglises de l'Europe, comme le dit l'Anonyme, c'est une nouvelle fable ajoutée à toutes celles qu'il débite dans son libelle.

Jusqu'ici l'Anonyme n'a vomé son fiel que contre les Missionnaires, il attaque maintenant tout ce qu'il y a eu d'Officiers Espagnols distingués par leur naissance, leur probité & leur mérite, à qui nos Rois ont confié le gouvernement de ces Provinces; quoiqu'on mérite plus de croyance que lui, en niant simplement ce qu'il avance sans preuve, cependant, comme il y a des personnes qui suivent cette maxime de Machiavel, *on le dit, il en est donc quelque chose*, il est à propos de mettre au jour toute la malignité de ses calomnies. Quelle audace de dire, comme il fait, que les Juges, les Trésoriers, les Gouverneurs & autres Officiers du Roi gagnés à force d'argent par les Missionnaires, connivent à tous ces désordres; qu'ils font tous d'intelligence pour tromper Sa Majesté, & que c'est à qui pillera le mieux.

On ne peut voir sans indignation qu'un homme sans caractère, tel que l'Anonyme, traite avec tant d'indignité des officiers illustres, & dont l'intégrité

reconnue a mérité toute la confiance de nos Rois. A qui prétend - il persuader que, pendant plus d'un siècle, tout ce qu'il y a eu de Gouverneurs & de Missionnaires ont eu si peu de religion, qu'ils aient volé au Roi des sommes immenses sans le moindre scrupule? Est-il croyable que se trouvant au milieu d'ennemis alertes & implacables, tels que sont les habitans de la ville de l'Assomption, aucun d'eux, dans l'espace de cent ans, n'ait pu donner une preuve certaine de ces fraudes & de ce pillage?

C'est une chose constante, que chaque année le tribut est exactement payé par tous les Indiens qui sont sur le rôle des officiers du Roi; que non-seulement les Missionnaires ne trouvent pas mauvais que les Gouverneurs envoient leurs officiers, mais que souvent ils les pressent de le faire; que même les Indiens font, à leurs frais, le voyage de *Buenos-Ayres*, qui est de trois cens lieues, pour remettre à la recette générale, en denrées ou en marchandises, la valeur d'une piastre par chaque Indien qui paie le tribut, & ils épargnent par-là à la caisse royale ce qu'il faudroit payer à un receveur pour ses peines & pour les frais de son voyage.

Mais pour quelle raison, poursuit l'Anonyme, a-t-on accordé aux Indiens de ces peuplades le privilege de ne payer qu'une piaſtre de tribut, tandis que tous les autres Indiens en payent cinq? Pourquoi leur permet-on de porter des armes à feu? que ne laiſſe-t-on entrer les Eſpagnols dans ces peuplades, qui adminiſtreroient la juſtice, qui policeroient ces peuples, & qui les feroient travailler, comme les autres Indiens, pour le ſervice du Roi & des Eſpagnols, à qui il a coûté tant de ſang pour conquérir ces Provinces? Comment ſouffre-t-on que trois cens mille familles ſoient uniquement employées au ſervice de quarante Miſſionnaires, ſans avoir d'autre Roi, ni d'autre loi que l'ambition démeſurée de ces Peres, & leur pouvoir deſpotique?

Béniſſons Dieu de ce que les Jéſuiſtes du Paraguay ſont traités par l'Anonyme de la même ſorte que Notre Seigneur le fut par les Juifs, qui lui reprochoient fauſſement de défendre qu'on payât le tribut à Ceſar. Il eſt vrai que nos Rois ont ordonné qu'on n'exigeât de chaque Indien qu'une piaſtre de tribut: ce qui a été d'abord une grace de leur part, leur a paru dans la ſuite une

espece de justice. Ils ont eu égard à la grande pauvreté de ces Indiens, qui ne subsistent que du travail de leurs mains, & qui n'ont nul commerce avec aucune autre Nation. Si pour assujettir les autres Indiens, il en a coûté tant de sang aux Espagnols, cette résistance peut être punie par un tribut plus considérable. Mais il n'en doit pas être de même de ceux, qui ne dépendant d'aucune puissance, & qui étant parfaitement libres, ont embrassé la foi, & ont reconnu nos Rois pour leurs Souverains. Ils ont formé trente peuplades, qui contiennent environ cent cinquante mille ames. Le zèle infatigable des Missionnaires gagne tous les jours à Jesus-Christ de nouveaux Indiens, qui deviendront autant de sujets de la Couronne d'Espagne. Ces motifs sont-ils indignes de la clémence & de la bonté de nos Rois? D'ailleurs pourroient-ils leur refuser les mêmes privilèges qui s'accordent à ceux qui demeurant sur les frontieres, servent de rempart contre les ennemis de l'Etat, & défendent l'entrée dans les terres de la Monarchie? Tels sont nos Indiens: les plaines des rivieres de *Parana* & d'*Uruguay* qu'ils habitent, sont le seul endroit par où les Mamelus de saint

Paul de Bresil, les autres Nations barbares, & même les Européens, je veux dire les Anglois & les Hollandois, pourroient pénétrer jusqu'aux mines du *Potosi*. C'est dans nos peuplades que les Missionnaires ont attiré les tristes restes des Missions de la *Guyara*, que les Mamelus ont saccagées & brûlées, après avoir enlevé plus de cinquante mille Indiens qu'ils ont fait leurs esclaves. Ces cruels ennemis, quoiqu'éloignés de trois cens lieues de nos peuplades, y viennent souvent faire la guerre; mais nos Indiens les ont vaincus dans plusieurs batailles, en ont fait plusieurs prisonniers, & ont forcé les autres à prendre la fuite. C'est ce qui irrite les Brasiliens jusqu'au point de vouloir exterminer nos Indiens, s'il étoit possible de raser leurs peuplades, & se frayer ensuite un passage jusqu'au royaume de Perou.

En l'année 1641, huit cens Mamelus armés de fusils descendirent la riviere d'*Uruguay* dans neuf cens canots, ayant à leur suite six mille de leurs Indiens armés de flèches, de lances, & de pierres à fronde. Nos Indiens de *Parana* & d'*Uruguay* n'en furent pas plutôt avertis, qu'ils armerent à la hâte deux cens canots, où ils avoient élevé de petits Châ-

teaux de bois avec des crenaux, & des meurtrieres, pour placer leurs fusils, & tirer sans être apperçus. Ayant rencontré l'armée ennemie de beaucoup supérieure à la leur, ils l'attaquerent avec tant de valeur, qu'ils coulerent à fond un grand nombre de leurs canots, en prirent plusieurs autres, & forcerent les ennemis à gagner la terre, & à prendre la fuite. Ils les poursuivirent, & en firent un si grand carnage, qu'il n'en échappa qu'environ trois cens. Ce qui resta de Mamelus se retira vers *Buënos-ayres*: ils y bâtirent de petits forts, d'où ils sortoient de temps en temps pour faire des esclaves & les emmener à saint Paul.

En l'année 1642, nos Indiens ayant découvert la retraite des Mamelus, allerent les attaquer dans leurs forts; ils les en chasserent, & les poursuivirent jusques dans les montagnes où ils s'enfuirent, & où plusieurs furent tués, de sorte qu'il n'y en eut que très-peu qui retournerent à saint Paul. Ce qui toucha plus sensiblement nos Indiens dans cette victoire, c'est qu'ils délivrerent plus de deux mille Indiens, que les Mamelus retenoient prisonniers, & dont ils eussent fait des esclaves pour les vendre dans leur pays.

En l'année 1644, que Don Gregoire de Hinostrofa étoit Gouverneur de la province de Paraguay, il y eut un certain nombre d'Ecclésiastiques & de Séculiers de la ville de l'Assomption qui se révolterent, & conjurerent ensemble sa perte. Il n'eut point d'autre ressource, pour assurer sa personne & son autorité, que d'appeller à son secours nos Indiens *Paranas*. Ils volerent à ses premiers ordres, & dissipèrent la conjuration. Don Gregoire de Hinostrofa reconnut cet important service dans les informations juridiques qu'il envoya la même année au Conseil Royal des Indes, où il marquoit qu'on étoit redevable de la conservation de ces Provinces au zèle & à la fidélité des Indiens.

En l'année 1646, les barbares *Guaycuriens* qui avoient tué plusieurs Espagnols & Indiens, prirent la résolution de tout exterminer jusqu'à la ville de l'Assomption. Un Cacique de nos Missions qui découvrit leur conspiration, en donna aussi-tôt avis au Gouverneur Don Gregoire de Hinostrofa. Il eut recours à nos Indiens qui combattirent ces rebelles, les taillèrent en pieces, & les mirent en déroute, sans qu'ils ayent jamais osé paroître; & par-là ils rendirent à

à la province sa première tranquillité.

En l'année 1649, le Gouverneur prêt à remplacer Don Hinostrofa, apprit par une voie sûre, qu'avant même son arrivée, quelques habitans de la ville de l'Assomption avoient conspiré contre sa vie. Ils auroient exécuté infailliblement leur dessein, s'il n'avoit pas mené avec lui mille Indiens de nos peuplades, qui forcerent les rebelles à prendre la fuite, & à se retirer dans les montagnes. Il n'est pas surprenant que ces peuples accoutumés depuis long-temps à se révolter contre les Officiers du Roi, conservent une haine implacable contre nos Indiens, dont on s'est toujours servi pour les faire rentrer dans le devoir de l'obéissance.

En l'année 1651, les Paulistes formèrent une grande armée, qu'ils partagerent en quatre détachemens pour attaquer la province par quatre endroits différens, & s'en rendre les maîtres. Le Gouverneur Don André Garavito de Leon, Oydor de l'audience de *Chuquisaca*, donna ordre aux Indiens de nos peuplades de s'opposer de toutes leurs forces à l'entrée d'un si puissant ennemi, afin d'avoir le temps de faire marcher des troupes Espagnoles, & de les combattre. Cet ordre vint trop tard. Nos Indiens

partagés en quatre escadrons, avoient déjà eu le bonheur de joindre en un même jour les quatre détachemens des ennemis. Ils les attaquèrent, les défirent, & les forcerent à s'enfuir avec tant de précipitation, qu'ils laisserent sur le champ de bataille leurs morts, leurs blessés & leurs bagages, où l'on trouva quantité de chaînes, dont ils prétendoient attacher ensemble le grand nombre d'esclaves qu'ils comptoient de faire.

En l'année 1662, Don Alonso Sarmiento étant dans le cours de ses visites à cent lieues de la ville de l'Assomption, fut tout à coup assiégé par la Nation la plus guerriere de ces provinces, n'ayant que vingt personnes avec lui, manquant de vivres & sans la moindre apparence de pouvoir échapper des mains de ces barbares. Un Indien de nos Missions avertit de l'extrême danger où étoit le Gouverneur, & sur le champ on envoya trois cens hommes, qui par une marche forcée, ayant fait en un jour & demi le chemin qui ne se fait jamais qu'en quatre jours, tomberent rudement sur les ennemis, en tuerent plusieurs, mirent les autres en fuite, délivrerent leur Gouverneur, & l'escorterent jusques dans la Capitale.

Il seroit ennuyeux d'entrer dans un plus grand détail : il suffit de dire que Don Sebastien de Leon, Gouverneur du Paraguay, a attesté juridiquement, que non-seulement les Indiens des Missions lui ont sauvé plusieurs fois la vie, mais encore que, dans l'espace de cent ans, il n'y a eu aucune action dans cette province, & il ne s'y est remporté aucune victoire, à laquelle ils n'ayent eu la meilleure part, & où ils n'ayent donné des preuves de leur valeur & de leur attachement aux intérêts du Roi. A quoi l'on doit ajouter les témoignages de tout ce qu'il y a eu d'Officiers d'épée & de robe, qui attestent de leur côté, que dans toutes ces actions, leur solde montoit à plus de trois cens mille piastras, dont ils n'ont jamais voulu rien percevoir, regardant comme une grande récompense l'honneur qu'ils avoient de servir Sa Majesté, & de pouvoir lui témoigner en quelque sorte leur gratitude, des privilèges dont elle avoit bien voulu récompenser leur zèle & leur fidélité.

Ce seroit cependant faire injure à ces braves Indiens, que de ne pas rapporter l'important service qu'ils rendirent au Roi, lorsqu'on fit le siège de la place nommée de S. Gabriel ou du S. Sacre-

ment. Dans le deſſein qu'eut Don Joſeph Garro, Gouverneur de *Buënos-ayres*, de recouvrer cette place, qui avoit été enlevée à la Couronne d'Eſpagne, il donna ordre aux Corregidors de nos peuplades de mettre ſur pied le plus promptement qu'ils pourroient une armée d'Indiens. On a peine à croire avec quelle promptitude cet ordre fut exécuté. On ne mit que onze jours à rasſembler trois mille trois cens Indiens bien armés, deux cens fuſiliers, quatre mille chevaux, quatre cens mulles, & deux cens bœufs pour tirer l'artillerie.

Cette armée ſe mit en marche, & fit les deux cens lieues qu'il y a juſqu'à S. Gabriel dans un ſi bel ordre, que le Général Don Antoine de Vera Muxica qui commandoit le ſiége, fut tout étonné en recevant ces troupes, de les voir ſi bien diſciplinées. Il fut bien plus ſurpris le jour même de l'action. Il défendit d'abord d'approcher de la place, juſqu'à ce qu'il eût fait donner le ſignal par un coup de piſtolet; il fit enſuite la diſpoſition de toute l'armée pour l'attaque, & s'étant mis à l'arriere-garde avec les Eſpagnols, les mulâtres & les negres; il plaça nos Indiens à l'avant-garde; & vis-à-vis de la place, il fit mettre les

quatre mille chevaux à nud, comme pour servir de rempart, & recevoir les premières décharges de l'artillerie. Aussitôt que les Indiens apprirent cette disposition, ils suspendirent leur marche, & députant vers le Général un de leurs Officiers avec le Missionnaire qui les accompagnoit pour les confesser, ils lui représentèrent qu'une pareille disposition étoit propre à les faire tous périr: qu'au feu & au premier bruit de l'artillerie, les chevaux épouvantés ou blessés retomberoient sur eux, en tueroient plusieurs, mettroient la confusion & le désordre dans leurs escadrons, & faciliteroient la victoire aux ennemis.

Le Général gouta fort cet avis, & s'y conforma en changeant sa première disposition. Les Indiens s'approchèrent des murs de la place dans un si grand silence, & avec tant d'ordre, que l'un d'eux escalada un boulevard, & coupa la tête à la sentinelle qu'il trouva endormie. Il se préparoit à tuer une autre sentinelle, lorsqu'il reçut un coup de fusil. A ce bruit qui fut pris par les Indiens pour le signal dont on étoit convenu, ils grimperent avec un courage étonnant sur le même boulevard, ayant à leur tête leur Cacique Don Ignace

Landau, & après un combat très-sanglant de trois heures, où les ennemis se défendirent en désespérés, les Indiens commencèrent tant soit peu à s'affoiblir & à plier. Alors le Cacique levant le sabre, & animant les siens de la voix & par son exemple, ils rentrèrent dans le combat avec tant de fermeté & de valeur, que les assiégés voyant leur place toute couverte de morts & de mourans, demandèrent quartier. Les Indiens qui n'entendoient point leur langue, ne mirent fin au carnage que quand ils en reçurent l'ordre des Chefs Espagnols.

Cette action, qui a mérité aux Indiens les éloges de notre grand Monarque, a donné lieu à une des plus atroces calomnies de l'anonyme. Il ne faut que rapporter ses paroles pour découvrir toute sa mauvaise foi. Après avoir dit que trois cens mille familles ne travaillent que pour les Jésuites, ne reconnoissent qu'eux, & n'obéissent qu'à eux, « une » circonstance, dit-il, qui le fait con- » noître, c'est que lorsque le Gouver- » neur de *Buenos-ayres* reçut l'ordre de » faire le Siège de Saint-Gabriel, où il » y avoit un détachement de Cavalerie » de quatre mille Indiens, un Jésuite » à leur tête, le Gouverneur commanda

» au Sergent-Major de faire une attaque  
 » à quatre heures du matin ; les Indiens  
 » refuserent d'obéir , parce qu'ils n'a-  
 » voient point d'ordre du Jésuite , & ils  
 » étoient au point de se révolter , lors-  
 » que le Jésuite , qu'on avoit envoyé  
 » chercher , arriva , auprès duquel ils  
 » se rangerent , & n'exécuterent les  
 » ordres du Commandant que par la  
 » bouche du Pere ». D'où il conclud ,  
 par cette réflexion : « l'on doit juger de-  
 » là combien ces Peres sont jaloux de  
 » leur autorité à l'égard des Indiens ,  
 » jusqu'à leur défendre d'obéir aux Offi-  
 » ciers du Roi , lorsqu'il s'agit du ser-  
 » vice ».

Que l'anonyme accorde s'il peut la  
 malignité de ses inventions , avec les  
 témoignages authentiques de tant de per-  
 sonnes illustres , qui n'avancent rien dont  
 ils n'ayent été eux-mêmes les témoins ;  
 ils assurent au Roi & à son Conseil qu'il  
 n'y a point de forteresse , de place , ni  
 de fortifications , soit à *Buenos-ayres* ,  
 soit dans le Paraguay , ou à Montevide ,  
 qui n'ayent été construits par les Indiens ;  
 qu'au premier ordre du Gouverneur , ils  
 accourent au nombre de trois ou quatre  
 cens , le plus souvent sans recevoir au-  
 cun salaire , ni pour leurs travaux , ni

pour les frais d'un voyage de deux cens lieues ; que c'est à la valeur de ces fideles sujets qu'ils sont redevables de la conservation de leurs biens , de leurs familles & de leurs villes.

Qu'un foldat Romain eût sauvé la vie à un citoyen dans une bataille ou dans un assaut , ou bien qu'il eût monté le premier sur la muraille d'une ville assiégée , la Loi ordonnoit de l'ennoblir , de l'exempter de tout tribut & de le récompenser d'une couronne civique ou murale. Et notre Anonyme trouvera mauvais que nos Rois accordent des graces à nos Indiens , qui ont tant de fois sauvé la vie , les biens & les villes des Espagnols ? Il fera un crime aux Jésuites de faire valoir les continuels services de ce grand peuple qui , depuis sa conversion à la foi , n'a jamais eu d'autre objet que le service de Dieu , le service du Roi & le bien de l'Etat ?

Il a imaginé des richesses immenses dans ces peuplades , & il voudroit le persuader à ceux qui ne sont point au fait de ces pays éloignés. On l'a déjà convaincu de calomnie ; mais , qu'il dise ce que les Jésuites font de ces richesses. Les voit-on sortir des bornes de la modestie de leur état ? Leur vêtement , leur

nourriture n'est-elle pas la même, & quelquefois pire que celle des Indiens ? Le peu de Colleges qu'ils ont dans cette Province en sont-ils plus riches, & en ont-ils augmenté le nombre ? Ils sont tous Européens. Peut-on en citer un seul qui ait enrichi sa famille ?

Mais pourquoi ne pas permettre aux Etrangers, ni même aux Espagnols, de traiter avec les Indiens ? Pourquoi avoir fait une loi qui leur défend de demeurer plus de trois jours à leur passage dans chaque peuplade, où, à la vérité, on fournit à tous leurs besoins, mais sans qu'ils puissent parler à aucun Indien ? A quoi bon tant de précautions ?

Ces précautions, qui déplaisent tant à l'Anonyme, ont été jugées de tout temps nécessaires pour la conservation des peuplades. Elles seroient bientôt ruinées, si l'on ouvroit la porte aux mauvais exemples & aux scandales, que les Etrangers ne donnent que trop communément. L'ivrognerie est le vice le plus commun parmi les Indiens; on sçait que la *Chicha* dans le Pérou, le *Pulque* & le *Tepache* dans la nouvelle Espagne, de même que l'eau-de-vie dans les deux Royaumes, y causent les plus grands ravages, & sont la source d'une infinité

de crimes, de haines, de vengeances, & d'autres fautes monstrueuses, auxquelles ces peuples s'abandonnent avec d'autant plus de brutalité, qu'ils trouvent moins de résistance. C'est une loi établie parmi les Indiens de nos peuplades, de ne boire aucune liqueur qui soit capable de troubler la raison. Et c'est ce qu'avant leur conversion on ne croyoit pas qu'on pût gagner sur eux. Tout esprit d'intérêt en est banni; les jeux mêmes qui leur sont permis, sont exempts de toute passion, parce qu'ils ne les prennent que comme un délassement où ils n'ont ni à perdre ni à gagner. L'avarice, la fraude, le larcin, la médifance, les juremens n'y sont pas même connus.

Pour complaire à l'Anonyme, blâmera-t-on les Jésuites de maintenir ces Néophytes dans l'innocence de leurs mœurs, & de fermer l'entrée de leurs peuplades à tous les vices que je viens de nommer, & à beaucoup d'autres, en la fermant aux Etrangers? On a une triste expérience de ce qui se passe dans les peuplades d'Indiens qui sont au voisinage de la ville de l'Assomption; & l'on ne sçait que trop qu'ils mènent la vie la plus licentieuse, sans crainte de Dieu, sans respect pour

nos Rois , & ne redoutant que leurs Maîtres , qui exercent sur eux une domination tyrannique , & qui les traitent bien moins comme des hommes que comme des bêtes.

Ce qui tient au cœur de l'Anonyme , c'est de voir qu'on permette à nos Indiens l'usage des armes à feu. Mais qu'il apprenne que nos Rois proportionnent les armes qu'ils mettent entre les mains de leurs sujets , aux ennemis qu'ils ont à combattre ; s'ils n'avoient à faire qu'à des Indiens comme eux , l'arc , la fleche , l'épée & la lance leur suffiroient. Mais ils en viennent souvent aux mains avec des troupes Européennes armées de fusils , de bales , de grenades & de bombes. Refuser aux Indiens de pareilles armes , ne seroit-ce pas les livrer à une mort certaine , & les mettre hors d'état de défendre l'entrée de nos Provinces aux ennemis de la Couronne ?

Mais ne se pourroit-il pas faire que ces Indiens tournassent leurs armes contre les Espagnols ? Crainte frivole ; 1°. ils n'ont point ces armes à leur disposition ; elles sont renfermées dans des magasins , d'où on ne les tire que par l'ordre que le Gouverneur intime au Supérieur de la Mission ; 2°. ils n'ont point de pou-

dre, ni aucun moyen d'en faire, & il faut que ces munitions leur soient fournies par les Espagnols, qui ne leur en envoient que dans le besoin, & lorsqu'il faut combattre les ennemis de l'Etat.

Mais, ajoute-t-on, pourquoi ne pas confier le gouvernement de ces peuplades à des Corrégidors Espagnols ? Et moi je demande à mon tour : ces peuplades n'ont-elles pas été établies dans l'espace de plus de cent trente ans, & ne s'accroissent-elles pas tous les jours sans le secours des Corrégidors ? Que sont devenues celles qu'ils ont gouvernées ? Ne les ont-ils pas ruinées & détruites ? Mettroient-ils dans ces peuplades une meilleure forme de gouvernement ? Instruiraient-ils mieux ces Indiens des principes & des devoirs de la Religion ? Feroient-ils régner parmi eux une plus grande innocence de mœurs ? Les rendraient-ils plus zélés qu'ils le sont pour le service du Roi ? En feroient-ils de plus fideles sujets ?

On n'ignore pas ce qu'il en a coûté de travaux aux Jésuites, & combien d'entr'eux ont perdu la vie pour réunir ces barbares dans des peuplades, & en faire de fervens Chrétiens & de zélés serviteurs de la Monarchie : parlons de bonne-

foi , feroit-ce là l'unique vue des Corrégidors ? Leur commerce , leur intérêt , le soin de s'enrichir , ne font-ils pas communément le principal objet des peines qu'ils se donnent ? En trouveroit-on beaucoup qui brigueront l'emploi de Corrégidor , s'ils n'en retiroient point d'autre avantage que celui de faire servir Dieu & le Roi ? Je ne citerai ici qu'un seul exemple.

Un Evêque du Paraguay , plein de zèle pour son troupeau , ayant écouté trop légèrement les ennemis des Jésuites , prit la résolution de leur ôter deux de leurs Missions , qui lui paroissoient être dans le meilleur état ; sçavoir , celle de Notre-Dame de Foi , & celle de Saint-Ignace , où il y avoit environ huit mille Indiens , que ces Peres avoient retirés de leurs bois & de leurs montagnes , avec des fatigues immenses & un risque continuel de leur vie. Le Prélat ayant choisi deux Ecclésiastiques de mérite , les envoya dans ces peuplades en qualité de Curés , & les fit escorter par des soldats qui chasserent les Missionnaires avec tant de violence , que de quatre qu'ils étoient , l'un mourut en chemin , & les trois autres furent incapables d'aucun travail le reste de leur vie. Ces deux

Ecclésiastiques se mirent en possession du spirituel & du temporel des peuplades ; mais à peine y eurent-ils demeuré quatre mois, qu'ils vinrent trouver leur Evêque en se plaignant amèrement qu'on les avoit envoyés dans un lieu où il n'y avoit pas de quoi vivre ; que la pauvreté des Indiens étoit si grande, qu'ils ne pouvoient payer aucune rétribution, ni pour les Messes, ni pour les Enterremens, ni pour les mariages ; qu'ils ne concevoient pas quel ragoût trouvoient les Jésuites à demeurer avec ces barbares nouvellement convertis, & toujours prêts à les égorger, s'ils manquoient un seul jour à leur fournir des alimens ; qu'ils avoient couru ce risque, & que c'est pour cette raison qu'ils s'étoient promptement retirés.

La fuite des Pasteurs dissipa le troupeau. Tous ces Indiens s'enfuirent dans leurs montagnes, où ils perdirent bientôt la foi, tandis que le Roi perdoit en un seul jour jusqu'à huit mille sujets. L'ordre qu'a donné l'Audience Royale de *Chuquisaca*, de rétablir les Jésuites dans leurs peuplades, ne rappellera pas tous ces Indiens dispersés, & ne servira qu'à préserver les autres peuplades d'un malheur semblable.

Monseigneur Don Christoval Mancha y Valesco, Evêque de *Buenos-ayres*, donna dans le même piège : on lui persuada d'ériger les Missions en Cures, & par un Mandement qu'il fit publier dans son Diocèse & dans tous les pays circonvoisins, il invita les Ecclésiastiques de venir à un certain temps qu'il marquoit pour en recevoir les provisions. Le terme étant expiré, & voyant qu'il ne se présentoit personne, il examina plus sérieusement la vérité des faits qu'on lui avoit exposés, & la maniere dont les Jésuites gouvernoient leurs Missions. Comme ce Prélat avoit les intentions droites, il eut bientôt découvert la vérité ; les mauvaises impressions qu'on lui avoit données, se changerent dans une si grande estime pour les Jésuites, qu'il leur donna toute sa confiance. La Sainte-Vierge, à qui il avoit une dévotion singuliere, lui ayant fait connoître que sa mort approchoit, il fit venir le Pere Thomas Donvidas, Recteur du College, & fit sous sa conduite, pendant huit jours, les exercices spirituels de saint Ignace, qu'il termina par une confession générale ; ensuite, dans les différentes prédications qu'il fit à son peuple, pour lui dire les derniers adieux, il ne cessa de réfuter les

calomnies dont on vouloit noircir les Jésuites, en déclarant qu'il avoit pensé lui-même y être surpris ; & que c'étoit autant d'artifices du Démon, qui cherchoit à perdre une infinité d'ames, en les retirant de la direction de ces Peres, qui les conduisoient dans la voie du salut. Peu de jours après, il mourut comme il l'avoit prédit, laissant à son peuple les exemples des plus héroïques vertus, qu'il avoit pratiquées durant le cours de son Episcopat.

Revenons : les Corregidors Espagnols auroient-ils de grands avantages à espérer dans ces peuplades, où un Ecclésiastique n'y trouve pas même de quoi s'y faire une subsistance honnête ? Supposons qu'on leur en confiât le gouvernement ; ou ils suivront la méthode des Missionnaires, ou ils se formeront un systême nouveau. S'ils conservent la forme du présent gouvernement, ils doivent s'attendre à être calomniés de même que ces Peres : on ne manquera pas de dire qu'ils fraudent les droits du Roi, qu'ils ont des mines cachées, qu'ils dominant en Souverains. Si pour éviter des reproches si mal fondés, ils prennent une autre route, & changent des usages conformes au génie de ces peu-

ples, qu'on a étudié depuis si long-temps, la ruine des Missions est certaine, les Indiens se retireront dans leurs montagnes, & les peuplades seront tout-à-coup désertes : près de deux cens mille Indiens vivront dans les bois sans culte & sans Religion ; & ce seront autant de sujets perdus pour le Roi.

C'est ce qu'on a éprouvé dans la Nouvelle Espagne : on ôta aux Indiens de la *Laguna* leurs Missionnaires ; ils se disperserent à l'instant avec la rage dans le cœur contre les Espagnols, & ne cherchant que les moyens de la satisfaire : encore aujourd'hui ils répandent la terreur sur tout le chemin qui conduit aux riches mines de cette Province, & on est obligé d'entretenir à grands frais des garnisons pour la sûreté de ces passages.

On l'éprouve encore actuellement de la part de deux Nations belliqueuses, les *Nocomies* & les *Abipones* : elles s'étoient soumises volontairement au joug de l'Evangile & à l'obéissance du Roi, sur la parole que les Jésuites leur avoient donnée, qu'elles dépendroient uniquement des Officiers de Sa Majesté. On ne leur a point tenu parole, & dans le moment, ces peuples ont secoué le joug, & ont fermé les chemins qui menent au

Pérou, enforte qu'on n'y peut aller sans courir risque de la vie, à moins qu'on ne soit bien escorté. Ils ont même porté l'audace jusqu'à bloquer la ville de Sainte-Foy, avec menace d'assiéger la ville de Cordoue, qui est la capitale du Tucuman.

Si l'Anonyme, & ceux qui l'ont mis en œuvre, avoient mérité qu'on eût fait attention à leur mémoire, nos Indiens ne feroient-ils pas en droit de se plaindre? Quel est donc le crime que nous avons commis, pourroient-ils dire, pour qu'on abroge les privileges, dont la bonté du Roi & de ses augustes prédécesseurs nous a gratifiés. Ce sont des graces, il est vrai, mais elles nous ont été accordées à des conditons onéreuses, que nous avons fidèlement remplies. N'avons-nous pas servi de rempart contre les ennemis de sa Couronne? N'avons-nous pas prodigué notre sang & nos vies pour sa défense? Que sçavons-nous si les habitans de l'Assomption, dont l'Anonyme François n'est que l'interprete, ne sont pas d'intelligence avec les ennemis de la Monarchie, pour nous désarmer, & par ce moyen-là leur donner un libre passage au Royaume du Pérou, & se soustraire

eux-mêmes aux justes châtimens que méritent leurs fréquentes révoltes? Dès qu'il s'agit des intérêts du Roi, & que ses Officiers nous appellent, ne nous voit-on pas voler à leur secours? Ne sommes-nous pas actuellement armés au nombre de six mille hommes par ordre du Seigneur Don Bruno de Zabala, Gouverneur de *Buenos-Ayres*, résolu de verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour le service de Sa Majesté? Enfin, si depuis plus de cent trente ans que nous nous sommes soumis volontairement à la Couronne d'Espagne, notre conduite a toujours été la plus édifiante, & notre fidélité la plus constante, comme on le voit par les informations qui en ont été faites, par les témoignages qu'en ont rendu tant d'Officiers illustres, par les sentences des Tribunaux, & par les patentes de nos Rois, écoutera-t-on à notre préjudice un petit nombre de gens infidèles à leur Roi & désobéissans à ses ordres, qui tant de fois ont attenté sur la vie de leurs Gouverneurs; qui ont porté l'insolence jusqu'à les déposer, & à en établir d'autres de leur propre autorité, comme ils font actuellement; qui se prévalant du vain titre

de conquérans , lequel n'est dû qu'à leurs ancêtres , ont détruit presque toutes les nombreuses peuplades qui leur avoient été concédées à quarante lieues aux environs de la ville de l'Assomption.

Et en effet , combien ne pourroit - on pas citer de témoignages que tant de saints Evêques , tant d'illustres Gouverneurs , tant d'Officiers distingués des Audiences Royales ont rendus , en différens temps , à la piété de nos Indiens , à leur constante fidélité , & à leur attachement inviolable pour les intérêts de la Monarchie ? Je n'en rapporterai que deux assez récents , l'un de Monseigneur Don Pierre Faxardo , Evêque de *Buenos - Ayres* , l'autre du Seigneur Don Bruno de Zabala , Gouverneur & Capitaine général de ladite Province ; à quoi j'ajouterai les patentes par lesquelles notre grand Monarque met les Indiens de nos peuplades sous sa royale protection.



## L E T T R E

*De Monseigneur Don Pierre Faxardo,  
Evêque de Buenos-Aires, au Roi.*

SIRE,

Une lettre que j'ai reçue de la capitale du Paraguay, signée de ses Régidors, où ma personne n'est pas trop ménagée, me fait prendre la liberté d'écrire à Votre Majesté; je suis peu touché de leurs injures, mais je ne puis dissimuler à Votre Majesté qu'elle est remplie d'accusations fausses & calomnieuses contre les Missionnaires de cette Province. Comme ils me déclarent dans leur lettre qu'ils écrivent en conformité au Conseil suprême des Indes, je serois très-blâmable si je manquois de découvrir à Votre Majesté la malignité de leurs calomnies, & de l'informer de la sage & sainte conduite des hommes vraiment Apostoliques contre lesquels ils se déchaînent avec tant de fureur.

Je puis assurer Votre Majesté que j'ai

ressenti très-vivement le contre-coup de ces calomnies : il semble que le Saint-Esprit les ait eues en vue dans ces paroles du chapitre 6 de l'Ecclésiastique : *Delaturam civitatis, & collectionem populi calumniam mendacem super mortem omnia gravia.* La haine injuste de toute une ville, l'émotion féditieuse d'un peuple, & la calomnie inventée faussement sont trois choses plus insupportables que la mort.

Ce n'est pas la première fois qu'ils ont envoyé au Conseil suprême des Indes de semblables plaintes contre les Missionnaires. Mais ces Pères, qui n'ont d'autre objet que le service de Dieu, la conservation & l'augmentation de ces florissantes Missions, ont supporté toutes ces attaques avec une constance & une égalité d'ame qui m'ont infiniment édifié.

Ce qui fait encore plus mon admiration, c'est que non-seulement ils paroissent comme insensibles à tous les coups qu'on leur porte ; mais encore qu'ils ne répondent à tant d'injures de leurs adversaires, que par une suite continuelle de bienfaits. Combien voit-on de pauvres de cette capitale du Paraguay qui ne subsistent que de leurs charités ? Avec

quel zele ne s'employent-ils pas au service de ses habitans ? Ils les consolent dans leurs afflictions, ils les éclairent dans leurs doutes, ils leur prêchent les vérités du salut, ils enseignent leurs enfans, ils les assistent dans leurs maladies, ils confessent les moribonds, ils appaisent leurs différends & les réconcilient ensemble, enfin ils sont toujours prêts à leur faire du bien ; mais tant de vertus qui devoient gagner l'estime & l'affection de ces peuples, ne servent qu'à les rendre plus susceptibles des impressions malignes de la calomnie. J'ose le dire, Sire, ces Peres auroient moins d'ennemis, s'ils étoient moins vertueux.

On demanda un jour à Themistocle, quelle raison il avoit de s'attrister, tandis qu'il étoit chéri & estimé de toute la Grece. « C'est cela même qui m'afflige, » répondit-il, car c'est une marque que » je n'ai point fait d'action assez glorieuse » pour mériter d'avoir des ennemis ». Ces saints Missionnaires n'ont de vrais ennemis que ceux que leur attirent leurs vertus & leurs actions qui me paroissent héroïques. J'ai souvent parcouru leurs Missions, & j'ose attester à Votre Majesté que, durant tout le cours de ma vie, je n'ai jamais vu plus d'ordre que dans ces

peuplades , ni un défintéreffement plus parfait que celui de ces Peres ; ne s'appropriant rien de ce qui est aux Indiens , ni pour leur vêtement , ni pour leur fubfiftance.

Dans ces peuplades nombreuses, composées d'Indiens, naturellement portés à toute forte de vices , il regne une fi grande innocence de mœurs , que je ne crois pas qu'il s'y commette un feul péché mortel. Le foïn , l'attention & la vigilance continuelle des Miffionnaires préviennent jufqu'aux moindres fautes qui pourroient leur échapper. Je me trouvai dans une de ces peuplades une fête de Notre-Dame, & j'y vis communier huit cens perfonnes. Faut-il s'étonner que l'ennemi commun du falut des hommes, excite tant d'orages & de tempêtes contre une œuvre fi fainte , & qu'il s'efforce de la détruire ?

Il est vrai que les Miffionnaires font très-attentifs à empêcher que les Indiens ne fréquentent les Espagnols ; & ils ont grande raifon : car cette fréquentation feroit une peste fatale à leur innocence , & introduiroit le libertinage & la corruption dans leurs peuplades. On en a un exemple pa'pable dans la vie que mement les Indiens des

quatre

quatre peuplades qui sont aux environs de la capitale du Paraguay.

Il est vrai encore que les Indiens ont pour ces Peres une parfaite soumission ; & c'est ce qui est admirable , que dans des barbares , qui , avant leur conversion , faisoient douter s'ils étoient des hommes raisonnables , on trouve plus de gratitude que dans ceux qui ont eu dès leur enfance une éducation chrétienne.

A l'égard de leurs prétendues richesses , on ne pouvoit rien imaginer de plus chimérique : ce que ces pauvres Indiens gagnent de leur travail , ne va qu'à leur procurer pour chaque jour un peu de viande avec du bled d'Inde & des légumes , des habits vils & grossiers , & l'entretien de l'Eglise. Si ces Missions produisoient de grands avantages , cette Province seroit-elle endettée comme elle l'est ? Les Colleges seroient-ils si pauvres , que ces Peres ont à peine ce qui est absolument nécessaire pour vivre ?

Pour moi qui suis parfaitement informé de ce qui se passe dans ces saintes Missions , je ne puis m'empêcher d'appliquer à cette Compagnie qui en a la conduite , ces paroles de la sagesse , & de m'écrier : *o quam pulchra est casta ge-*

*neratio cum claritate.* O combien est belle la race chaste, lorsqu'elle est jointe avec l'éclat d'un zèle pur & ardent, qui, de tant d'infideles, en fait de vrais enfans de l'église, qui les élève dans la crainte de Dieu, & les forme aux vertus chrétiennes, & qui, pour les maintenir dans la piété, & pour les préserver du vice, souffre en patience les plus atroces calomnies. *Immortalis est enim memoria illius, quoniam apud Deum nota est & apud homines.* Sa mémoire est immortelle, & est en honneur devant Dieu & devant les hommes, sur-tout devant Votre Majesté, à qui cette Province est redevable de tant de bienfaits; c'est en son nom que j'ai l'honneur de présenter ce mémorial à Votre Majesté, & de lui faire la même demande qui fut faite à l'Empereur Domitien par un de ses sujets: « j'ai un » enemi, disoit-il à ce Prince, qui » s'afflige extrêmement de toutes les » graces que me fait Votre Majesté. » Je la supplie de m'en faire encore de » plus grandes, afin que mon ennemi » en ait plus de chagrin ». *Da Casar tanto tu magis ut doleat.* C'est ce que j'espere de sa bonté, en priant le Seigneur qu'il la conserve un grand nom-

bre d'années pour le bien de cette Monarchie.

*A Buenos - Ayres , ce 20 Mai . 1721 .*

† *PIERRE , Evêque de Buenos - Ayres .*

---

## L E T T R E

*Du Seigneur Don Bruno Zabala , Maréchal de Camp , Gouverneur & Capitaine Général de Buenos - Aires , au Roi .*

SIRE ,

Je dois rendre témoignage à Votre Majesté que, dans toutes les occasions où l'on a eu besoin du secours des Indiens *Tapes*, qui sont sous la conduite des Peres Jésuites, soit pour des entreprises militaires, soit pour travailler aux fortifications des places, j'ai toujours trouvé dans ceux qui les gouvernent une activité surprenante, & un zèle très-ardent pour le service de Votre Majesté. Un nombre de ces Indiens, ainsi que je le mande séparément à Votre Majesté, sont actuellement occupés aux ouvrages qui se font à Montevide, &

ils avancent ces travaux avec une promptitude & une vivacité incroyable, se contentant pour leur salaire, d'alimens grossiers dont on les nourrit chaque jour.

Je n'ai garde d'exagérer quand je parle à Votre Majesté, & j'ose l'affurer que si nous n'avions pas eu le secours de ces Indiens, les fortifications qu'on avoit commencées de faire à Montevide, & à la forteresse de cette ville, n'auroient jamais pu être achevées. Les soldats, les autres Espagnols & les Indiens du voisinage qui travaillent à la journée, sont incapables de soutenir long-temps cette fatigue. Ils sont assez ponctuels les trois ou quatre premiers jours, après quoi ils veulent être payés d'avance. Qu'on leur donne de l'argent, ou qu'on leur en refuse, c'est la même chose, ils quittent l'ouvrage & s'enfuient. La paresse & l'amour de la liberté sont tellement enracinés dans leur naturel, qu'il est impossible de les en corriger.

Il y a une différence infinie entre ces lâches Indiens, & ceux qui sont sous la conduite des Missionnaires. On ne peut exprimer avec quelle docilité, avec quelle ardeur, & avec quelle cons-

tance ils se portent à tout ce qui est du service de Votre Majesté, ne donnant aucun sujet de plainte ni de murmure, se rendant ponctuellement aux heures marquées pour le travail, sans jamais y manquer, & édifiant d'ailleurs tout le monde par leur piété, & par la régularité de leur conduite, ce qu'on ne peut attribuer, après Dieu, qu'à la sagesse & à la prudence de ceux qui les gouvernent. Aussi M. l'Evêque de cette ville m'a-t-il souvent assuré que toutes les fois qu'il a fait la visite de ces Missions, il a été charmé de voir la dévotion de ces nouveaux fideles de l'un & de l'autre sexe, & leur dextérité dans tous les ouvrages qui se font à la main.

Quoique quelques personnes mal intentionnées, soit par jalousie, soit par d'autres motifs, tâchent de décrier le zèle & les intentions les plus pures d'une Compagnie qui rend de si grands services dans tout le monde, & en particulier dans l'Amérique, ils ne viendront jamais à bout d'obscurcir la vérité de ces faits, dont il y a une infinité de témoins. Ce que j'en dis à Votre Majesté n'est pas pour exalter ces Peres, mais pour lui rendre un compte fin-

cere, tel qu'elle a droit de l'attendre d'un fidele sujet qu'elle honore de sa confiance ; & pour la prévenir sur les fausses impressions que la malignité & les artifices de certaines gens voudroient donner à Votre Majesté, en renouvelant des plaintes & des accusations qu'elle a tant de fois méprisées.

J'ajouterai à Votre Majesté que les Indiens des trois peuplades, établies aux environs de cette ville, seroient bien plus heureux, si, dans la maniere de les gouverner, on suivoit le plan & le modele que donnent ces Peres dans le gouvernement de leurs Missions. Ces trois peuplades sont peu nombreuses, & cependant ce sont des dissensions continuelles entre le Curé, le Corregidor & les Alcades ; ce n'est pas pour moi une petite peine, de trouver des Curés qui veuillent en prendre soin ; le grand nombre de ceux qui ont abandonné ces Cures, dégoûte presque tous les Ecclésiastiques que je voudrois y envoyer.

C'est uniquement, SIRE, pour satisfaire à une de mes principales obligations, que j'expose ici les services importants que rendent les Indiens *Tapes*, qui sont sous la conduite des Missionnaires Jésuites, dont Votre Majesté connoît

l'attachement plein de zèle, pour tout ce qui est de son service. Je ne doute point qu'elle ne leur fasse ressentir les effets de sa clémence & de sa bonté Royale. Pour moi, je ne cesserai de faire des vœux pour la conservation de Votre Majesté, qui est si nécessaire au bien de toute la Chrétienté.

*A Buenos-ayres, le 28 Mai 1724.*

---

*CLAUSES* insérées dans le Décret que le Roi Philippe V envoya au Gouverneur de Buenos-ayres, le 12 Novembre 1716.

A l'égard du troisieme article qui concerne les Indiens des Missions, dont les Peres Jésuites sont chargés dans ces Provinces, faites attention qu'il y a plus de cent treize ans que ces Peres, par leur zèle & leurs travaux, ont converti à la foi & soumis à mon obéissance une multitude innombrable de ces peuples; que ce qui a facilité en partie l'accroissement de ces Missions, c'est que nous & nos prédécesseurs n'avons jamais voulu permettre qu'ils fussent mis en commanderies, comme on le voit par

plusieurs Patentes & Ordonnances expédiées en différens temps, & spécialement en l'année 1661, où, entr'autres choses, il fut ordonné au Gouverneur du Paraguay d'unir & d'incorporer à la couronne, tous les Indiens des peuplades qui étoient sous la conduite des Jésuites, & de n'exiger pour le tribut qu'une piastre de chaque Indien, en déclarant qu'ils ne la payeroient pas avant quatorze ans, ni après cinquante; laquelle grace fut plus étendue en l'année 1684, où, pour procurer une plus grande augmentation des peuplades, il fut ordonné qu'ils cesseroient de payer après quarante ans, & que les trente premières années depuis leur conversion à la foi, & leur réunion dans les peuplades, ils seroient exempts du tribut.

Par une autre Patente expédiée en la même année de 1684, & envoyée aux Officiers royaux de *Buenos-ayres*, il fut ordonné qu'on conservât aux Indiens des peuplades des Jésuites le privilege de ne payer aucun droit, ni pour l'herbe du Paraguay, ni pour leurs autres denrées; & il étoit marqué dans la même Patente, que ces Indiens payoient neuf mille piastres par an.

Une Patente fut expédiée en l'année

1669, qui ordonnoit aux Officiers royaux, qui recevoient les tributs des Indiens de Parana & d'Uruguay, de payer chaque année, sur leur caisse, à chacun des vingt-deux Missionnaires qui ont soin des vingt-deux peuplades, 446 piaftres & 5 réaux.

Et par une autre Patente expédiée en l'année 1707, il est pareillement ordonné que, sur ce qui se perçoit du tribut des Indiens, on paie trois cens cinquante piaftres à chaque Missionnaire, (y compris son compagnon) qui a soin des quatre nouvelles peuplades appellées *Chiquites*, & autant à ceux qui gouverneront les peuplades qu'on fondera dans la suite.

Au regard des armes qu'ont lesdits Indiens, il est certain qu'à mesure que se formerent ces peuplades, les Missionnaires obtinrent la permission de distribuer des fusils à un nombre d'Indiens, afin de pouvoir se défendre des Portugais & des Indiens infideles, qui exerçoient des actes continuels d'hostilité, & qui en différentes occasions avoient fait plus de trois cens mille prisonniers. Ces hostilités cessèrent aussi-tôt qu'on eut pris le parti de les armer.

Et quoique par une Patente de 1654

on ordonne au Gouverneur du Paraguay de ne pas permettre que les Indiens des peuplades se servent des armes à feu que par son ordre, on dérogea depuis à cette résolution, ayant égard d'une part à la conservation de ces peuples, qui ont donné en tant d'occasions de si fortes preuves de leur zèle & de leur attachement à mon service; & considérant d'une autre part l'utilité qui en résultoit pour la sûreté de la ville de *Buenos-ayres*, & de toute l'étendue de sa Jurisdiction, comme on l'éprouva en l'année 1702, que deux mille de ces Indiens firent, par ordre du Gouverneur, plus de deux cens lieues, par des chemins très-difficiles, pour s'opposer au saccagement & au pillage que faisoient les Indiens infideles nommés *Mamelus* du Brésil, que les Portugais mettoient en œuvre. Les Indiens des Missions les combattirent durant cinq jours, & les défirent entièrement; ce qui me porta, dès que j'en fus informé, à témoigner par une Patente adressée aux Supérieurs de ces Missions, combien j'étois satisfait de la valeur & de la fidélité de ces peuples, attribuant le succès de cette expédition à la sagesse avec laquelle ils les gouvernoient, & en les chargeant

de les assurer qu'ils éprouveront en toute occasion les effets de ma bonté & de ma royale protection.

Ces Indiens ont eu aussi beaucoup de part à une autre expédition, non moins importante, lorsqu'il fut question de chasser les Portugais de la Colonie du Saint-Sacrement. Ils s'y trouverent en l'année 1680, au nombre de trois mille, avec quatre mille chevaux, deux cens bœufs, & d'autres provisions qu'ils conduisirent à leurs frais, & firent dans cette expédition des actions prodigieuses de valeur; & en l'année 1705, qu'enfin on se rendit maître de cette Colonie, les Indiens qui y vinrent au nombre de quatre mille, avec six mille chevaux, s'y distinguèrent également par leur courage. Il y en eut parmi eux quarante de tués, & soixante de blessés, ainsi que j'en fus informé par les lettres de Don Juan Alonso de Valdès, Gouverneur de *Buenos-ayres*.

En l'année 1698, Don André-Augustin de Roblès, craignant que douze vaisseaux de guerre qu'on armoit en France, & qui allèrent à Carthagene, ne fussent destinés à envahir la ville de *Buenos-ayres* dont il étoit Gouverneur, appella les Indiens à son secours; ils

vinrent au nombre de deux mille avec une célérité surprenante. Ce Gouverneur & tous les Officiers qui composent ce Gouvernement, ainsi qu'ils nous en ont informé, furent étonnés de voir le grand ordre & l'adresse de ces Indiens, qui pouvoient tenir tête aux troupes les mieux disciplinées.

Ce fut dans la même occasion qu'ils donnerent une autre preuve de leur zèle & de leur générosité pour mon service, n'ayant point voulu recevoir leur solde, qui se montoit à quatre-vingt-dix mille piastrres pour cette campagne, à raison d'une réale & demie qu'on paie à chaque Indien. Ils céderent cette somme pour garnir de munitions les magasins de la place. Le Gouverneur & les Officiers du Gouvernement s'exprimoient dans les termes les plus énergiques, pour me faire connoître jusqu'où va l'attachement de ces Indiens à mon service, & combien il est important de les conserver, pour assurer la tranquillité de ces Provinces, & en écarter les ennemis de la Monarchie.

Et quoiqu'en l'année 1680, sur les représentations du même Gouverneur Don André de Roblès, il eût été résolu de tirer de leurs peuplades mille familles

de ces Indiens, pour former une peuplade aux environs de *Buenos - ayres*, Charles II de glorieuse mémoire, ayant fait réflexion que le changement de climat pourroit chagriner ces fideles Indiens, & leur causer des violentes maladies, en respirant un air auquel ils n'étoient pas accoutumés, révoqua cet ordre par une Patente expédiée en l'année 1683.

Enfin, comme il est constant que dans toutes les occasions, & aux premiers ordres des Gouverneurs, les Indiens de ces Missions accourent avec un zèle & une promptitude surprenants, soit pour travailler aux ouvrages de fortification, soit pour la défense de cette ville, & pour tout ce qui concerne mon service; Nous, voulant leur donner des marques de notre royale protection, & veiller à leur conservation & à tout ce qui peut leur donner contentement, vous ordonnons de vous conformer en cela à mes intentions, & non-seulement de ne les pas inquiéter en aucune chose; mais encore, ce qui est important pour mon service, d'être d'une union sincere & d'une parfaite intelligence avec les Supérieurs de ces Missions, afin que ces Indiens soient persuadés que je contri-

buerai de tout mon pouvoir à la conservation de leurs peuplades : ordonnons de plus que vous veilliez avec soin à la conservation des exemptions, franchises, libertés & privilèges que nous leur avons accordés, afin qu'étant satisfaits & assurés de notre bienveillance, ils puissent employer leurs armes & leurs personnes à tout ce qui est de notre service, avec le même zèle & le même courage, la même exactitude, & la même fidélité qu'ils ont fait jusqu'à présent.

---

## O B S E R V A T I O N S

*Géographiques sur la carte du Paraguay  
par l'Auteur de cette carte.*

**J**E me suis servi pour composer la carte du Paraguay, de plusieurs cartes données par les Révérends Peres Jésuites, Missionnaires dans ce pays-là. En 1727, ces Peres adresserent une grande carte du Paraguay au Révérend Pere Général Michel-Ange Tamburini; cette même carte, comme il m'a paru, renouvelée néanmoins par des changemens en plusieurs endroits, a été représentée au



# LES PARAGUAY

où les R.R. PP. de la Compagnie de JESUS ont repandu leurs MISSIONS.

PAR LE S<sup>r</sup> D'ANVILLE  
Geographe ord<sup>r</sup> du Roi  
Octobre 1733.

\* Ville détruite  
\* Mission détruite.  
• Position particulière pour les 30 Peuplades de Miss<sup>ns</sup> du Paraguay



Dans la composition de cette Carte, il a fallu l'autour, que ce quelle renferme de pays étoit trop étendu entre l'orient et l'Occident dans les Cartes précédentes. Ainsi, à mesurer l'intervalle de misme à l'autre, de S<sup>t</sup> Vincent à Arica, on trouvera environ 120. dans Lieues Françaises de moins que dans celles de \* \* \* et 400. Lieues ou environ de moins que dans celles de \* \* \* Sur la distance de Buenos Ayres à la Côte de la Mer du Sud, la différence est de 80 Lieues, ou de 200. ou environ. On auroit voulu peut être donner plus de grandeur à cette carte pour mettre un peu plus au large des détails qui ne sont point ailleurs.

Pampas ou Plaines  
qui sont désertes

depend du Brésil  
depend de  
Toute cette Côte  
en détail  
R. de Moron de Sousa



Révérènd Pere Général François Rets, en 1732 ; on avoit déjà connoissance d'une ancienne carte du Paraguay, dédiée au Révèrend Pere Vincent Caraffa, qui a rempli la septieme place de Général de la Compagnie, depuis l'an 1645 jusqu'en l'an 1649 ; cette premiere carte, laquelle doit céder aux cartes plus récentes pour l'emplacement des lieux habités qui sont sujèts à des changemens, a paru en revanche conserver de l'avantage sur ces cartes, par rapport à une plus grande abondance & précision dans les détails, si l'on en excepte seulement les environs de la ville de l'Assomption. Indépendamment du mérite de ces cartes, & de ce qui pouvoit résulter de leur combinaison, il n'a pas paru indifférent d'y joindre plusieurs instructions particulieres, qui pourroient influencer sur une grande partie de l'objet qu'on avoit à représenter.

Après avoir fait choix pour cette carte, de la projection la plus favorable, au moyen de laquelle l'interfection des méridiens & des paralleles se fait presque aussi régulièrement, comme sur la superficie convexe de la terre ; j'ai d'abord jetté les yeux sur plusieurs points fixés astronomiquement à la côte de la

mer du sud. La longitude de ces lieux ; comparée avec la détermination de l'Isle de Fer, observée en dernier lieu par le Pere Feuillée, Minime, à 19 degrés 51 minutes 33 secondes de méridien de Paris, a servi de fondement à la longitude établie dans la carte ; quelques circonstances particulières & nouvelles sur la côte de la mer du sud, ont été tirées de plusieurs cartes manuscrites Espagnoles qui sont entre mes mains, & j'ai tout de suite exposé le Chili avec assez de détail, jusqu'à la hauteur de la Conception.

On ne se doute peut-être pas qu'il a été indispensable de reconnoître une grande partie du Pérou, pour composer la carte du Paraguay ; cependant je me suis trouvé engagé fort avant de ce côté-là, en sorte que dans un carton particulier que j'ai cru être obligé de composer sur un plus grand point que la carte qu'on publie actuellement, il a fallu s'étendre jusqu'aux positions de Lima & du Cusco, pour être assuré d'une correspondance plus générale, & établir avec quelque certitude plusieurs positions essentielles, telles que celle du Potosi, à laquelle un grand nombre d'autres se rapportent, & qui peut faire

Juger de l'intervalle entre certains endroits & la côte de la mer du sud.

Mais un point tout-à-fait important à étudier, a été la distance du Chili à Buenos-Ayres, d'où l'intervalle de la mer du sud à la mer du nord, dans toute l'étendue de la carte, semble dépendre. J'ai eu le bonheur de trouver là-dessus quelques instructions particulières dans des Mémoires manuscrits, qui m'en ont fourni pour une grande partie des Indes Espagnoles. Ce que j'ai appris de ce côté-là, m'a paru confirmé positivement par Laët, lequel dit avoir appris d'un de ses compatriotes du Pays-Bas, qui connoissoit le terrain pour l'avoir parcouru, que la distance de San-Juan de la Frontera, dans la Province de Cuyo, à la ville de Buenos-Ayres, n'est que de cent dix lieues, ce qu'on trouvera répété en deux endroits de la description du Nouveau Monde de Laët, liv. 12, chap. 12, & liv. 14, chap. 12. Pour ne s'écarter que le moins qu'il est possible, de ce que les cartes précédentes ont donné à cet espace, on ne peut mieux faire que de mesurer ces cent dix lieues sur le pied des lieues Hollandoises ou Allemandes, qui passent l'étendue des autres lieues,

ſçait d'ailleurs , que les diverſes Nations qui ont été amenées au Chriſtianifme , & rafſemblées par les Révérends Peres Jéſuites aux environs d'un endroit du Parana & de l'Uruguay , où ces fleuves s'approchent l'un de l'autre , que ces Nations , dis-je , diviſées autrefois & éparſes dans une étendue de pays beaucoup plus grande , ont un nom général & un langage commun , qui eſt *Guarani*.

J'ai eu l'avantage de prendre la vaſte embouchure de Rio de la Plata , & le cours du fleuve en remontant juſqu'à la ville de Santa-Fé , avec une partie de l'Uruguay , juſqu'à l'endroit appelé Roſal , ſur des cartes manuſcrites , faites ſur les lieux en grand détail , & par des gens de l'art. Mais il étoit de conféquence de combiner l'échelle de ces cartes avec certaines diſtances connues d'ailleurs. Par exemple , je me ſuis déterminé à prendre les ſoixante & dix lieues , que j'ai meſurées ſur des cartes particulières de l'embouchure , entre Buenos-Ayres & le cap de Sainte-Marie , pour des lieues Françoises , parce que cette meſure s'accorde parfaitement avec les routiers des Flamands , qui ſuivant Laët , à la fin du chap. 4 du liv. 14 ,

ne comptent que quarante-deux lieues dans le même espace. Car si quinze lieues Flamandes des routiers de mer, remplissent l'étendue d'un degré, qui comprend vingt-cinq lieues Françaises; il est évident que quarante-deux des premières & soixante-dix des autres, font précifément la même étendue.

J'ai cru devoir remonter le Parana & l'Uruguay avec la plus ancienne des cartes des Révérends Peres; mais la position d'une partie des *doctrines* ou peuplades, m'ayant paru différente dans la carte récente, je m'y suis attaché sur cet article-là, parce que je ne doute pas que cette diversité ne procede de quelque mutation dans l'emplacement de ces lieux. C'est aussi sur les deux exemplaires différens de la nouvelle carte, combinés l'un avec l'autre, que j'ai pris le détail des environs de la ville de l'Assomption. L'ancienne carte marque des villes ou établissemens au Maracayu, que la nouvelle ne marque point. Si ces établissemens ne subsistent plus (ce que je ne sçai pas positivement), il n'est pas mal que la mémoire s'en conserve sur la carte, de même que d'un assez grand nombre de Missions que les Révérends Peres Jésuites avoient

ſçait d'ailleurs , que les diverſes Nations qui ont été amenées au Chriſtianisme , & rasſemblées par les Révérends Peres Jéſuites aux environs d'un endroit du Parana & de l'Uruguay , où ces fleuves s'approchent l'un de l'autre , que ces Nations , dis-je , diviſées autrefois & éparſes dans une étendue de pays beaucoup plus grande , ont un nom général & un langage commun , qui eſt *Guarani*.

J'ai eu l'avantage de prendre la vaſte embouchure de Rio de la Plata , & le cours du fleuve en remontant juſqu'à la ville de Santa-Fé , avec une partie de l'Uruguay , juſqu'à l'endroit appelé Roſal , ſur des cartes manuſcrites , faites ſur les lieux en grand détail , & par des gens de l'art. Mais il étoit de conféquence de combiner l'échelle de ces cartes avec certaines diſtances connues d'ailleurs. Par exemple , je me ſuis déterminé à prendre les ſoixante & dix lieues , que j'ai meſurées ſur des cartes particulières de l'embouchure , entre Buenos-Ayres & le cap de Sainte-Marie , pour des lieues Françoises , parce que cette meſure s'accorde parfaitement avec les routiers des Flamands , qui ſuivant Laët , à la fin du chap. 4 du liv. 14 ,

ne comptent que quarante-deux lieues dans le même espace. Car si quinze lieues Flamandes des routiers de mer, remplissent l'étendue d'un degré, qui comprend vingt-cinq lieues Françoises; il est évident que quarante-deux des premières & soixante-dix des autres, font précifément la même étendue.

J'ai cru devoir remonter le Parana & l'Uruguay avec la plus ancienne des cartes des Révérends Peres; mais la position d'une partie des *doctrines* ou peuplades, m'ayant paru différente dans la carte récente, je m'y suis attaché sur cet article-là, parce que je ne doute pas que cette diversité ne procede de quelque mutation dans l'emplacement de ces lieux. C'est aussi sur les deux exemplaires différens de la nouvelle carte, combinés l'un avec l'autre, que j'ai pris le détail des environs de la ville de l'Assomption. L'ancienne carte marque des villes ou établissemens au Maracayu, que la nouvelle ne marque point. Si ces établissemens ne subsistent plus (ce que je ne sçai pas positivement), il n'est pas mal que la mémoire s'en conserve sur la carte, de même que d'un assez grand nombre de Missions que les Révérends Peres Jésuites avoient

d'abord établi dans une grande étendue de pays au-delà des Missions d'aujourd'hui, & que l'ancienne carte du Paraguay nous donne déjà pour éteintes.

La mer du nord ferme la carte d'un côté, comme la mer du sud la ferme de l'autre. Le gisement de la côte, depuis le cap de Sainte-Marie jusqu'à Saint-Vincent, est tel à-peu-près que dans d'autres cartes. Quoique ce gisement, s'il étoit exactement connu, fût établi par lui-même, ici il n'étoit pas inutile d'étudier s'il convenoit à quelque mesure de l'épaisseur des terres en des endroits principaux. La latitude de l'Isle de Sainte-Catherine, prise dans un de nos plus exacts Voyageurs, étant plus septentrionale que dans les cartes précédentes, il a bien fallu renvoyer la côte du continent voisin. Ceux à qui le détail des autres cartes est connu, ou qui le conféreront avec celle dont il s'agit, s'apercevront qu'elle donne un pays rempli de circonstances géographiques aux environs de Saint-Paul, qu'on ne voit point ailleurs, & que j'ai tiré des Portugais. La partie du Bresil qui tient à ce même quartier-là, si elle avoit été du sujet de cette carte, nous fournissoit un champ plus vaste à d'autres circon-

tances plus neuves encore , mais qui trouveront leur place autre part , Dieu aidant.

Il est peut-être nécessaire , avant de finir , que je m'excuse de n'avoir point établi bien positivement des bornes tout-à-fait précises aux diverses régions renfermées dans la carte du Paraguay. Je n'ignore point que des Géographes , avant moi , n'y ont pas manqué , & que de plus ils ont inventé des Provinces particulieres de Rio de la Plata, Parana , Uruguay , &c. , à chacune desquelles ils ont eu soin d'assigner ses bornes. Mais qu'il me soit permis de dire que c'est par retenue qu'on s'est abstenu de tout cela dans la carte du Paraguay. On ne trouve point la distinction de telles Provinces dans les cartes des Révérends Peres Jésuites , qui sont sur les lieux , & de plus il y a des circonstances qui ne paroissent pas les admettre. Car , par exemple , il ne semble point du tout convenable de couper ou diviser le district dans lequel les Missions des Révérends Peres Jésuites sont ramassées , & cependant on le fait inévitablement , en créant des Provinces particulieres de Parana & d'Uruguay. Ces noms appartiennent &

sont propres à des rivieres ; ils ne sont point attribués à des pays. Il est bien vrai que le nom de Paraguay , qui est proprement celui d'une riviere , a été pris aussi pour désigner la contrée : mais cette contrée qu'il désigne , ne se borne pas aux rivages de la riviere de même nom. Il se répand également sur le Parana & sur l'Uruguay , & ne laisse point de place distincte pour des Provinces de ce nom.

S'il s'agissoit ici d'une carte de l'Europe , où chaque Etat a ses limites déterminées bien précisément , il ne seroit pas pardonnable à l'Auteur de cette carte de les avoir omis. Il pécheroit en un point des plus intéressans ; mais sur un terrain vague & indécis , convient-il d'établir des limites aussi marquées ? Il est vrai néanmoins qu'il se trouve , par-ci par-là , certains points qui paroissent déterminés. Par exemple , on établit ordinairement pour borne au Chili , l'entrée du Rio-Salado dans la mer , comme on l'a marqué par une ponctuation sur la carte. Depuis ce commencement-là , jusqu'à la hauteur de la Province de Cuyo , qui est constamment de la juridiction du Chili , ce pays est censé borné par la Cordeliere. La vallée de  
Palcipa

Palcipa & Rioxa font du Tucuman. Ce pays de Tucuman a pour dernière ville, du côté du nord, Xuxui. La contrée des Chichas est une dépendance du Pérou auquel on attribue à la vérité tout le rivage de la mer, jusqu'au Rio-Salado; mais les vallées renfermées dans la Cordelliere, ou qui pénètrent vers le Tucuman, font de ce dernier district, qui s'étend en longueur du nord au sud, jusques & compris la ville & les environs de la nouvelle Cordoue. Le Chaco occupe les plaines qui sont entre le Tucuman & la riviere du Paraguay. On peut lui attribuer l'établissement Espagnol de Tarija. Tout ce qui peut être regardé comme district de Santa-Cruz de la Sierra, paroît une dépendance du Pérou. A l'égard du Paraguay, il est constant qu'il a pour limitrophes des terres dépendantes du Brésil.

On ne conteste point au Brésil les bords de la mer, jusques dans la riviere de la Plata, où les Portugais ont une colonie du S. Sacrement, près des petites isles de Saint Gabriel. Les Espagnols les bornent à la riviere de Saint Jean qu'ils gardent; & cet endroit de séparation qui paroît décidé, est effectivement marqué par des points sur la carte. Mais

de tracer des limites plus ou moins avancées dans les terres , à cette continuation du Brésil , c'est ce qu'il ne m'a pas paru permis de faire. Les Portugais ont réellement occupé une espace de pays à l'ouest & au sud de Piratininga , ou Saint Paul , & c'est aussi chez eux que je l'ai trouvé décrit.

Si j'ai tenu les méridiens un peu plus près les uns des autres que dans la proportion ordinaire , c'est par rapport à quelques sentimens particuliers sur le diamètre de la terre d'Orient en Occident.

Dans cette analyse de la carte du Paraguay , on a négligé un menu détail , qui auroit grossi excessivement cet écrit. Il reste seulement à dire , que le Paraguay fait encore preuve de ce que la géographie doit aux Révérends Peres Jésuites , puisque sans eux nous serions peut-être bornés pour ce qui concerne l'intérieur de ce pays-là , à un petit nombre de circonstances , tirées avec peine de quelque histoire Espagnole , ou à quelque route de voyageur que le dessein de bien décrire un pays n'eût pas conduit dans celui-là.



## E X T R A I T

*D'une lettre du Pere Pierre Lozano, de la Compagnie de Jesus, de la Province du Paraguay, au Pere Bruno Morales, de la même Compagnie, à la Cour de Madrid.*

ON a reçu de *Lima* & de *Callao* les nouvelles les plus funestes.

Le 28 Octobre 1746, sur les dix heures & demie du soir, un tremblement de terre s'est fait sentir à *Lima* avec tant de violence, qu'en moins de trois minutes toute la Ville a été renversée de fond en comble. Le mal a été si prompt, que personne n'a eu le temps de se mettre en sûreté, & le ravage si universel, qu'on ne pouvoit éviter le péril en fuyant. Il n'est resté que 25 maisons sur pied : cependant, par une protection particuliere de la Providence, de soixante mille habitans dont la Ville étoit composée, il n'en a péri que la douzieme partie, sans que ceux qui ont échappé aient jamais pu dire ce qui avoit été l'occasion de leur salut : aussi

l'ont-ils tous regardé comme une espece de miracle.

Il est peu d'exemples dans les histoires d'un événement si lamentable , & il est difficile que l'imagination la plus vive puisse fournir l'idée d'une pareille calamité. Représentez-vous toutes les Eglises détruites , généralement tous les autres édifices abattus , & les seules 25 maisons qui ont résisté à l'ébranlement , si maltraitées qu'il faudra nécessairement achever de les abattre. Des deux tours de la Cathédrale , l'une a été renversée jusqu'à la hauteur de la voûte de la nef ; l'autre jusqu'à l'endroit où sont les cloches , & tout ce qui en reste est extrêmement endommagé. Ces deux tours en tombant ont écrasé la voûte & les chapelles ; & toute l'Eglise a été si bouleversée , qu'on ne pourra la rétablir , sans en venir à une démolition générale.

Il en est arrivé de même aux cinq magnifiques Eglises qu'avoient ici différens Religieux. Celles qui ont le plus souffert , sont celles des Augustins & des Peres de la Merci. A notre grand Collège de Saint Paul , les deux tours de l'Eglise ont été ébranlées du haut en bas ; la voûte de la sacristie & une par-

tie de la chapelle de Saint Ignace, sont tombées. Le dommage a été à-peu-près égal dans toutes les autres Eglises de la Ville, qui sont au nombre de soixante-quatre, en comptant les chapelles publiques, les monasteres & les hôpitaux.

Ce qui augmente les regrets, c'est que la grandeur & la magnificence de la plupart de ces édifices, pouvoit se comparer à ce qu'il y a de plus superbe en ce genre. Il y avoit dans presque toutes ces Eglises des richesses immenses, soit en peintures, soit en vases d'or & d'argent, garnis de perles & de pierres, & que la beauté du travail rendoit encore plus précieux.

Il est à remarquer que dans les ruines de la paroisse de Saint Sébastien, on a trouvé le soleil renversé par terre, hors du Tabernacle qui est demeuré fermé, sans que la sainte Hostie ait rien souffert. On a trouvé la même chose dans l'Eglise des Orphelins; le soleil cassé, les cristaux brisés, & l'Hostie entiere.

Les cloîtres, les cellules des Maisons Religieuses des deux sexes, sont totalement ruinés & inhabitables. Au Collège de Saint Paul, dont j'ai déjà parlé, des bâtimens tous neufs, & qui viennent

d'être achevés, sont remplis de crevasses. Les vieux corps de logis sont encore en plus mauvais état. La maison du noviciat, son Eglise, sa chapelle intérieure, sont entièrement par terre. La maison Professe est aussi devenue inhabitable. Un de nos Peres ayant sauté par la fenêtre, dans la crainte d'être écrasé sous les ruines de l'Eglise, s'est cassé le bras en trois endroits. La chute des grands édifices a entraîné les petits, & a rempli de matériaux & de débris presque toutes les rues de la Ville.

Dans l'épouvante excessive qui avoit saisi tous les habitans, chacun cherchoit à prendre la fuite : mais les uns ont été aussi-tôt ensevelis sous les ruines de leurs maisons, & les autres courant dans les rues étoient écrasés par la chute des murs : ceux-ci, par les secousses du tremblement, ont été transportés d'un lieu à un autre, & en ont été quittes pour quelques légères blessures ; ceux-là enfin ont trouvé leur salut dans l'impossibilité où ils ont été de changer de place.

Le magnifique arc de triomphe qu'avoit fait construire sur le pont le Marquis de *Villagunera*, dernier Vice-Roi de ces Royaumes, & au haut duquel

il avoit fait placer une statue équestre de Philippe V. Cet ouvrage si frappant par la majesté & par la richesse de son architecture , a été renversé & réduit en poudre. Le Palais du Vice-Roi , qui , dans sa vaste enceinte , renfermoit les salles de la Chancellerie , le Tribunal des Comptes , la Chambre Royale & toutes les autres Jurisdiccions dépendantes du Gouvernement , a été tellement détruit , qu'il n'en subsiste presque plus rien. Le Tribunal de l'Inquisition , sa magnifique Chapelle , l'Université Royale , les Colléges & tous les autres édifices de quelque considération ne conservent plus que de pitoyables vestiges de ce qu'ils ont été.

C'est un triste spectacle , & qui touche jusqu'aux larmes , de voir , au milieu de ces horribles débris , tous les habitans réduits à se loger ou dans les places ou dans les jardins. On ne sçait si l'on ne sera pas forcé à rétablir la Ville dans un autre endroit , quoique la première situation soit sans contredit la plus commode pour le commerce , étant assez avancée dans les terres , & n'étant point trop éloignée de la mer.

Une des choses qui a le plus ému la compassion , c'est la triste situation des

Religieuses qui se trouvent tout-à-coup sans asyle, & qui n'ayant presque que des rentes constituées sur différentes maisons de la Ville, ont perdu dans un instant le peu de bien qu'elles avoient pour leur subsistance. Elles n'ont plus d'autre ressource que la tendresse de leurs parens, ou la charité des fideles. L'autorité ecclésiastique leur a permis d'en profiter, & leur a donné pour cela toutes les dispenses nécessaires. Les seules Récolettes ont voulu demeurer dans leur monastere ruiné, s'abandonnant à la Divine Providence.

Chez les Carmélites de Sainte Thérèse, de vingt-une Religieuses, il y en a eu douze écrasées avec la Prieure, deux Converses & quatre Servantes. A la Conception, deux Religieuses, & une seule au grand couvent des Carmélites. Chez les Dominicains & les Augustins, il y a eu treize Religieux tués; deux chez les Franciscains; deux à la Merci. Il est étonnant que toutes ces Communautés étant très-nombreuses, le nombre des morts ne soit pas plus considérable.

Nous avons eu à notre noviciat plusieurs esclaves & domestiques écrasés; mais aucun de nos Peres, dans nos dif-

férentes maisons, n'a perdu la vie. Il paroît que les Bénédictins, les Minimes, les Peres Agonifans, les Freres de Saint Jean de Dieu ont eu le même bonheur. A l'hôpital de Sainte Anne, fondé par le premier Archevêque de Lima, en faveur des Indiens des deux sexes, il y a eu soixante-dix malades écrasés dans leur lit par la chute des planchers. Le nombre total des morts monte à près de cinq mille. C'est ce qu'assure la relation, qui paroît être la plus fidelle de toutes celles qu'on a reçues, parce qu'il y regne un plus grand air de sincérité, & que d'ailleurs, pour les différens détails, elle s'accorde plus parfaitement avec tout ce qui a été écrit de ce Pays-là.

Parmi les morts, il y a eu très-peu de personnes de marque. On nomme Dom Martin de Olivade, son épouse & sa fille, qui étant sortis de leur maison, se sont trouvés dans la rue, sous un grand pan de muraille, au moment qu'il est tombé. Dom Martin est venu à bout de se tirer de dessous les ruines; mais lorsqu'il a appris que son épouse qu'il aimoit tendrement, étoit écrasée, il en est mort de douleur. Une circonstance singuliere, & qui semble ajouter au

malheur de cette aventure, c'est que ce Gentilhomme n'a péri que parce qu'il a cherché à se mettre en sûreté, & qu'il ne lui seroit arrivé aucun mal, s'il étoit resté chez lui, sa maison étant une de celles qui n'ont point été renversées.

Tous les morts n'ont pu être enterrés en terre sainte. On n'osoit approcher des Eglises, dans la crainte que caussent les nouvelles secousses qui se succédoient les unes aux autres. On a donc creusé d'abord des fosses dans les places & dans les rues. Mais pour remédier promptement à ce désordre, le Vice-Roi a convoqué la Confrérie de la Charité, qui, aidée des Gouverneurs de Police, s'est chargée de porter les cadavres dans toutes les Eglises séculières & régulières, & s'est acquittée de cette périlleuse commission avec une extrême diligence, afin de délivrer au plutôt la Ville de l'infection dont elle étoit menacée. Ce travail n'a pas laissé de coûter la vie à plusieurs, à cause de la puanteur des corps; & l'on appréhende avec raison que tout ceci ne soit suivi de grandes maladies, & peut-être d'une peste générale, parce qu'il y a plus de trois mille mulets, ou chevaux

écrasés qui pourissent, & qu'il a été impossible jusqu'à présent de les enlever. Ajoutez à cela la fatigue, les incommodités, la faim qu'il a fallu souffrir les premiers jours, tout étant en confusion, & n'y ayant pas un seul grenier, ni un seul magasin de vivres qui ait été conservé.

Mais où le mal a été encore incomparablement plus grand, c'est au port de *Callao*. Le tremblement de terre s'y est fait sentir avec une extrême violence à la même heure qu'à *Lima*. Il n'y a eu d'abord que quelques tours & une partie des remparts, qui aient résisté à l'ébranlement. Mais une demi heure après, lorsque les habitans commençoient à respirer & à se reconnoître, tout-à-coup la mer s'enfle, s'éleve à une hauteur prodigieuse, & retombe avec un fracas horrible sur les terres, engloutissant tous les gros navires qui étoient dans le port; élançant les plus petits par dessus les murailles & les tours, jusqu'à l'autre extrémité de la ville; renversant tout ce qu'il y avoit de maisons & d'Eglises; submergeant tous les habitans: de sorte que *Callao* n'est plus qu'un amas confus de gravier & de sable, & qu'on ne sçauroit distinguer le lieu

où cette ville étoit située, qu'à deux grandes portes & quelques pans de mur du rempart qui subsistent encore.

On comptoit à *Callao* six maisons de Religieux; une de Dominicains, une de Franciscains, une de la Merci, une d'Augustins, une de Jésuites, & une de saint Jean de Dieu. Il y avoit actuellement chez les Dominicains, six de leurs Religieux de *Lima*, tous sujets d'un mérite distingué, qui étoient occupés aux exercices d'une Octave, établie depuis quelques années pour faire amende honorable au Seigneur. Les Franciscains avoient aussi chez eux un grand nombre de leurs confreres de *Lima*, qui étoient venus recevoir le Commissaire général de l'Ordre, lequel devoit y débarquer le lendemain. Tous ces Religieux ont péri misérablement; & de tous ceux qui étoient dans la ville, il ne s'est sauvé que le seul Pere *Arizpo*, Religieux Augustin.

Le nombre des morts, selon les relations les plus authentiques, est d'environ sept mille, tant habitans qu'étrangers; & il n'y a eu que près de cent personnes qui aient échappé. Je reçois actuellement une lettre où l'on marque que par les recherches exactes qu'a fait faire Don

Joseph Marso y Velasco , Viceroy du Pérou, on juge que le nombre des morts, tant à *Lima* qu'à *Callao*, passe onze mille.

On a appris par quelques-uns de ceux qui se sont sauvés, que plusieurs habitans de cette dernière ville, s'étant saisis de quelques planches, avoient flotté long-temps au-dessus des eaux, mais que le choc & la force des vagues les avoient brisés la plûpart contre des écueils. Ils racontent aussi que ceux qui étoient dans la ville se voyant tout-à-coup enveloppés des eaux de la mer, furent tellement troublés par la frayeur, qu'ils ne purent jamais trouver les clefs des portes qui donnent du côté de la terre. Après tout, quand même ils auroient pu les ouvrir ces portes, à quoi cette précaution auroit-elle servi, sinon à les faire périr plutôt, en donnant entrée aux eaux pour pénétrer de toute part? Quelques-uns se sont jettés par dessus les murailles pour gagner quelque barque; entr'autres le Pere *Yguancho* de notre Compagnie trouva moyen d'aborder au navire nommé *l'Assembro*, dont le Contre-mâitre, touché de compassion, fit tous ses efforts pour le secourir. Mais vers les quatre heures du matin, un

nouveau coup de mer étant survenu, & les ancres ayant cassé, le navire fut jetté avec violence au milieu de *Callao*, & le Jésuite y périt.

Dans les intervalles où les eaux baissoient, on entendoit des cris lamentables, & plusieurs voix d'Ecclésiastiques & de Religieux, qui exhortoient vivement leurs freres à se recommander à Dieu. On ne sçauroit donner trop d'éloges au zele héroïque du Pere *Alphonse de Losrios*, Ex-provincial des Dominicains, qui, au milieu de ce désordre effroyable, s'étant vu en état de se sauver, refusa de le faire, en disant : *Quelle occasion plus favorable puis-je trouver de gagner le Ciel, qu'en mourant pour aider ce pauvre peuple, & pour le salut de tant d'ames?* Il a été enveloppé dans ce naufrage universel, en remplissant avec une charité si pure & si désintéressée les fonctions de son ministère.

Comme les eaux ont monté plus d'une lieue par-delà *Callao*, plusieurs de ceux qui avoient pu prendre la fuite vers *Lima*, ont été engloutis au milieu du chemin par les eaux qui sont survenues. Il y avoit dans ce port vingt-trois navires grands & petits, dont dix-neuf ont été coulés à fond, & les quatre derniers

ont paru échoués au milieu des terres. Le Viceroi ayant dépêché une frégate pour reconnoître l'état de ces navires, on n'a pu sauver que la charge du navire *Elfocorro*, qui consistoit en bled & suif, & qui a été d'un grand secours pour la ville de *Lima*. On a aussi tenté de tirer quelque avantage du vaisseau de guerre le *Saint Firmin*, mais la chose a paru impossible. Enfin pour faire comprendre à quel point a été la violence de la mer, il suffit de dire qu'elle a transporté l'Eglise des Augustins presque entiere jusqu'à une Isle assez éloignée, où on l'a depuis apperçue.

Il y a une autre isle, qu'on nomme l'isle de *Callao*, où travailloient les forçats à tirer la pierre nécessaire pour bâtir. C'est dans cette isle que le petit nombre de ceux qui ont échappé au naufrage, se sont trouvés après l'éloignement des eaux; & le Viceroi a aussi-tôt envoyé des barques pour les amener à terre.

La perte qui s'est faite à *Callao* est immense, parce que les grandes boutiques qui fournissent la ville de *Lima* des choses nécessaires, & où sont les principaux dépôts de son commerce, étoient alors extraordinairement rem-

plies de grains, de suif, d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain, & de toutes sortes de marchandises. Ajoutez à cela les meubles & les ornemens des Eglises où tout éclatoit en or & en argent; les arsenaux, & les magasins du Roi qui étoient pleins; tout cela, sans compter la valeur des maisons & des édifices ruinés, monte à une somme excessive; & si l'on y joint encore ce qui s'est perdu d'effectif à Lima, la chose paroîtra incroyable à quiconque ne connoît pas le degré d'opulence de ce Royaume. Par la supputation qui s'en est faite, pour rétablir les choses dans l'état où elles étoient auparavant, il faudroit plus de six cens millions.

Pendant cette affreuse nuit qui anéantit *Callao*, les habitans de *Lima* étoient dans de continuelles allarmes, à cause des mouvemens redoublés qui faisoient trembler la terre aux environs, & parce qu'ils ne voyoient point de fin à ces épouvantables secousses. Toute leur espérance étoit dans la ville même de *Callao*, où ils se flattoient de trouver un asyle & des secours. Leur douleur devint donc un véritable désespoir, lorsqu'ils apprirent que *Callao* n'étoit

plus. Les premiers qui en apportèrent la nouvelle, furent des soldats que le Viceroi avoit envoyés pour sçavoir ce qui se passoit sur les côtes. Jamais on n'a vu une consternation pareille à celle qui se répandit alors dans *Lima*. On étoit sans ressource; les tremblemens continuoient toujours, & l'on en compta, jusqu'au 29 Novembre, plus de soixante, dont quelques-uns furent très-considérables. Je laisse à imaginer quelle étoit la situation des esprits dans de si étranges conjonctures.

Dès le lendemain de cette nuit lamentable, les Prédicateurs & les Confesseurs se partagerent dans tous les quartiers pour consoler tant de misérables, & les exhorter à profiter de ce fleau terrible pour recourir à Dieu par la Pénitence. Le Viceroi se montra par tout, s'employa sans relâche à soulager les maux de ces infortunés Citoyens.

On peut dire que c'est un bienfait de la Providence d'avoir donné à *Lima*, dans son malheur, un Viceroi aussi plein de zele, d'activité & de courage. Il a fait voir en cette occasion des talens supérieurs & des qualités surprenantes. C'est une justice qu'on lui rend tout d'une voix. Sans lui, la faim auroit

achevé de détruire tout ce qui restoit d'habitans. Tous les vivres qu'on attendoit de *Callao* étoient perdus; tous les fours étoient détruits à *Lima*; tous les conduits des eaux pour les moulins étoient comblés.

Dans ce peril extrême le Viceroi ne se déconcerta point; il envoya à tous les Baillis des provinces voisines ordre de faire voiturer au plutôt les grains qui s'y trouvoient. Il rassembla tous les boulangers; il fit travailler jour & nuit pour remettre les fours & les moulins en état; il fit rétablir tous les canaux, acqueducs, fontaines, afin que l'eau ne manquât point; il prit garde que les bouchers pussent fournir de la viande à l'ordinaire, & il chargea les deux Consuls de tenir la main à l'exécution de tous ces ordres.

Au milieu de tant de soins, il n'a pas négligé ce qui regardoit le service du Roi. Après avoir fait tirer de dessous les ruines toutes les armes qui pouvoient en être dégagées, il a envoyé des Officiers à *Callao* pour sauver le plus qu'il se pouvoit des effets du Roi, & il a mis des Gardes à l'Hôtel de la Monnoie pour garantir du pillage tout ce qu'il y avoit d'or & d'argent.

Comme il reçut avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient sans sépulture, & que la mer y rejettoit à chaque instant une quantité prodigieuse de meubles & de vaisselle d'or & d'argent, il donna sur le champ des ordres pour faire enterrer les corps. Quant aux effets qui étoient de quelque prix, il voulut que les Officiers les retirassent & en tinssent un registre exact où chacun pût reconnoître ce qui lui appartenoit; il fit défense, sous peine de la vie, à tout particulier de rien prendre de tout ce qui seroit sur les côtes; & pour se faire obéir en ce point important, il fit dresser deux potences à *Lima*, & deux à *Callao*; & quelques exemples de sévérité faits à propos tinrent tout le monde en respect.

Depuis la perte de la garnison de *Callao*, le Viceroi n'avoit plus que cent cinquante soldats de troupes réglées avec autant de miliciens; cependant il ne laissa pas de doubler par-tout les gardes, pour réprimer l'insolence du peuple, & sur-tout des Negres & des Esclaves. Il en composa trois patrouilles différentes, qu'il fit roder incessamment dans la Ville, pour prévenir les vols, les

querelles, les assassins, qu'on avoit tout lieu de craindre dans une pareille confusion. Une autre attention qu'il a eue, fut d'empêcher qu'on allât sur les grands chemins acheter le bled qui arrivoit. Il a ordonné que tout le bled fût premièrement porté au milieu de la place, sous peine de deux cens coups de fouet pour les personnes de basse extraction, & d'un exil de quatre ans pour les autres. Toutes ces dispositions aussi sagement imaginées que vigoureusement exécutées, ont maintenu le bon ordre.

Cependant le dernier jour de Novembre, sur les quatre heures & demie du soir, tandis qu'on faisoit la procession de Notre-Dame de la Merci, tout-à-coup il se répandit un bruit par toute la ville que la mer venoit encore une fois de franchir ses bornes, & qu'elle étoit déjà près de *Lima*. Sur le champ, voilà tout le peuple en mouvement; on court, on se précipite, il n'est pas jusqu'aux Religieuses qui, dans la crainte d'une prochaine submersion, ne sortent de leurs Cloîtres, fuyant avec le peuple, & chacun ne songeant plus qu'à sauver sa vie. La foule des fuyards augmentoit l'épouvante. Les uns se jettent vers le mon-

Saint Christophe, les autres vers le mont Saint Barthelemi, on ne se croit nulle part en sureté. Dans ce mouvement général, il n'a péri qu'un seul homme; Dom *Pedro Landro* grand Trésorier, qui en fuyant à cheval est tombé & s'est tué.

Le Viceroi qui n'avoit reçu aucun avis des côtes, comprit aussi-tôt que ce n'étoit qu'une terreur panique. Il affecta donc de rester au milieu de la place, où il avoit établi sa demeure, s'efforçant de persuader à tout le monde qu'il n'y avoit rien à craindre. Comme on fuyoit toujours, il envoya des soldats pour arrêter le peuple; mais il leur fut impossible d'en venir à bout. Alors il y alla lui-même, & parla avec tant d'autorité & de confiance, qu'il fut obéi à l'instant, & que chacun revint sur ses pas.

Quelques Monasteres de Religieuses, qui ont des rentes sur la caisse royale, ont eu recours à lui, pour lui représenter le triste état où elles étoient réduites. Elles l'ont prié d'ordonner au Gouverneur de Police de veiller à leur défense pour les garantir de toute insulte. Cette demande & plusieurs autres de cette nature ont engagé le Viceroi

à donner ordre que l'on fît un écrit général des réparations les plus pressantes qu'il y avoit à faire pour mettre les habitans en sûreté. Il a voulu même que l'on dressât des plans pour la réédification de cette ville ; & il s'est proposé de faire désormais bâtir les maisons avec assez de solidité pour pouvoir résister à de pareils tremblemens. Celui qui a été chargé de toute cette opération, est M. Godin, de l'Académie des Sciences de Paris, envoyé par le Roi de France pour découvrir la figure de la terre, & qui depuis quelque temps occupe par ordre du Viceroy, la charge de Professeur des Mathématiques à *Lima*, jusqu'à ce qu'il puisse trouver les moyens de repasser en France.

Ce qui embarrassoit le plus le Viceroy, sur-tout dans les circonstances d'une gerre actuelle, étoit le Fort de *Callao* qui est la clef de ce Royaume. C'est pourquoi, après avoir mis ordre à tout dans *Lima*, il s'est transporté avec Monsieur Godin à *Callao*, pour choisir un terrain où l'on pût construire des fortifications capables d'arrêter l'ennemi, & y établir des magasins suffisans, afin que le commerce ne soit pas interrompu.

Aureste, le tremblement de terre a fait aussi de grands ravages dans tous les environs, d'un côté jusqu'à *Canneto*, & de l'autre jusqu'à *Chanca* & *Guaura*. Dans ce dernier endroit, le pont, quoique très-solide, a été abattu; mais comme c'est un grand passage, le Viceroy a ordonné qu'on le rétablît au plutôt; on ne sçait pas encore au juste ce qui est arrivé dans les autres endroits voisins de *Lima* & de *Callao*. Les relations qu'on attend nous en apprendront sans doute quelques particularités.

*A Cordoue de Tucuman le premier Mars 1747.*



## L E T T R E

*Du Révêrend Pere Morghen , Missionnaire  
de la Compagnie de Jesus , à M. le Mar-  
quis de Reybac , &c.*

A Guacho, le 20 Septembre 1755.

M O N S I E U R ,

J'ai eu l'honneur de vous envoyer l'an passé la description du Chili, d'après les observations d'un de nos Missionnaires, qui l'a parcouru. Je n'ose me flatter d'avoir dignement rempli les momens que vous avez bien voulu consacrer à la lecture de cette lettre que je vous prie de ne regarder que comme un foible témoignage de ma reconnoissance & de mon attachement. Si j'entreprends aujourd'hui de vous extraire ce que j'ai remarqué de plus intéressant dans une autre relation du même Missionnaire, concernant le Pérou, c'est que j'aime à me persuader que la distance des lieux ne diminue rien de l'amitié dont vous m'honorez, & que

VOUS

vous apprendez avec plaisir que j'existe encore, malgré les infirmités de l'âge & les fatigues continuelles d'une Mission laborieuse & pénible.

Il seroit peut-être à propos de suivre notre Missionnaire dans ses courses. Cependant j'ai cru devoir changer l'ordre de sa narration, & commencer par la capitale du Pérou, dont la description termine son récit. Je n'ai point oublié, Monsieur, les brillans tableaux que vous m'avez faits autrefois de ce pays; mais j'ose vous assurer qu'ils sont peu conformes à la vérité, & que les voyageurs qui nous en ont suggéré l'idée, se sont moins embarrassés de dire le vrai, que de charmer l'esprit de leurs lecteurs. Au reste, je ne prétends point que le Pérou soit un de ces pays ingrats & sauvages qui n'ont rien d'agréable pour les étrangers. On y trouve certainement une grande partie des choses qui attirent les voyageurs curieux de singularités; mais on pouroit rabattre beaucoup de l'image qu'on s'en est formée en Europe. Vous en jugerez, Monsieur, par le récit du Missionnaire dont je ne suis, pour ainsi dire, que le simple copiste.

Lima est la capitale du Pérou. Les Espagnols qui la découvrirent le jour

de l'Epiphanie, changerent son nom en celui de *Ciudad de los Reges* (ville des Rois.) Cette ville est située au pied d'une montagne, peu haute pour ce pays, mais qui le seroit beaucoup pour le nôtre. Une riviere, ou plutôt un large torrent en baigne les murs, & distribue ses eaux par des canaux souterrains dans tous les quartiers de la ville, ce qui contribue beaucoup à en purifier l'air qui y est naturellement assez mal-sain. Les environs de Lima sont arides & produisent peu de verdure. Ce n'est même que depuis quelques années qu'on y sème du bled, & il n'y croîtroit pas s'il ne se levoit tous les matins un brouillard épais qui humecte la terre, car il n'y pleut jamais.

On trouve au nord, entre la ville & la montagne dont j'ai parlé, une promenade publique, qui seroit charmante, & peut-être unique dans son espece, si l'art y secondoit la nature. C'est un cours planté de quatre rangs d'orangers fort gros, qui sont couverts en tout temps de fruits & de fleurs. On y respire une odeur agréable. Il seroit à souhaiter que les habitans négligeassent moins l'entretien de ces arbres, dont le nombre di-

minue tous les jours. En entrant dans la ville du côté du cours, on rencontre un fauxbourg très-étendu, dont les maisons sont assez bien bâties. Entre ce fauxbourg & la ville, est la riviere, qu'on traverse sur un pont de pierre, & dont le point de vue m'a paru enchanteur; car on y voit de-là, d'un côté, la mer dans l'éloignement, & la riviere qui va s'y jeter après plusieurs détours; & de l'autre la célèbre vallée de Lima, que les Poëtes de cette ville ont si souvent chantée, & qui mérite en effet une grande partie de leurs louanges. La porte de la ville qui répond à ce pont, a quelque apparence de grandeur, & c'est peut-être le seul morceau d'architecture qui soit un peu régulier. Les maisons n'ont ordinairement qu'un étage; le toit en est plat & fait en terrasse; toutes les fenêtres qui regardent sur la rue sont masquées de jalousies. En général les appartemens sont vastes, mais sans aucun ornement: six chaises, une estrade ou tapis, & quelque carreaux, composent tout l'ameublement des chambres. Dans les grandes maisons il y a communément une salle bâtie à l'épreuve des tremblemens de terres, les murailles en sont soutenues par

plusieurs piliers enclavés irrégulièrement les uns dans les autres. Cette précaution peut bien à la vérité en empêcher la chute, mais non pas la garantir des autres accidens.

Il y a dans Lima une grande place. C'est un quarré régulier : l'Eglise Cathédrale, & le Palais de l'Archevêque, en forment une face; le Palais du Viceroi en fait une autre. Les deux dernières sont formées par plusieurs maisons d'égale hauteur, qui paroissent belles, parce que les autres ne le sont pas. Au milieu de cette place est un grand jet d'eau, orné de figures de bronze; & le bassin, qui est large & spacieux, sert de fontaine publique.

Le Palais du Vice-Roi n'est beau ni dans son architecture, ni dans ses ameublemens. La Maison-de-Ville n'a rien de plus distingué; on y voit seulement l'histoire des Indiens & de leurs Incas, de la main des peintres de Cusco, qui passent pour les plus habiles du pays. Le goût de ces Peintres est tout-à-fait gothique; car, pour l'intelligence du sujet qu'ils représentent, ils font sortir de la bouche de leurs personnages des rouleaux sur lesquels ils écrivent ce qu'ils veulent leur faire dire. L'intérieur des Eglises est

riche en dorures & en bustes d'argent massif , mais sans art ; du reste , l'architecture m'en a paru fort commune. On y voit plusieurs tableaux , où sont retracées les actions principales de Notre Seigneur ; la variété , le brillant , l'éclat des couleurs , & sur-tout les noms des étrangers qui en sont les auteurs , tout cela les fait estimer au-delà de leur mérite ; ce ne sont que de très-mauvaises copies d'originaux fort foibles , & si je ne me trompe , les Espagnols ont tiré tous ces tableaux d'Italie , lorsqu'ils étoient maîtres du Milanois , car on y reconnoît visiblement la touche de l'Ecole Lombarde , dont les peintures sont plus riches en couleurs que conformes aux regles du bon goût.

Je pourrois m'étendre davantage sur cette ville , vous en décrire les usages , les mœurs , le gouvernement ; mais comme les usages , les mœurs & le gouvernement de Lima sont , à peu de choses près , les mêmes que dans les villes d'Espagne , je n'en ferai point ici mention. Je terminerai cet article par une coutume assez singuliere qui ne regarde que les esclaves : les Magistrats , pour alléger le poids de leurs fers , & adoucir un peu leur esclavage , les di-

vivent en tribus , dont chacune a son Roi , que la ville entretient , & à qui elle donne la liberté. Ce phantôme de Roi rend la justice aux esclaves de sa tribu , & ordonne des punitions selon la qualité des crimes , sans cependant pouvoir condamner les criminels à mort.

Lorsqu'un de ces Rois vient à mourir , la ville lui fait des obseques magnifiques. On l'enterre la couronne en tête , & les premiers Magistrats sont invités au convoi. Les esclaves de sa tribu s'assemblent , les hommes dans une salle où ils dansent & s'énivrent , & les femmes dans une autre , où elles pleurent le défunt , & forment des danses lugubres autour du corps ; elles chantent tour à tour des vers à sa louange , & accompagnent leurs voix d'instrumens aussi barbares que leur musique & leur poésie. Quoique tous ces esclaves soient Chrétiens , ils ne laissent pas de conserver toujours quelques superstitions de leurs pays , & l'on n'ose leur interdire certains usages auxquels ils sont accoutumés dès leur enfance , dans la crainte d'aigrir leur esprit naturellement opiniâtre & soupçonneux.

Cette bisarre cérémonie dure toute la nuit , & ne finit que par l'élection d'un nouveau Roi. Si le sort tombe sur un

esclave, la ville rend à son maître le prix de l'argent qu'il a déboursé, & donne une femme au Roi s'il n'est pas encore marié, de sorte que lui & ses enfans sont libres, & peuvent acquérir le droit de bourgeoisie. C'est par cette politique que les Magistrats retiennent dans le devoir les esclaves du pays, qui joignent à leurs vices naturels tous ceux que la servitude entraîne ou produit.

Quoique *Pisco* ne soit remarquable, ni par son étendue, ni par la beauté de ses édifices, cependant on pourroit la regarder comme une des premières villes du Pérou. L'an 1690, elle fut abîmée par des tremblemens: elle étoit située sur les bords de la mer. La terre s'étant agitée avec violence, la mer se retira à deux lieues loin de ses bords ordinaires. Les habitans effrayés d'un si étrange événement, se sauvèrent dans les montagnes; après la première surprise, quelques-uns eurent la hardiesse de revenir pour contempler ce nouveau rivage; mais tandis qu'ils le considéroient, la mer revint en fureur & avec tant d'impétuosité, qu'elle engloutit tous ces malheureux, que la fuite & la vitesse de leurs chevaux ne purent dérober à la mort. La ville fut submergée & la mer pénétra fort avan

dans la plaine. La rade où les vaisseaux jettent l'ancre aujourd'hui, est le lieu même où la ville étoit assise autrefois.

Cette ville ayant été ruinée de la sorte, fut rebâtie à un quart de lieue de la mer. Sa situation est assez agréable: La noblesse de la Province y fait son séjour, & le voisinage de Lima y amène une foule de négocians lorsque nos vaisseaux y abordent. On peut jeter l'ancre ou devant la Ville, ou dans un enfoncement qui est à deux lieues plus haut vers le midi. Ce dernier ancrage est le meilleur, mais le moins commode, parce que ce canton est désert.

Ce pays m'a paru fort beau, & l'air y est plus pur que dans les autres ports du Pérou; il y a plusieurs Eglises à Pisco; mais elles sont plus riches que belles; cependant j'ai vu avec beaucoup de plaisir un Monastere de Peres Récollets, qui est situé au bout d'une avenue d'oliviers, dans un lieu très-solitaire. L'Eglise en est propre & bien entretenue, & les cloîtres en sont d'une simplicité charmante. A deux ou trois lieues de là on trouve une montagne, où l'on prétend que les Indiens s'assembloient autrefois pour adorer le soleil. La Tradition marque que ces Sauvages jettoient du haut de cette

montagne , dans la mer , des piéces d'or & d'argent , des émeraudes , dont le pays abondoit , & quantité d'autres bijoux qui étoient en usage parmi eux. Cette montagne est si fameuse dans la province , que c'est la premiere chose que les étrangers vont voir à leur arrivée. J'ai suivi la coutume établie , mais je n'ai rien trouvé qui fût digne de la curiosité d'un voyageur.

En quittant le territoire de Pisco , j'entrai dans la Province de Chinca , qui a pour capitale aujourd'hui un petit bourg d'Indiens qui porte le nom de la Province. Ce bourg étoit autrefois une ville puissante , qui , dans son étendue , contenoit près de deux cens mille familles. On comptoit dans cette Province plusieurs millions d'habitans ; actuellement elle est déserte , car à peine y reste-t-il deux cens familles. Je trouvai sur ma route quelques monumens érigés pour conserver la mémoire de ces géants dont parle l'histoire du Pérou , & qui furent frappés de la foudre pour un crime qui fit descendre autrefois le feu du Ciel sur les villes de Sodome & de Gomorrhe. Voici à ce sujet la tradition des Indiens. Ces peuples disent que pendant un déluge qui inonda leur pays ; ils se retirèrent

sur les plus hautes montagnes jusqu'à ce que les eaux se fussent écoulées dans la mer ; que lorsqu'ils descendirent dans les plaines, ils y trouverent des hommes d'une taille extraordinaire, qui leur firent une guerre cruelle ; que ceux qui échapperent à leur barbarie, furent obligés de chercher un asyle dans les cavernes des montagnes ; qu'après y avoir demeuré plusieurs années, ils apperçurent dans les airs un jeune homme qui foudroya les géants, & que, par la défaite de ces usurpateurs, ils rentrèrent en possession de leurs anciennes demeures. On n'a pu sçavoir en quel temps ce déluge est arrivé ; c'est peut-être un déluge particulier tel que celui de la Thesalie, dont on démêle la vérité parmi les fables que les anciens nous ont laissées de Deucalion & de Pirrha. Quant à l'existence & au crime des géants, je ne m'y arrêterai point, d'autant plus que les monumens que j'ai vus n'ont aucune trace d'antiquité. Les vestiges des guerres fameuses qui ont dépeuplé cette Province, sont quelque chose de plus réel. Pays autrefois charmant, ce n'est plus qu'un vaste désert qui vous attriste sur le malheureux sort de ces anciens habitans ; on ne peut-y passer sans être saisi

d'effroi, & l'humeur sombre & tranquille du peu d'Indiens qu'on y voit, semble vous rappeler sans cesse les infortunes & la mort de leurs aïeux. Ces Indiens conservent très-cherement le souvenir du dernier de leurs Incas, & s'assemblent de temps en temps pour célébrer sa mémoire. Ils chantent des vers à sa louange, & jouent sur leurs flûtes des airs si lugubres & si touchans, qu'ils excitent la compassion de tous ceux qui les entendent. On a vu des effets frappans de cette musique. Deux Indiens, attendris par le son des instrumens, se précipiterent, il y a quelques jours, du haut d'une montagne escarpée, pour aller rejoindre leur Prince, & lui rendre dans l'autre monde les services qu'ils lui auroient rendus dans celui-ci. Cette scène tragique se renouvelle souvent, & éternise par-là, dans l'esprit des Indiens, le douloureux souvenir des malheurs de leurs ancêtres.

On rencontre dans la Province de Chinca, plusieurs tombeaux antiques. J'en ai vu un dans lequel on avoit trouvé deux hommes & deux femmes, dont les cadavres étoient encore presque entiers. A côté d'eux étoient quatre pots d'argile, quatre tasses, deux chiens & plusieurs pieces d'argent. C'étoit-là sans

doute la maniere dont les Indiens inhumoient leurs morts. Comme ils adoroient le soleil , & qu'ils s'imaginoient qu'en mourant ils devoient comparoître devant cet astre , on mettoit dans leurs tombeaux ces sortes de présens pour les lui offrir & le fléchir en leur faveur. Les Historiens conviennent que dans plusieurs endroits du Pérou , les cadavres conservent long-temps leur forme naturelle. Soit que l'extrême sécheresse de la terre produise cet effet , soit qu'il y ait quelqu'autre qualité qui maintienne les corps sans corruption , il est certain qu'il n'est pas rare d'en trouver d'entiers après plusieurs années.

*Arica* , autre petite ville du Pérou , n'est pas plus considérable que *Pisco* , mais elle est beaucoup plus renommée à cause du commerce qu'y font les Espagnols qui viennent du *Potosi* , & des autres mines du Pérou. Cette Ville est située à 18 degrés 28 minutes de latitude méridionale : sa rade est fort mauvaise , & les vaisseaux y sont exposés à tous les vents.

Quoique *Arica* soit sur le bord de la mer , l'air y est très-malsain , & on l'appelle communément le tombeau des François. Les habitans même du Pays

resemblent plutôt à des spectres qu'à des hommes ; les fièvres malignes , la pulmonie , & en général toutes les maladies qui proviennent , ou de la corruption de l'air , ou des influences de cette corruption sur le sang , ne sortent presque jamais de leur Ville. Il y a dans le voisinage une montagne toujours couverte des ordures de ces oiseaux de proie que nous appellons gouëllans & cormorans , & qui se retirent là pendant la nuit. Comme il ne pleut jamais dans la plaine du Pérou , & que les chaleurs y sont excessives , ces ordures échauffées par les rayons du soleil , exhalent une odeur empestée qui doit infecter l'atmosphère. Le nombre de ces oiseaux est si grand , que l'air en est quelquefois obscurci. Le Gouverneur en retire un gros revenu : on se sert de leurs ordures pour engraisser les terres qui sont sèches & arides. Tous les ans il vient plusieurs vaisseaux pour acheter de cette marchandise qui se vend assez cher , & dont tout le profit revient au Gouverneur. La montagne d'où on la tire est creuse , & l'on assure , sans beaucoup de fondement , qu'il y avoit autrefois une mine d'argent très-abondante. Les habitans du Pays ont là-dessus

des idées fort fingulieres. Ils s'imaginent que le diable réside dans les concavités de cette montagne , auffi bien que dans un autre rocher , appellé *Morno de los diablos* , qui est situé à l'embouchure des rivieres d'*Yta* & de *Sama* , à 15 lieues d'*Arica*. Ils prétendent que les Indiens ayant été vaincus par les Espagnols , y avoient caché des trésors immenses , & que le diable , pour empêcher les Espagnols d'en jouir , avoit tué plusieurs Indiens qui vouloient les leur découvrir. Ils disent auffi qu'on entend fans cesse un bruit épouvantable auprès de ces montagnes ; mais comme elles sont situées sur le bord de la mer , je ne doute point que les eaux qui entrent avec violence dans leurs concavités , ne produisent cette espece de mugissement , que les Espagnols , qui ont l'imagination vive , & qui trouvent du merveilleux par-tout , attribuent à la puissance & à la malignité du diable.

Quelques jours après mon arrivée à *Arica* , il y eut un tremblement de terre si extraordinaire , qu'il se fit sentir à deux cens lieues à la ronde. *Tobija* , *Arreguipa* , *Tagna* , *Mochegoa* , & plusieurs autres petites Villes ou bourgs furent renversés. Les montagnes s'écrou-

lerent, se joignirent & engloutirent les villages bâtis sur les collines & dans les vallées. Ce désordre dura deux mois entiers par intervalles. Les secouffes étoient si violentes, qu'on ne pouvoit se tenir debout; cependant peu de personnes périrent sous les ruines des maisons, parce qu'elles ne sont bâties que de roseaux revêtus d'une terre fort légère. Je fus obligé de coucher près de six semaines sous une tente qu'on m'avoit dressée en rase campagne, sans sçavoir ce que je deviendrois. Enfin, je crus devoir quitter les environs d'une Ville où je craignois à tout moment d'être englouti, & je pris la route d'*Ylo*, petit bourg à quarante lieues delà. Mais avant de vous parler de ce nouvel endroit, je vais vous dire encore un mot d'*Arica*.

Le Gouvernement de cette Ville est un des plus considérables du Pérou, à cause du grand commerce qui s'y fait. En arrivant, je trouvai dans le port sept vaisseaux François qui avoient liberté entière de trafiquer. Le Gouverneur lui-même, qui est très-riche, & d'une probité infinie dans le commerce, faisoit des achats considérables pour envoyer aux mines. Environ à une lieue

de la Ville , est une vallée charmante , remplie d'oliviers , de palmiers , de bananiers & autres arbres semblables , plantés sur le bord d'un torrent qui coule entre deux montagnes , & qui va se jeter dans la mer près d'Arica. Je n'ai vu nulle part que là une si grande quantité de tourterelles & de pigeons ramiers , les moineaux ne sont pas plus communs en France. On trouve aussi dans cette partie du Pérou , un animal que les Indiens appellent *guanapo* , & les Espagnols *carniero de la tierra* ( 1 ). C'est une espèce de mouton fort gros , dont la tête ressemble beaucoup à celle du chameau. Sa laine est précieuse & infiniment plus fine que celle que nous employons en Europe. Les Indiens se servent de ces animaux au lieu de bêtes de somme , & leur font porter deux cens , quelquefois 300 livres pesant ; mais lorsqu'ils sont trop chargés ou trop fatigués , ils se couchent & refusent de marcher. Si le conducteur s'obstine à vouloir , à force de coups , les faire relever , alors ils tirent de leur gosier une liqueur noire & infecte , & la lui vomissent au visage. J'ai vu encore aux

---

(1) Voyez le Dictionnaire Espagnol.

environs d'Arica une foule prodigieuse de ces oiseaux dont je vous ai parlé. Vous apprendrez sans doute avec plaisir la maniere curieuse dont ils donnent la chasse aux poissons. Ils forment sur l'eau un grand cercle qui a quelquefois une demi lieue de circonférence, & ils présentent leurs rangs à mesure que ce cercle diminue. Lorsque par ce moyen ils ont assemblé au milieu d'eux une grande quantité de poissons, ils plongent & les poursuivent sous l'eau, tandis qu'une troupe d'autres oiseaux, dont j'ignore le nom, mais dont le bec est long & pointu, vole au-dessus du cercle, se précipite à propos dans la mer pour avoir part à la chasse, & en ressort incontinent avec sa proie. Nos matelots attrapent ces derniers oiseaux en plantant, à fleur d'eau, & à vingt ou trente pas du rivage, un pieu fait en forme de lance, au bout-duquel ils attachent un petit poisson. Ces oiseaux fondent sur cette proie, avec tant d'impétuosité, qu'ils restent presque toujours cloués à l'extrémité du pieu. Tous ces oiseaux ont un goût détestable; les matelots même peuvent à peine en supporter l'odeur. On voit pareillement sur cette côte un nombre infini de baleines, de

loups marins , de pingouins & d'autres animaux de cette espece. Les baleines s'approchent même si près du rivage , qu'elles y échouent quelquefois. On m'avoit souvent parlé d'un poisson d'une grosseur extraordinaire , à qui on avoit donné le nom de licorne ; j'ai eu le plaisir de le voir sur les côtes d'Arica. Il est en effet d'une grandeur prodigieuse. Il nage avec une rapidité singuliere , & il ne se nourrit guère que de bonites , de thons , de dorades & d'autres poissons de cette espece. Comme cet animal a une longue corne à la tête , & que les plus anciens pilotes n'en avoient jamais vu de semblable , on lui a donné le nom de licorne , nom qui lui convint aussi bien que celui de *poisson spada* au poisson qui porte ce nom.

Je fus à peine à *Ylo* , bourg situé au bord de la mer à 17 degrés 40 minutes de latitude méridionale , que je m'empressai de voir , aux environs , une vallée délicieuse , plantée d'oliviers , & arrosée par un torrent qui tarit en hiver , mais que les neiges fondues qui tombent du haut des montagnes voisines , enflent considérablement en été. Observez , Monsieur , que le mot d'hiver dont je me sers , ne doit être entendu que

par rapport aux hautes montagnes du Pérou, & non par rapport à la plaine, où la chaleur & l'été sont éternels. Les François avoient fait bâtir, dans cette vallée, un grand nombre de magasins très-bien fournis; mais les derniers tremblemens de terre en ont renversé la plus grande partie. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description d'Ylo; c'est un très-petit bourg où je n'ai rien vu de remarquable; c'est pourquoi je n'y suis resté que cinq jours. Je n'ai pas fait un plus long séjour à Villa-Hermosa, Ville célèbre par son attachement aux Rois d'Espagne. Elle est à 40 lieues d'Ylo du côté des montagnes. Au commencement du règne de Philippe V, dont vous sçavez l'histoire, cette Ville se montra d'une manière qui fera toujours honneur à la générosité de ses habitans. Rappelez-vous l'affreuse extrémité où se trouvoit le Roi d'Espagne dans ses guerres avec l'Archiduc; rappelez-vous en même-temps les cruautés inouïes que les Espagnols avoient exercées auparavant dans le Pérou, & vous verrez si cette Nation avoit droit d'attendre d'un Pays, qui devoit naturellement la détester, les services essentiels qu'elle en a reçus. Cependant les femmes de Villa-

Hermosa vendirent à vil prix leurs bagues, leurs cercles d'or, & tous les autres joyaux qu'elles possédoient; les hommes vendirent également ce qu'ils avoient de plus précieux pour subvenir aux besoins du Prince. Les uns & les autres se dépouillèrent de tout de leur plein gré, uniquement dans l'intention de contribuer au soutien d'un Monarque que la fortune abandonnoit. Un trait de grandeur d'ame si caractéristique & si touchant, est, pour les habitans de Villa-Hermosa, un titre bien marqué à l'estime & aux bienfaits des Rois d'Espagne.

*Guācho* & *Guaura* sont deux petites villes du même Royaume, qui sont situées à 11 degrés 40 minutes de latitude méridionale. La première a un petit port à l'abri des vents d'ouest & de sud, mais fort exposé à la tramontane; en général elle est mal bâtie, mais elle est habitée par des Indiens d'une franchise & d'une bonne foi admirables dans le commerce qu'ils font de leurs denrées. Les vaisseaux qui partent du Pérou, soit pour retourner en France, soit pour aller à la Chine, peuvent y faire d'excellentes provisions plus commodément & à meilleur marché qu'en aucun autre

endroit du Pérou ; & ce qu'il y a de particulier, c'est que l'eau qu'on y prend se conserve long-temps sur mer sans se corrompre. La seconde est assise dans le lieu le plus riant, le plus agréable & le plus champêtre du monde ; une riviere coule au milieu ; les maisons y sont plus commodes & beaucoup mieux bâties que par-tout ailleurs ; j'ai remarqué que les habitans de cette ville n'avoient presqu'aucun des vices ordinaires à leur Nation. On peut regarder ce petit canton comme les délices du Pérou, si l'on considère la douceur du génie des habitans, l'aménité du climat, & la fertilité du pays. Je vous avoue, Monsieur, que je serois tenté d'y passer mes jours, si la Providence ne m'avoit point destiné à les finir dans les travaux de l'Apôstolat.

En sortant de cette dernière ville, je dirigeai ma route du côté de Cagnette, bourg de la Province de *Chinca*. Je ne vous détaillerai point tout ce que j'ai eu à souffrir dans ce voyage. Je vous dirai seulement que ce pays est un peu moins aride que les Provinces voisines, à cause du grand nombre de rivières qui l'arrosent ; ce sont des torrens formés par les neiges fondues qui tombent

avec rapidité du haut des montagnes, & qui entraînent dans leur cours les arbres & les rochers qu'ils rencontrent; leur lit n'est pas profond, parce que les eaux se partagent en plusieurs bras; mais leur cours n'en est que plus rapide. On est souvent obligé de faire plus d'une lieue dans l'eau, & l'on est heureux quand on ne trouve point de ces arbres & de ces rochers que les torrens roulent avec leurs flots, parce que les mules intimidées & déjà étourdies par la rapidité & le fracas des chûtes d'eau, tombent facilement & se laissent souvent entraîner dans la mer avec le cavalier. A la vérité on trouve aux bords de ces torrens des Indiens appellés *Cymbadores*, qui connoissent les gués, & qui moyennant une somme d'argent, conduisent les voitures, en jettant de grands cris pour animer les mules, & les empêcher de se coucher dans l'eau. Mais si on n'a pas soin de les bien payer, ils sont capables de vous abandonner dans les endroits les plus dangereux & de vous voir périr sans pitié.

J'arrivai enfin à Cagnete, après vingt-quatre heures de fatigues, de craintes & de périls. Je songeai d'abord à me

reposer. Le lendemain je parcourus ce bourg d'un bout à l'autre. Les habitans m'en parurent pauvres & misérables ; leur nourriture ordinaire est le bled d'inde & le poisson salé. C'est un pays ingrat, triste & desert. L'habillement des femmes est assez singulier, il consiste en une espece de casaque qui se croise sur le sein, & qui s'attache avec une épingle d'argent, longue d'environ dix pouces, dont la tête est ronde & plate, & a six ou sept pouces de diametre ; voilà toute la parure des femmes ; pour les hommes ils sont vêtus à peu près comme les autres Indiens.

Les eaux d'un torrent voisin de Cagne, s'étoient débordées lorsque j'entrai dans le territoire de ce bourg. Mes guides me dirent alors qu'on ne pouvoit, sans beaucoup risquer, continuer la route ordinaire, & qu'il falloit me résoudre à faire une journée de plus, & à passer un pont qui se trouvoit entre deux montagnes ; je suivis leur conseil, mais quand je vis ce pont, ma frayeur fut extrême. Imaginez-vous deux pointes de montagnes escarpées & séparées par un précipice affreux, ou plutôt par un abîme profond, où deux torrens rapides se précipitent avec un bruit épouvan-

table. Sur ces deux pointes on a planté de gros pieux, auxquels on a attaché des cordes faites d'écorces d'arbre, qui passant & repassant plusieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une espece de rets qu'on a couvert de planches & de sable. Voilà tout ce qui forme le pont qui communique d'une montagne à l'autre. Je ne pouvois me résoudre à passer sur cette machine tremblante qui avoit plutôt la forme d'une escarpolette que d'un pont. Les mules passerent les premières avec leur charge; pour moi je suivis en me servant & des mains & des pieds, sans oser regarder, ni à droite ni à gauche. Mais enfin la Providence me sauva & j'entrai dans la Province de *Pachakamac*. Je passai en quittant le pont au pied d'une haute montagne, dont la vue fait frémir; le chemin est sur le bord de la mer; il est si étroit qu'à peine deux mules peuvent y passer de front. Le sommet de la montagne est comme suspendu & perpendiculaire sur ceux qui marchent au-dessous, & il semble que cette masse soit à tout moment sur le point de s'écrouler; il s'en détache même de temps en temps des rochers entiers, qui tombent dans la mer, & qui rendent ce che-  
min

min aussi pénible que dangereux. Les Espagnols appellent ce passage *el mal passo d'ascia*, à cause d'une mauvaise hôtellerie de ce nom qu'on trouve à une lieue de-là.

Dans l'espace de plus de quarante lieues, je n'ai pas vu un seul arbre, si ce n'est au bord des torrens, dont la fraîcheur entretient un peu de verdure. Ces deserts inspirent une secrète horreur; on n'y entend le chant d'aucun oiseau, & dans toutes ces montagnes je n'en ai vu qu'un appelé *condur*, qui est de la grosseur d'un mouton, qui se perche sur les montagnes les plus arides, & qui ne se nourrit que des vers qui naissent dans les sables brûlans dont les montagnes sont environnées.

La Province de Pachakamac est une des plus considérables du Pérou; elle porte le nom du Dieu principal des Indiens qui adorent le soleil sous ce nom, comme l'auteur & le principe de toute chose. La ville capitale de cette Province étoit fort puissante autrefois, & renfermoit plus d'un million d'ames dans son enceinte. Elle fut le théâtre de la guerre des Espagnols qui l'arrosèrent du sang de ses habitans. Je passai au milieu des débris de cette grande

ville ; ses rues font belles & spacieufes , mais je n'y vis que des ruines & des ossemens entassés. Il regne parmi ces mafures un silence qui inspire de l'effroi , & rien ne s'y présente à la vue qui ne soit affreux. Dans une grande place qui m'a paru avoir été le lieu le plus fréquenté de cette ville , je vis plusieurs corps que la qualité de l'air & de la terre avoit conservés sans corruption ; ces cadavres étoient épars çà & là ; on distinguoit aisément les traits de leurs visages , car ils avoient seulement la peau plus tendue & plus blanche que les Indiens n'ont coutume de l'avoir.

Je ne vous parlerai point de plusieurs autres petites villes que j'ai vues dans ma route ; je me contenterai de vous dire qu'en général elles font pauvres , mal bâties , & très-peu fréquentées des voyageurs.



M É M O I R E

H I S T O R I Q U E

*Sur un Missionnaire distingué, de l'Amérique méridionale.*

**L**E Pere *Castagnares* naquit le 25 Septembre 1687 à Salta, capitale de la Province du Tucuman. Son ardeur pour les Missions se déclara de bonne heure, & le fit entrer chez les Jésuites. Après le cours de ses études, il se livra par préférence à la Mission des *Chiquites*. Pour arriver chez ces peuples, il fallut parcourir plusieurs centaines de lieues, dans des plaines incultes, dans des bois, sur des chaînes de montagnes, par des chemins rudes & difficiles, coupés de rochers affreux & de profonds précipices, dans des climats tantôt glacés, tantôt embrasés. Il parvint enfin chez les *Chiquites*. Ce pays est extrêmement chaud, & par la proximité du soleil ne connoît qu'une seule saison qui est un été perpétuel. A la vérité, lorsque le vent du midi s'éleve par intervalles, il occasionne une espece de petit hiver; mais cet hiver prétendu

ne dure gueres de suite qu'une semaine; & dès le premier jour que le vent du nord se fait sentir, il se change en une chaleur accablante.

La nature a étrangement à souffrir dans un pareil climat. Le froment & le vin y sont inconnus. Ce sont des biens que ces terres ardentes ne produisent pas, non plus que beaucoup d'autres fruits qui croissent en Europe & même dans d'autres contrées de l'Amérique méridionale.

Un plus grand obstacle au succès d'une si grande entreprise est l'extrême difficulté de la langue des *Chiquites* qui fatigue & rebute les meilleures mémoires. Le Pere Castagnares, après l'avoir apprise avec un travail inconcevable, se joignit au Pere Suarez l'an 1720, pour pénétrer dans le pays des *Samuques*, (peuple alors barbare, mais aujourd'hui Chrétien) dans l'intention de les convertir & de découvrir la riviere du *Pilcomayo*, pour faciliter la communication de la Mission des *Chiquites* avec celle des *Guaranis* qui habitent les rives des deux fleuves principaux; ces deux fleuves sont le Parana & l'Uruguay, lesquels forment ensuite le fleuve immense de la Plata. Quant au *Pilcomayo*, il

coule des montagnes du Pérou, d'occident en orient, presque jusqu'à ce qu'il décharge ses eaux dans le grand fleuve du Paraguay; & celui-ci entre dans le Parana à la vue de la ville de *los Corrientes*.

Les Supérieurs avoient ordonné aux Peres Patigno & Rodriguez de sortir du pays des *Guaranis*, avec quelques canots & un nombre suffisant de personnes pour les conduire, de remonter le fleuve du Paraguay, pour prendre avec eux quelques nouveaux ouvriers à la ville de l'Assomption, & de remonter tous ensemble le bras le plus voisin du *Pilcomayo*. Ils exécuterent ponctuellement cet ordre, & remonterent le fleuve l'espace de quatre cens lieues, dans le dessein de joindre les deux autres Missionnaires des *Chiquites*, de gagner en passant l'affection des Infideles qui habitent le bord de ce fleuve, & de disposer insensiblement les choses à la conversion de ces barbares.

Le succès ne répondit pas d'abord aux travaux immenses qu'ils eurent à soutenir: mais le Pere Castagnares eut la constance de suivre toujours le même projet; il ne se rebuta point, & espéra contre toute espérance. Cette fermeté

eut sa récompense. Les *Samuques* se convertirent au moment qu'on s'y attendoit le moins. Le Pere étoit à l'habitation de Saint-Joseph, déplorant l'opiniâtreté de ces barbares, quand il arriva tout-à-coup à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste, éloignée de Saint-Joseph de treize lieues, près de cent personnes, partie *Samuques*, partie *Cucutades*, sous la conduite de leurs Caciques, demandant d'être mis au nombre des Catéchumenes. Quelle joie pour les Missionnaires & les Néophytes ! Aussi quel accueil ne firent-ils pas à des hommes qu'ils étoient venus chercher de si loin, & qui se présentoient d'eux-mêmes ! On baptisa dès-lors les enfans de ces barbares. Mais parce que plusieurs des adultes tomberent malades, le Pere Herbas, Supérieur des Missions, jugea à propos de les reconduire tous dans leur pays natal, pour y fonder une peuplade à laquelle il donna par avance le nom de Saint-Ignace.

Le Supérieur voulut se trouver lui-même à la fondation, & prit avec lui le Pere Castagnares, qui voyoit avec des transports de joye que de si heureux préparatifs commençoient à remplir les plus ardens de ses vœux. Les

Peres mirent quarante jours à gagner les terres des *Samuques*, avec des travaux si excessifs, que le Pere Supérieur, plus avancé en âge, ne les put supporter, & qu'il y perdit la vie. Castagnares, d'une santé plus robuste, & moins avancé en âge, résista à la fatigue, & pénétra, avec les *Samuques* qui le suivoient, & quelques *Chiquites*, jusqu'aux *Cucutades* qui habitent le bord d'un torrent quelquefois presque à sec, & qui forme quelquefois un fleuve considérable. C'est-là qu'est aujourd'hui située l'habitation de Saint-Ignace des *Samuques*. Il posa les premiers fondemens; & ayant perdu son compagnon, il se vit presque accablé des travaux qui retomboient tous sur lui seul. Il avoit à souffrir les influences de ce rude climat, sans autre abri qu'une toile destinée à couvrir l'autel où il célébroit. Il lui fallut encore étudier la langue barbare de ces peuples, & s'accoutumer à leur nourriture qui n'est que de racines sauvages. Il s'appliqua sur-tout à les humaniser dans la terre même de leur habitation, ce qui peut-être n'étoit gueres moins difficile que d'appriivoiser des bêtes féroces au milieu de leurs forêts. Mais les forces de la grace appla-

nissent toutes les difficultés , & rien n'étonne un cœur plein de l'amour de Dieu & du prochain.

Tel étoit celui du Pere Castagnares. Par sa douceur , son affabilité , sa prudence , & par les petits présens qu'il faisoit à ces barbares , il gagna absolument leur amitié. De nouvelles familles venoient insensiblement augmenter l'habitation de Saint-Ignace. Ces accroissemens imprévus remplissoient de consolation le zélé Missionnaire , & le faisoient penser à établir si bien cette fondation , que les Indiens n'y manquaient de rien , & ne pensaient plus à errer , selon leur ancienne coutume , en vagabonds , pour chercher leur subsistance dans les forêts. Mais comme le Pere se trouvoit seul , & qu'il auroit fallu leur faire cultiver la terre , & leur fournir quelque bétail qui pût leur donner de petites douceurs , ce n'étoit-là que de belles idées qu'il étoit impossible de réaliser , jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours & des compagnons.

Cependant le Seigneur adoucit ses peines , & lui faisoit trouver de petites ressources , d'autant plus sensibles qu'elles provenoient de l'affection de ses Néophytes. Un *Samuque* , dont il n'a-

voit pas été question jusques-là, alloit de temps en temps dans les forêts voisines, sans qu'on le lui commandât ou qu'on l'en priât, tuoit un sanglier, & alloit le mettre à la porte du Missionnaire; se retiroit ensuite, sans demander aucune de ces bagatelles qu'ils estiment tant, & sans même attendre aucun remerciement. L'Indien fit au Pere trois ou quatre fois ces présens désintéressés.

Une chose manquoit à cette habitation; chose absolument nécessaire, le sel. Ce pays avoit été privé jusques-là de salines; mais on avoit quelque soupçon vague qu'il y en avoit dans les terres des *Zatheniens*. Un grand nombre d'Indiens voulut s'en assurer & éclaircir ce fait. Après avoir parcouru toutes les forêts, sans avoir découvert aucune marque qu'il y eut du sel, un de ces Indiens monta sur une petite éminence pour voir si de-là l'on ne découvreroit rien de ce qui étoit si ardemment désiré. Il vit à très-peu de distance une mare d'eau colorée, environnée de bruyeres. La chaleur qu'il enduroit l'engagea à traverser ces bruyeres pour aller se baigner. En entrant dans l'eau, il remarqua que la mare étoit couverte

d'une espece de verre, il enfonça sa main, & la retira pleine d'un sel à demi-formé. L'Indien satisfait appella ses compagnons; & le Missionnaire en étant informé, prit des mesures pour faire des chemins furs qui y aboutissent & les mettre à l'abri des barbares idolâtres.

Le Pere Castagnares entreprit ensuite avec ses Indiens de construire une petite Eglise: & pour remplir le projet général qu'il avoit formé, il voulut défricher des terres pour les ensemercer; mais comme les Indiens ne sont point accoutumés au travail, il falloit être toujours avec eux, exposé aux rigueurs du climat, & souvent le Pere arrachoit lui-même les racines des arbres que les Indiens avoient coupés, & il mettoit le premier la main à tout pour animer les travailleurs. Les *Chiquites* faisoient leur part de l'ouvrage; mais ils disparurent tout-à-coup, & s'en retournerent chez eux. *Leur éloignement nous fit beaucoup de peine, dit-un de nos Missionnaires, parce qu'ils avoient soin de quelques vaches que nous avions. Nous ne nous étions point apperçus avant leur éloignement de la crainte excessive que les Samuques ont de ces animaux, qu'ils*

fuient avec plus d'horreur que les tigres les plus ferores. Ainsi nous nous vîmes obligés à tuer les veaux de notre propre main, quand nous avions besoin de viande, & à traire les vaches pour nous nourrir de leur lait. Ce fut alors qu'arriva une aventure assez plaisante. Les *Zathéniens* avec quelques *Samuques* & les *Cacutades*, se liguerent pour faire une invasion dans la peuplade de saint Joseph. Ils en étoient déjà fort près lorsqu'un incident leur fit abandonner ce dessein. Les vaches païssoient à quelque distance de l'habitation. La vue de ces animaux & leurs seules traces qu'apperçurent les *Zathéniens* leur causerent tant de frayeur, que, bien loin de continuer leur route, toute leur valeur ne put les empêcher de fuir avec la plus grande & la plus ridicule précipitation.

Dieu permit alors qu'une grande maladie interrompit les projets du Pere Castagnares; mais quoiqu'il fut sans secours, & dans un pays où il manquoit de tout, la même Providence rétablit bientôt sa santé dont il faisoit un si bon usage. Il ne fut pas plutôt remis & convalescent, qu'il se livra à de plus grands travaux.

Il est un point de ressemblance entre

les hommes apostoliques & les anciens Conquérans. Ceux-ci ne pouvoient apprendre qu'il y eût à côté de leurs Etats d'autres régions indépendantes, fans brûler du desir de les asservir & d'en augmenter leur Empire. Et les hommes apostoliques qui parcourent des contrées infidelles, quand ils ont soumis quelques-uns de ces peuples idolâtres à l'Evangile, si on leur dit qu'au-delà il est une Nation chez qui le nom de Jesus n'a pas encore été prononcé, ils ne peuvent s'arrêter; il faut que leur zele se fatisfasse, & qu'ils aillent y répandre la lumiere de l'Evangile. La difficulté, les dangers, la crainte même d'une mort violente, tout cela ne sert qu'à les animer davantage: ils se croient trop heureux, si au prix de leur sang, ils peuvent arracher quelques ames à l'ennemi du salut. C'est ce qui détermina le Pere Castagnares à entreprendre la conversion des *Terenes* & des *Mataguais*.

Sa mission chez les *Terenes* n'eut pas de succès, & il fut obligé, après bien des fatigues, de revenir à l'habitation de saint Ignace. Delà il songea à faire l'importante découverte du *Pilcomayo* dont nous avons déjà parlé, & qu

devoit servir à la communication des missions les unes avec les autres. Après avoir navigé soixante lieues , ne pouvant continuer sa route par eau ; il prit terre & voyagea à pied en côtoyant le rivage du fleuve. Etrange résolution ! Le pieux Missionnaire n'ignoroit pas qu'il lui falloit traverser plus de trois cens lieues de pays qui n'étoient habités que de Nations féroces & barbares. Il connoissoit la stérilité de ces côtes. Malgré cela , avec dix hommes seulement & une très-modique provision de vivres il osa tenter l'impossible. Il voyagea dix jours , traversant des terres inondées , dans l'eau jusqu'à la poitrine , se nourrissant de quelques dates de palmiers , souffrant nuit & jour la persécution des insectes qui l'épuisoient de sang , il lui falloit souvent marcher pieds nus dans des marécages couverts d'une herbe dure & si tranchante qu'elle ne faisoit qu'une plaie de ses pieds , qui teignoient de sang les eaux qu'il traversoit. Il marcha ainsi , jusqu'à ce qu'ayant perdu toutes ses forces & manquant de tout , il fut obligé de se remettre sur le fleuve pour s'en retourner à l'habitation de saint Ignace.

Son repos y fut court. La soif de la

gloire de Dieu le pressa d'aller chez les barbares nommés *Mataguais*. Un Espagnol dont le nom étoit *Acozar*, sincèrement converti par les exhortations du Missionnaire, l'accompagna, malgré les représentations de ses amis & l'évidence du danger. Ils arriverent : les barbares les reçurent bien. Mais il y avoit chez une Nation avancée dans les terres, un Cacique ennemi déclaré des Missionnaires, de leurs Néophytes & de tout ce qui conduisoit au Christianisme. Ce perfide vint inviter le Pere à fonder une peuplade chez lui. Le Missionnaire croyant l'invitation sincere vouloit s'y rendre; mais il y eut des Indiens qui connoissoient la mauvaise intention du Cacique, & qui ne manquerent pas d'avertir le Pere du danger auquel il alloit s'exposer.

Il résolut donc de s'arrêter pendant quelque temps chez les premiers *Mataguais* qui l'avoient accueilli. Dans cet intervalle, il n'y eut point de caresses qu'il ne fît au Cacique & à sa troupe. Il le renvoya enfin avec promesse qu'aussi-tôt qu'il auroit achevé la Chapelle qu'il vouloit bâtir, il passeroit dans sa Nation pour s'y établir. Le Cacique dissimulé se retira avec ses

gens. Le Pere se croyant en pleine sûreté, envoya ses compagnons dans la forêt pour couper les bois propres à la construction de la Chapelle, & les *Mataguais* qui lui étoient fideles pour les rapporter. Ainsi il resta presque seul avec *Acozar*. A peine ceux-ci s'étoient-ils éloignés, qu'un Indien de la suite du traître Cacique retourna sur ses pas. Que voulez-vous, lui demanda le Pere ? Il répondit qu'il revenoit pour chercher son chien qui s'étoit égaré ; mais il ne revenoit que pour remarquer si le Pere étoit bien accompagné ; & le voyant presque seul, il alla sur le champ en donner avis à son Cacique, qui revint à l'instant avec tous ses gens, assaillit le Pere avec une fureur infernale, & lui ôta sacrilégement la vie. Les autres barbares firent le même traitement à *Acozar* qui eut ainsi le bonheur de mourir dans la compagnie de cet homme Apostolique. Aussi-tôt ils mirent la croix en pieces : ils briserent tout ce qui servoit au culte divin, & emporterent triomphans tous les petits meubles du Missionnaire, comme s'ils eussent remporté une victoire mémorable. La mort, ou pour mieux dire, le martyre du Pere Augustin Castagnares arriva le 15 Septembre 1744, la cinquante-septieme année de son âge.

## L E T T R E

*Du Révérend Pere Cat , Missionnaire de  
la Compagnie de Jesus , à Monsieur. . . .*

A Buenos-Ayres, le 18 Mai 1729.

**J**E me hâte , Monsieur , de remplir la promesse que je vous ai faite en partant , de vous écrire les particularités de mon voyage , qui , aux fatigues près d'un trajet long & pénible , a été des plus heureux.

Je fortis le huit de Novembre 1738 , de la rade de Cadix , avec trois Missionnaires de notre Compagnie.

Pouffé par un vent favorable , l'équipage perdit bientôt la terre de vue , & la navigation fut si rapide , qu'en trois jours & demi nous arrivâmes à la vue des Canaries. Mais alors le vent ayant changé , nous fûmes obligés de louvoyer jusqu'au seize , jour auquel nous mouillâmes à la baye de Sainte-Croix de Ténériffe , où nous arrê tâmes quelque temps pour faire de nouvelles provisions.

Je ne trouve rien de plus ennuyeux que le séjour d'un vaisseau arrêté dans

un port. Heureusement nous ne restâmes pas long-temps dans celui où nous étions, car le vingt-fix Janvier nous nous trouvâmes sous le tropique du cancer. Je fus alors témoin d'un spectacle auquel je ne m'attendois guères. On vit paroître tout-à-coup sur le vaisseau, dix ou douze aventuriers que personne ne connoissoit. C'étoit des gens ruinés, qui voulant passer aux Indes pour y tenter fortune, s'étoient glissés dans le navire parmi ceux qui y avoient porté les provisions, & s'étoient cachés entre les balots. Ils sortirent de leur retraite les uns après les autres, bien persuadés qu'étant si avancé en mer on ne chercheroit point un port pour les mettre à terre. Le Capitaine indigné de voir tant de bouches surnuméraires, se livra à des transports de fureur qu'on eut bien de la peine à calmer; mais enfin on en vint à bout.

Quoique nous fussions sous la Zone torride, nous n'étions cependant pas tout-à-fait à l'abri des rigueurs de l'hiver, parce que le soleil étoit alors dans la partie du sud, & qu'il régnoit un vent frais qui approchoit de la bize. Le printemps survint tout-à-coup; quelques semaines après nous éprouvâmes les chaleurs de l'été, qui ne cessèrent pour nous que

quand nous eûmes passé le tropique du Capricorne. Alors nous nous trouvâmes en automne, de sorte qu'en moins de trois mois nous eûmes successivement toutes les saisons.

Le dix-huit de Février nous passâmes la ligne. Ce jour sera pour moi un jour à jamais mémorable. On célébra une fête qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols : vous connoissez leur génie romanesque & bisarre, mais vous le connoîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'ils observent en passant la ligne. La veille de la fête on vit paroître sur le tillac une troupe de matelots armés de pied en cap, & précédés d'un hérault qui donna ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la platte-forme de la poupe, pour rendre compte au Président (1) de la ligne, des raisons qui les avoient engagés à venir naviger dans ces mers, & lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission. L'Edit fut affiché au grand mâât; les matelots le lurent les uns après les autres, car tel étoit l'or-

---

(1) Nom qu'on donna au principal acteur de la Comédie.

dre du Président, après quoi ils se retirèrent dans le silence le plus respectueux & le plus profond. Le lendemain dès le matin on dressa sur la platte-forme une table d'environ trois pieds de large sur cinq de long : on y mit un tapis, des plumes, du papier, de l'encre, & plusieurs chaises à l'entour. Les matelots formerent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille, ils étoient habillés en dragons, & chacun d'eux étoit armé d'un sabre & d'une lance. Ils se rendirent au lieu marqué au bruit du tambour, ayant des Officiers à leur tête. Le Président arriva le dernier. C'étoit un vieux Catalan qui marchoit avec la gravité d'un roi de théâtre. Ses manières ridiculement hautaines, jointes à son air original & burlesque qu'il soutenoit du plus grand sang-froid, faisoit bien voir qu'on ne pouvoit choisir personne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle.

Aussi-tôt que le digne personnage fut assis dans le fauteuil qu'on lui avoit préparé, on fit paroître devant lui un homme qui avoit tous les défauts du *Thersite* d'Homère. On l'accusoit d'avoir commis un crime avant le passage de la ligne. Ce prétendu coupable voulut se justifier, mais le Président regardant ses ex-

cufes comme autant de manque d'égards, lui donna vingt coups de canne, & le condamna à être plongé cinq fois dans l'eau.

Après cette fcène, le Préfident envoya chercher le Capitaine du vaiffeau, qui comparut tête découverte, & dans le plus grand refpect. Interrogé pourquoi il avoit eu l'audace de s'avancer jufques dans ces mers? Il répondit qu'il en avoit reçu ordre du Roi fon Maître. Cette réponfe aigrit le Préfident, qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le Capitaine repréfenta que cette taxe excédoit de beaucoup fes facultés, on disputa quelque temps, & enfin le Préfident voulut bien fe contenter de vingt-cinq flacons, de fix jambons, & de douze fromages de hollande, qui furent délivrés fur le champ.

Les paffagers furent cités à leur tour, les uns après les autres. Le Préfident leur fit à tous la même demande qu'au Capitaine; ils répondirent de leur mieux, mais toujours d'une manière plaifante & digne des interrogations abfurdes du Préfident, qui finit fa féance par mettre tout le monde à contribution.

Quand la cérémonie fut achevée, le Capitaine & les Officiers du vaiffeau fer-

virent au Président des rafraîchissemens de toute espèce, dont les matelots eurent aussi leur part. Mais la scène n'étoit point encore finie. Dès qu'on fut sur le point de se séparer, le Capitaine du vaisseau, qui s'étoit retiré quelques temps auparavant, sortit tout-à-coup de sa chambre, & demanda d'un ton fier & arrogant ce que signifioit cette assemblée ? On lui répondit que c'étoit le cortège du Président de la ligne. *Le Président de la ligne*, reprit le Capitaine en colère, *de qui veut-on me parler ? ne suis-je point le maître ici, & quel est l'insolent qui ose me disputer le domaine de mon vaisseau ? Qu'on saisisse à l'instant ce rebelle & qu'on le plonge dans la mer.* A ces mots le Président troublé se jeta aux genoux du Capitaine, qu'il pria très-instamment de commuer la peine ; mais tout fut inutile, il fallut obéir. On plongea trois fois dans l'eau sa risible Excellence, & ce Président si respectable, qui avoit fait trembler tout l'équipage, en devint tout-à-coup le jouet & la risée. Ainsi se termina la fête.

Peut-être étiez-vous déjà instruit de cet usage ; mais vous ignoriez peut-être aussi la manière dont il se pratique parmi les Espagnols, qui surpassent, en fait

de plaisanteries originales, toutes les autres Nations. Je ne suis point entré dans tous les détails de cette fête qui est sujette à bien des inconvéniens ; je n'ai voulu que vous donner une idée du caractère d'un peuple qu'on ne connoit point encore assez.

Lorsque nous eûmes passé la ligne, nous éprouvâmes des calmes qui nous chagrinerent autant que le passage nous avoit réjouis. Pour tromper notre ennui, nous nous occupions à prendre des chiens de mer, ou requins. C'est un poisson fort gros, qui a ordinairement cinq ou six pieds de long, & qui aime beaucoup à suivre les vaisseaux. Parmi ceux que nous prîmes, nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre deux diamans de grand prix que le Capitaine s'appropriâ, un bras d'homme & une paire de foulies. La chair de ce poisson n'est rien moins qu'agréable : elle est fade, huileuse & mal-saine ; il n'y a guère que les matelots qui en mangent, encore n'en mangeroient-ils pas s'ils avoient d'autres mets.

Nous n'avions pour le pêcher d'autre instrument que l'hameçon que nous avions soin de couvrir de viande. Alléché par l'odeur, cet animal venoit

accompagné d'autres poissons appellés *Romerinos*, qu'on appelle les pilotes, parce qu'ordinairement ils le précédent ou l'entourent. Il avaloit le morceau que nous lui présentions, & dès qu'il étoit hors de l'eau, on s'armoit d'un gros bâton & on lui castoit la tête. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les poissons qui l'accompagnoient, le voyant pris, s'élançoient en foule sur son dos comme pour le défendre, & se laissoient prendre avec lui.

Le *Requin* ne fut pas le seul poisson que nous prîmes. Il en est un que j'étois fort curieux de voir, & je ne tardai pas à me satisfaire : c'étoit le *poisson volant*. Celui-ci a deux aîles fort semblables à celles de la chauvesouris; on l'appelle *poisson volant*, parce que pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson très-vorace, nommé *la bonite*, il s'élance hors de l'eau, & vole avec une rapidité merveilleuse à deux ou trois jets de pierre, après quoi il retombe dans la mer, qui est son élément naturel. Mais comme *la bonite* est fort agile, elle le suit à la nage, & il n'est pas rare qu'elle se trouve à temps pour le recevoir dans sa gueule au moment où il retombe dans l'eau, ce qui ne man-

que jamais d'arriver lorsque le soleil ; ou le trop grand air commence à sécher ses ailes. Les poissons volans, comme presque tous les oiseaux de mer, ne volent guère qu'en bande, & il en tombe souvent dans les vaisseaux. Il en tomba un sur le nôtre : je le pris dans ma main, & je l'examinai à loisir. Je le trouvai de la grosseur du *mulet de mer*, dont le R. P... vous a donné la description dans la lettre curieuse qu'il vous écrivit l'an passé. Mais deux choses m'ont extrêmement frappé, c'est sa vivacité extraordinaire & sa prodigieuse familiarité. On dit que cet oiseau aime beaucoup la vue des hommes ; si j'en juge par la quantité qui voltigoient sans cesse autour de notre navire, je n'ai aucune peine à le croire ; d'ailleurs, il arrive souvent que poursuivi par *la bonite*, il se réfugie sur le premier vaisseau qu'il rencontre, & se laisse prendre par les matelots qui sont ordinairement assez généreux ou assez peu amateurs de sa chair pour lui rendre la liberté.

Le 26 de Février nous eûmes le soleil à pic (1), & à midi nous remarquâmes

---

(1) Avoir le soleil à pic, c'est l'avoir à plomb & perpendiculairement.

que les corps ne jettoient aucune ombre. Quelques jours auparavant nous avions effuyé une tempête que je ne vous décrirai point ici ; je vous dirai seulement que ce fut dans cette circonstance que je vis le feu Saint - Elme pour la première fois. C'est une flamme légère & bleuâtre , qui paroît au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les Matelots prétendent que son apparition annonce la fin des tempêtes ; voilà pourquoi ils portent toujours avec eux une image du Saint dont ce feu porte le nom. Aussi - tôt que j'apperçus le phénomène , je m'approchai pour le considérer ; mais le vent étoit si furieux & le vaisseau si agité , que les mouvemens divers que j'éprouvois , me permirent à peine de le voir quelques instans.

Voici une autre chose que j'ai trouvée digne de remarque. Lorsqu'il pleut sous la zone torride , & sur-tout aux environs de l'équateur , au bout de quelques heures la pluie paroît se changer en une multitude de petits vers blancs assez semblables à ceux qui naissent dans le fromage. Il est certain que ce ne sont point les gouttes de pluie qui se transforment en vers. Il est bien plus naturel de croire que cette pluie , qui est très-

chaude & très-mal faine, fait simplement éclore ces petits animaux, comme elle fait éclore en Europe les chenilles & les autres insectes, qui rongent nos espaliers. Quoi qu'il en soit, le Capitaine nous conseilla de faire sécher nos vêtements; quelques-uns refuserent de le faire, mais ils s'en repentirent bientôt après, car leurs habits se trouverent si chargés de vers qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nettoyer. Je ferois infini, mon Révérend Pere, si je vous racontois toutes les petites aventures de notre voyage. Je ne vous parlerai pas même des lieux que nous avons vus sur notre route; n'étant point sorti du vaisseau, je ne pourrois vous en donner qu'une idée imparfaite. Je passerai donc sous silence tout ce qui nous est arrivé jusqu'à notre entrée dans le fleuve *de la Plata*, dont je crois devoir vous dire un mot.

J'avois oui dire en Europe que ce fleuve avoit environ cinquante lieues de large à son embouchure: on ne me disoit rien de trop; je me suis convaincu par moi-même de la vérité du fait. Quand nous partîmes d'une forteresse située à plus de trente lieues de l'embouchure, dans un endroit où la largeur du

fleuve est moindre que par-tout ailleurs, nous perdîmes la terre de vue avant d'arriver au milieu, & nous navigâmes un jour entier sans découvrir l'autre bord. Arrivé à *Buenos-Ayres*, je suis monté souvent sur une montagne très-élevée par un temps fort serain, sans rien découvrir qu'un horizon terminé par l'eau. A la vérité le fleuve de *la Plata* est d'une profondeur peu proportionnée à sa largeur; outre cela il est rempli de bancs de sable fort dangereux, sur lesquels on ne trouve gueres que quatre ou cinq brasses d'eau. Le plus périlleux est à l'embouchure, & on le nomme *le banc Anglois*. J'ignore ce qui l'a fait appeller ainsi, cela vient peut-être de ce que les Anglois l'ont découvert les premiers, ou de ce qu'un vaisseau de leur Nation y a échoué. Quoi qu'il en soit, notre Capitaine ne connoissoit *la Plata* que sous le nom redoutable d'*Enfer des Pilotes*: ce n'étoit pas sans raison; car ce fleuve est en effet plus dangereux que la mer même en courroux. En pleine mer, quand les vents se déchainent, les vaisseaux n'ont pas beaucoup à craindre, à moins qu'ils ne rencontrent dans leur route quelque rocher à fleur d'eau. Mais sur *la Plata* on

est sans cesse environné d'écueils ; d'ailleurs les eaux s'y élevant davantage qu'en haute mer, le navire court grand risque, à cause du peu de profondeur, de toucher le fond, & de s'ouvrir en descendant de la vague en furie, dans l'abyme qu'elle creuse en s'élevant. Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'aux approches de la nuit ; mais grace à l'habileté du Pilote, la navigation fut si heureuse, que nous abordâmes beaucoup plutôt que nous ne pensions à l'isle de *Los-Lobos* (1). Quoique nous y ayons séjourné quelque temps, je n'ai cependant rien de particulier à vous en écrire, sinon qu'elle n'est pour-ainsi dire habitée que par des loups marins. Lorsque ces animaux apperçoivent un bâtiment, ils courent en foule au-devant de lui, s'y accrochent, en considerent les hommes avec attention, grincent des dents, & se replongent dans l'eau ; ensuite ils passent & repassent continuellement devant le navire, en jettant des cris dont le son n'est point désagréable à l'oreille ; & lorsqu'ils ont perdu le bâtiment de vue, ils se retirent dans leur isle, ou sur les côtes voisines. Vous

---

(1) Isle des Loups.

vous imaginez peut-être que la chasse de ces animaux est fort dangereuse. Je vous dirai qu'ils ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre ; d'ailleurs ils s'enfuient aussi-tôt qu'ils apperçoivent un chasseur armé. Leur peau est très-belle & très-estimée pour la beauté de son poil qui est ras, doux & de longue durée. J'ai vu encore dans le fleuve de *la Plata* un poisson qu'on appelle *Viagros*. Il a quatre longues moustaches ; sur son dos est un aiguillon dont la piqûre est extrêmement dangereuse ; elle est même mortelle lorsqu'on n'a pas soin d'y remédier promptement. Cet aiguillon paroît cependant foible ; mais on en jugeroit mal si l'on n'examinoit que les apparences. Voici un trait qui peut vous en donner une idée. Ayant pris un de ces poissons, nous le mîmes sur une table épaisse d'un bon doigt ; il la perça de part en part avec une facilité qui nous surprit tous également. Le reste du voyage fut on ne peut pas plus satisfaisant. Après une navigation agréable & tranquille nous nous trouvâmes à la vue de *Buenos-Ayres*, d'où je vous écris. Cette ville est, je crois, sous le trente-deuxième degré de latitude méridio-

nale. On y respire un air assez tempéré ; quoique souvent un peu trop rafraîchi par les vents qui regnent sur le fleuve de *la Plata*. Les campagnes des environs n'offrent que de vastes déserts , & l'on n'y trouve que quelques cabanes répandues çà & là , mais toujours fort éloignées les unes des autres. Le pêcher est presque le seul arbre fruitier que l'on voye aux environs de *Buenos-Ayres*. La vigne ne sçauroit y venir à cause de la multitude innombrable de fourmis dont cette terre abonde ; ainsi l'on ne boit dans ce pays d'autre vin que celui qu'on y fait venir d'Espagne par mer ou par terre de *Mendoza* , ville de *Chili* , assise au pied des Cordillieres , à trois cens lieues de *Buenos-Ayres*. A la vérité ces déserts arides & incultes dont je viens de vous parler sont peuplés de chevaux & de bœufs sauvages. Quelques jours après mon arrivée à *Buenos-Ayres* , un Indien vendit à un homme de ma connoissance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie , encore auroient-ils été fort chers s'ils n'eussent été d'une extrême beauté ; car on en trouve communément à six ou huit francs , on peut même en avoir à meilleur marché ; mais alors il faut aller les chercher à

la campagne où les payfans en ont toujours un grand nombre à vendre. Les bœufs ne font pas moins communs ; pour s'en convaincre , on n'a qu'à faire attention à la quantité prodigieuse de leurs peaux qui s'envoyent en Europe. Vous ne ferez pas fâché , mon Révérend Pere , de fçavoir la maniere dont on les prend. Une vingtaine de chasseurs à cheval s'avancent en bon ordre vers l'endroit où ils prévoient qu'il peut y en avoir un certain nombre ; ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croissant & bien aiguifé ; ils se fervent de cet instrument pour frapper les animaux qu'ils poursuivent , & c'est ordinairement aux jambes de derriere qu'ils portent le coup , mais toujours avec tant d'adresse , qu'ils ne manquent presque jamais de couper le nerf de la jointure. L'animal tombe bientôt à terre sans pouvoir se relever. Le chasseur , au lieu de s'y arrêter , poursuit les autres , & frappant de la même maniere tous ceux qu'ils rencontrent , il les met hors d'état de fuir , de sorte qu'en une heure de temps , vingt hommes peuvent en abattre sept à huit cens. Lorsque les chasseurs sont las , ils descendent de cheval , & après avoir

pris un peu de repos, ils affomment les bœufs qu'ils ont terrassés, en emportent la peau, la langue & le suif, & abandonnent le reste aux corbeaux, qui sont ici en si grande quantité que l'air en est souvent obscurci. On feroit beaucoup mieux d'exterminer les chiens sauvages qui se sont prodigieusement multipliés dans le voisinage de *Buenos-Ayres*. Ces animaux vivent sous terre dans des tanières faciles à reconnoître par les tas d'ossements que l'on apperçoit autour. Comme il est fort à craindre que les bœufs sauvages venant à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes mêmes, le Gouverneur de *Buenos-Ayres* avoit jugé cet objet digne de toute son attention. En conséquence il avoit envoyé à la chasse de ces chiens carnassiers des soldats qui en tuerent beaucoup à coups de fusil; mais au retour de leur expédition, ils furent tellement insultés par les enfans de la ville, qui les appelloient *vainqueurs de chiens*, qu'ils n'ont plus voulu retourner à cette espèce de chasse.

Je vous ai dit que le fleuve de *la Plata* étoit un des plus dangereux de l'Inde; l'*Uraguai* (1), qui n'en est séparé que

---

(1) L'*Uruguay* est un fleuve d'une largeur

par une pointe de terre, ne l'est pas moins ; il est vrai qu'il n'est point rempli de bancs de fable comme le premier, mais il est semé de rochers, cachés à fleur d'eau, qui ne permettent point aux batimens à voiles d'y naviger. Les balfes (1) sont les seules barques qu'on y voye, & les seules qui n'y courent aucun risque à cause de leur légereté.

Ce fleuve est, à ce qu'on dit, très-poissonneux. On y trouve des loups marins, & une espece de porc, appelé *capigua*, du nom d'une herbe que cet animal aime beaucoup. Il est d'une familiarité excessive, & cette familiarité même le rend fort incommode à ceux

prodigieuse, qui se jette dans le *Paraguay* vers le trente-quatrième degré de latitude méridionale. Note de l'ancienne édition.

(1) Les Balfes sont des especes de radeaux faits de deux canots, qui ne sont autre chose que des troncs d'arbres creusés. On les unit ensemble par le moyen de quelques solives légères, qui portent également sur les deux canots, & y sont solidement attachées. On les couvre de bambous, & sur cette espece de plancher on construit avec des nattes une petite cabane couverte de paille ou de cuir, & capable de contenir un lit avec les autres petits meubles d'un voyageur. Note de l'ancienne édition.

qui veulent le nourrir. Les deux bords du fleuve sont presque couverts de bois, de palmiers & d'autres arbres assez peu connus en Europe, & qui conservent toute l'année leur verdure. On y trouve des oiseaux en quantité. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de tous ceux que j'y ai vus. Je ne vous parlerai que d'un seul, non moins remarquable par sa petitesse que par la beauté de son plumage. Cet oiseau (1) n'est pas plus gros qu'un roitelet; son col est d'un rouge éclatant, son ventre d'un jaune tirant sur l'or, & ses ailes d'un verd d'émeraude. Il a les yeux vifs & brillans, la langue longue, le vol rapide, & les plumes d'une finesse qui surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre de plus doux & de plus délicat. Cet oiseau, dont le ramage m'a paru beaucoup plus mélodieux que celui du rossignol, est presque toujours en l'air, excepté le matin & le soir, temps auquel il suce la rosée qui tombe sur les fleurs, & qui est, dit-on, sa seule nourriture. Il voltige de branche en branche tout le reste de la journée, & lorsque

---

(1) L'Auteur de cette lettre veut probablement parler du *colibry*.

La nuit tombe, il s'enfonce dans un buisson, ou se perche sur un cotonnier pour y prendre du repos. Cet oiseau conserve encore tout son éclat après sa mort; & comme il est extraordinairement petit, les femmes des Sauvages s'en font des pendans d'oreilles, & les Espagnols en envoient souvent à leurs amis dans des lettres.

Ces bois dont je viens de vous parler, sont remplis de cerfs, de chevreuils, de sangliers & de tigres. Ces derniers sont beaucoup plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Quelques Indiens m'apportèrent, il y a huit jours, la peau d'un de ces animaux; je la fis tenir droite, & je pus à peine, même en haussant le bras, atteindre à la gueule de l'animal. Il est vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire; mais il n'est pas rare d'en trouver de semblables. Ordinairement ils fuient lorsqu'ils apperçoivent des chasseurs. Cependant, aussitôt qu'ils se sentent frappés d'une balle ou d'un trait, s'ils ne tombent pas morts du coup, ils se jettent sur celui qui les a frappés, avec une impétuosité & une fureur incroyables; on prétend même qu'ils le distingueroient au milieu de cent autres personnes. Le Révérend

Pere Supérieur des Missions de l'Uraguai, en fut témoin il y a quelques jours. Ce respectable Missionnaire étoit en route avec deux ou trois Indiens qui virent entrer un tigre dans un bois voisin de leur route ; aussi-tôt ils résolurent de l'attaquer. Le Missionnaire, curieux de voir cette chasse, se mit incontinent à l'écart pour pouvoir, sans danger, examiner ce qui se passeroit. Les Indiens, accoutumés à ce genre de combat, s'arrangerent de cette manière. Deux étoient armés de lances, le troisième portoit un mousquet chargé à bales. Celui-ci se plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancerent dans cet ordre, & tournerent autour du bois, jusqu'à ce qu'enfin ils apperçurent le tigre ; alors celui qui portoit le mousquet, lâcha son coup & frappa l'animal à la tête. Le Missionnaire m'a raconté qu'il vit en même-temps partir le coup & le tigre enfoncé dans les lances. Car dès qu'il se sentit blessé, il voulut s'élaner sur celui qui avoit tiré le coup ; mais les deux autres prévoyant bien ce qui devoit arriver, avoient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal. Ils l'arrêterent en effet, lui percerent les flancs chacun de leur côté, & le

tinrent un moment suspendu en l'air. Quelques instans après ils prirent un de ses petits, qui pouvoit avoir tout au plus un mois : je l'ai vu & touché, non sans crainte, car, tout jeune qu'il étoit, il écumoit de rage, ses rugissemens étoient affreux, il se jettoit sur tout le monde, sur ceux même qui lui apportoit à manger : heureusement que ses forces ne répondoient point à son courage, autrement il les eût dévorés. Voyant donc qu'on ne pouvoit l'appriivoiser, & craignant d'ailleurs que ses rugissemens ne nous attirassent la visite des tigres du voisinage, nous lui attachâmes une pierre au col & le fîmes jeter dans l'Uraguay, sur les bords duquel nous nous trouvions alors.

Les Indiens ont encore une maniere de faire la guerre aux bêtes féroces. Outre la lance, l'arc & les fleches, ils portent à leur ceinture deux pierres rondes, enfermées dans un sac de cuir, & attachées aux deux bouts d'une corde longue d'environ trois brasses. Les sacs sont de peau de vache. Les Indiens n'ont point d'armes plus redoutables. Lorsqu'ils trouvent l'occasion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent une de leurs pierres de la main gauche, &

de la droite font tourner l'autre à peu près comme une fronde, jusqu'à ce qu'ils se trouvent à même de porter le coup, & ils la lancent avec tant de force & d'adresse, qu'ordinairement ils abattent ou tuent l'animal. Quand les Indiens font à la chasse des oiseaux & des bêtes moins dangereuses, ils ne portent communément avec eux que leur arc & leurs fleches. Rarement il arrive qu'ils manquent des oiseaux, même au vol. Souvent ils tuent ainsi de gros poissons qui s'élevent au-dessus de la surface de l'eau. Mais pour prendre le *cerf*, la *vigogne*, le *guanacos* & d'autres animaux légers à la course, ils emploient les lacets & les deux pierres attachées au bout de la corde dont j'ai parlé. La *vigogne* ressemble au cerf pour la forme & l'agilité, mais elle est un peu plus grosse. Du poil qui croît sous son ventre, on fabrique des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raison chapeaux de *vigogne*. Le poil des côtés sert à faire des serviettes & des mouchoirs fort estimés. Le *guanacos* tient aussi de la figure du cerf; il est cependant beaucoup plus petit; il a le col long, de grands yeux noirs, & une tête haute qu'il porte fort majestueusement. Son

poil est une espece de laine assez semblable au poil de chevre; mais j'ignore l'usage qu'on en fait. Cet animal est ennemi de la chaleur; quand le soleil est un peu plus ardent qu'à l'ordinaire, il crie, s'agite & se jette à terre, où il reste quelquefois très-long-temps sans pouvoir se relever.

Outre ces animaux, il en est un qui m'a paru fort singulier: c'est celui que les *Moxes* appellent *orocomo*; il a le poil roux, le museau pointu, & les dents larges & tranchantes. Lorsque cet animal, qui est de la grandeur d'un gros chien, apperçoit un Indien armé, il prend aussitôt la fuite; mais s'il le voit sans armes, il l'attaque, le renverse par terre, le foule à plusieurs reprises, & quand il le croit mort, il le couvre de feuilles & de branches d'arbres, & se retire. L'Indien, qui connoît l'instinct de cette bête, se relève dès qu'elle a disparu, & cherche son salut dans la fuite, ou monte sur un arbre, d'où il considère à loisir tout ce qui se passe. L'*orocomo* ne tarde pas à revenir accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité à venir partager sa proie; mais ne la trouvant plus, il pousse des hurlemens épouvantables, regarde son

compagnon d'un air triste & désolé, & semble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

Je ne puis m'empêcher de vous parler encore d'une espece d'ours particuliere, qu'on appelle *ours aux fourmis*. Cet animal a, au lieu de gueule, un trou rond toujours ouvert. Le pays produit une quantité prodigieuse de fourmis; l'*ours*, dont je parle, met son museau à l'entrée de la fourmiliere, & y pousse fort avant sa langue, qui est extrêmement pointue; il attend qu'elle soit couverte de fourmis, ensuite il la retire avec promptitude, pour engloutir tous ces petits animaux. Le même jeu continue jusqu'à ce que l'*ours* soit rassasié de ce mets favori. Voilà pourquoi on l'appelle *ours aux fourmis*.

Quoique l'*ours aux fourmis* soit sans dents, il est pourvu néanmoins d'armes terribles. Ne pouvant se jeter sur son ennemi avec fureur, comme font les lions & les tigres, il l'embrasse, il le serre & le déchire avec ses pattes. Cet animal est souvent aux prises avec le tigre; mais comme celui-ci sçait faire un aussi bon usage de ses dents, que celui-là de ses griffes, le combat se

termine d'ordinaire par la mort des deux combattans. Du reste toutes ces bêtes féroces n'attaquent guere les hommes, à moins qu'elles n'en soient attaquées les premières, de sorte que les Indiens qui le sçavent, passent souvent les journées entières au milieu des forêts sans courir aucun danger.

Ces différens animaux ne sont pas la seule richesse du pays. Il produit toutes les especes d'arbres que nous connoissons en Europe. On y trouve même dans quelques endroits le fameux arbre du Brésil (1), & celui dont on tire cette liqueur célèbre, qu'on appelle *sang de dragon*, & sur laquelle les voyageurs ont débité les fables les plus extravagantes. Je ne vous en dirai rien à présent, parce que je n'en connois point encore toutes les propriétés. Je me réserve à vous les détailler, lorsque j'en ferai plus instruit. Le pays produit encore certains fruits singuliers, dont vous ferez peut-être bien aise d'avoir quelque'idée. Il en est un entr'autres qui

---

(1) On a donné à cet arbre le nom d'*arbre du Brésil*, parce que le premier qu'on a vu en Europe avoit été apporté du Brésil. Note de l'ancienne édition.

resemble assez à une grappe de raisin, mais cette grappe est composée de grains aussi menus que ceux du poivre. Chaque grain renferme une petite semence qu'on mange ordinairement après le repas, & sa vertu consiste à procurer, quelque temps après, une évacuation douce & facile. Ce fruit qu'on appelle *mbegue*, est d'un goût & d'une odeur fort agréable. Le *pigna*, autre fruit du pays, a quelque ressemblance avec la pomme de pin, c'est ce qui a fait donner le nom de pin à l'arbre qui le produit. Cependant la figure du *pigna* approche davantage de celle de l'artichaut; sa chair, qui est jaune comme celle du coing, lui est fort supérieure, & pour la saveur, & pour le parfum. On estime beaucoup dans le pays une plante nommée *mburusugia*, qui porte une très-belle fleur, que les Indiens appellent la fleur de la passion, & qui se change en une espece de calbasse de la grosseur d'un œuf de poule. Quand ce fruit est mûr, on le suce, & l'on en tire une liqueur douce & délicate, qui a la vertu de rafraîchir le sang, & de fortifier l'estomac. J'ai vu encore une plante nommée *pacoë*, qui produit des cosses longues, grosses,

raboteuses, & de différentes couleurs. Ces coffes renferment une espece de fève de très-bon goût. Je ne vous parlerai pas de l'herbe connue sous le nom de *l'herbe du Paraguay*; je me contenterai de vous dire que c'est la feuille d'un arbrisseau qui ne se trouvoit autrefois que dans les montages de *Maracayu*, situées à plus de deux cens lieues des peuplades chrétiennes. Lorsque ces peuplades s'établirent dans les terres qu'elles ont défrichées, on y fit venir de jeunes plans de *Maracayu*, & ils réussirent à merveille. Aujourd'hui il y en a une si grande quantité, que les Indiens en font un commerce considérable avec les Espagnols. Vous n'ignorez pas les calomnies & les discours injurieux que ce commerce a occasionnés contre nous; mais vous sçavez aussi que la Cour d'Espagne n'en a tenu aucun compte: c'est pourquoi je passerai cet article sous silence, pour vous dire un mot du génie & des mœurs des Indiens encore barbares, qui ne sont soumis à aucunes loix.

Les Sauvages ne connoissent entr'eux ni Princes, ni Rois. On dit en Europe qu'ils ont des Républiques, mais ces Républiques n'ont point de forme stable; il

n'y a ni loix , ni regles fixes pour le gouvernement civil non plus que pour l'administration de la justice. Chaque famille se croit absolument libre , chaque Indien se croit indépendant. Cependant comme les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins , mettent sans cesse leur liberté en danger , ils ont appris de la nécessité à former entr'eux une sorte de société , & à se choisir un chef, qu'ils appellent *Cacique*, c'est-à-dire, capitaine ou commandant. En le choisissant, leur intention n'est pas de se donner un maître, mais un protecteur & un pere, sous la conduite duquel ils veulent se mettre. Pour être élevé à cette dignité, il faut auparavant avoir donné des preuves éclatantes de courage & de valeur. Plus un *Cacique* devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade augmente, & il aura quelquefois sous lui jusqu'à cent cinquante familles.

Si nous en croyons quelques anciens Missionnaires, il y a parmi les *Caciques* des magiciens qui sçavent rendre leur autorité respectable par les maléfices qu'ils employent pour se venger de ceux dont ils sont mécontents. S'ils entreprennoient de les punir publiquement par la voie d'une justice réglée, on ne tarderoit

---

pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au peuple que les lions, les tigres & les animaux les plus féroces sont à leurs ordres, pour dévorer quiconque refuseroit de leur obéir. On les croit d'autant plus facilement qu'il n'est pas rare de voir ceux que le *Cacique* a menacé, tomber dans des maladies de langueur, qui sont plutôt un effet du poison, qu'on sçait leur faire prendre adroitement, qu'une suite de la frayeur qu'on leur inspire.

Pour parvenir à la dignité de *Cacique*, les prétendants ont ordinairement recours à quelque magicien, qui, après les avoir frottés de la graisse de certains animaux, leur fait voir l'esprit de ténèbres, dont il se dit inspiré, après quoi il nomme le *Cacique*, à qui il enjoint de conserver toujours une vénération profonde pour l'auteur de son élévation.

Les républiques ou peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment; chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du *Cacique*, & l'on passe sous un autre chef. Les effets que laissent les Indiens dans un lieu qu'ils abandonnent, sont si peu de chose, qu'il leur est aisé de réparer bientôt leur perte. Leurs de-

meures ne font que de misérables cabanes, bâties au milieu des bois avec des bamboux ou des branches d'arbres, posées les unes auprès des autres, sans ordre & sans dessein. La porte en est ordinairement si étroite & si basse, qu'il faut, pour ainsi dire, se traîner à terre pour y entrer. Demandez-leur la raison d'une structure si bizarre. Ils vous répondront froidement que c'est pour se défendre des mouches, des cousins & de quelques autres insectes dont je ne me rappelle point les noms.

Les Indiens vivent, comme vous sçavez, du produit de leur chasse & de leur pêche, de fruits sauvages, du miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naissent sans culture. Les sangliers & les cerfs sont en si grande quantité dans les forêts, qu'en peu d'heures les Sauvages peuvent renouveler leurs provisions. Mais afin d'en avoir toujours en abondance, ils changent souvent de demeure, & voilà la raison qui les empêche de se rassembler en grand nombre dans un même lieu. Ces changemens sont sans contredit un des plus grands obstacles à leur conversion.

Les Sauvages sont presque tous d'une taille haute. Ils sont agiles & dispos. Les

traits de leur visage ne different pas beaucoup de ceux des Européens. Cependant il est facile de les reconnoître à leur teint basané. Ils laissent croître leurs cheveux, parce qu'une grande partie de la beauté consiste, selon eux, à les avoir extrêmement longs. Il n'est rien cependant qui les défigure davantage.

La plupart des Indiens ne portent point de vêtemens; ils se mettent autour du cou, en guise de collier, certaines pierres brillantes, que l'on prendroit pour des émeraudes ou pour des rubis encore brutes. Dans les jours de cérémonies, ils s'attachent autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs, dont la vue est assez agréable. Pour les femmes, elles portent une espece de chemise, appelée *Tipoy*, avec des manches assez courtes. Les peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au froid, se couvrent de la peau d'un bœuf ou d'un autre animal. En été, ils mettent le poil en dehors, & en hiver, ils le tournent en dedans.

L'adresse & la valeur sont presque les seules qualités dont les Sauvages se piquent, & presque les seules qu'ils estiment. On leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, & à manier les autres

armes qui font en usage parmi eux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'en est aucun qui ne soit extraordinairement habile dans ces sortes d'exercices ; jamais ils ne manquent leur coup , même en tirant au vol. Les massues dont ils se servent dans les combats, sont faites d'un bois dur & pesant, elles sont tranchantes des deux côtés, fort épaisses au milieu, & se terminent en pointes. A ces armes offensives, quelques-uns ajoutent, lorsqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce, pour se mettre à couvert des traits de leurs ennemis.

Ces peuples sont si vindicatifs, que le moindre mécontentement suffit pour faire naître entre deux peuplades la guerre la plus cruelle. Il n'est pas rare de les voir prendre les armes pour disputer à quelque peuple voisin un morceau de fer, plus estimé chez eux que l'or & l'argent ne le sont en Europe. Quelquefois ils s'arment par pur caprice, ou simplement pour s'acquérir une réputation de valeur. Les Européens ne sont peut-être guere en état de sentir ce qu'il y a de barbare dans un pareil procédé. Accoutumés eux-mêmes à s'armer quelquefois sans raison les uns contre les autres, leur conduite ne differe guere en cela de celle des Indiens ;  
mais

mais ce qui inspirera fans doute de l'horreur pour ces derniers, c'est l'inclination qu'ils ont à se nourrir de chair humaine. Lorsqu'ils sont en guerre, ils font le plus qu'ils peuvent de prisonniers, & les mangent au retour de leur expédition. En temps même de paix les Indiens d'une même peuplade se poursuivent les uns les autres & se tendent mutuellement des pièges pour assouvir leur appétit féroce. Cependant il faut convenir qu'il en est beaucoup parmi eux qui ont horreur de cette barbare coutume. J'en ai vu d'un caractère doux & paisible; ceux-ci vivent tranquilles chez eux; s'ils prennent les armes contre leurs voisins, ce n'est que quand la nécessité les y contraint; mais alors ce sont les plus redoutables dans les combats.

- Vouloir entreprendre de vous faire une peinture des mœurs qui conviennent également à tous les peuples sauvages de l'Inde, ce seroit former un projet impossible. Vous concevez que les usages & les coutumes doivent varier presque à l'infini. Je me contente donc de rapporter ce qui m'a paru le plus universellement établi parmi eux. On peut cependant dire en général qu'il y a deux especes d'hommes dans le pays dont je parle. Les uns

sont absolument barbares , les autres conservent , jusques dans le sein même de la barbarie , une douceur , une droiture , un amour de la paix , & mille autres qualités estimables , qu'on est tout étonné de trouver dans des hommes sans éducation , & pour ainsi dire sans principes. Les Historiens , faute de remarquer cette différence , ont été peu d'accord sur le génie & le caractère des Indiens. Tantôt on nous les représente comme des gens grossiers & stupides , aussi bornés dans leurs vues , qu'inconstans & légers dans leurs résolutions ; capables d'embrasser aujourd'hui le christianisme , & de retourner demain dans leurs bois. Tantôt on nous les peint comme des hommes d'un tempérament vif & plein de feu , d'une patience admirable dans le travail , d'un esprit pénétrant , d'une intelligence vaste , & enfin , d'une docilité singulière aux ordres de ceux qui ont droit de leur commander. Telle est l'idée que Barthelemi de *las-Casas* nous donne des Indiens qui habitoient le Mexique & le Pérou , lorsque les Espagnols y aborderent pour la première fois. Cet écrivain célèbre auroit du observer que ces peuples étoient déjà civilisés. Ils avoient en effet un Roi

environné d'une cour nombreuse, ce qui ne se trouve dans aucune contrée de l'Amérique méridionale. Ce seroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes & les mauvaises coutumes établies dans chaque canton passent des peres aux enfans, & la bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit, l'emporte presque toujours sur le caractère propre des particuliers.

Il n'est pas surprenant que des Nations errantes & sauvages, telles que la plupart de celles du Paraguai, connoissent si peu la beauté de l'ordre, & les charmes de la société. Il n'est pas étonnant non plus que leurs jeunes gens étant mal-élevés, & n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, se livrent si facilement à la débauche & à la dissolution. Je trouve encore moins étrange, qu'étant accoutumés, comme ils le sont, dès leur plus tendre enfance, à la chasse & à la pêche, exercices fatiguans, qui ne sont cependant pas sans plaisirs, ils négligent si fort le soin de cultiver les campagnes.

La saison des pluies est pour eux un temps de réjouissances. Leurs festins & leurs danses durent ordinairement trois

jours & trois nuits de fuite, dont ils passent la plus grande partie à boire ; mais il arrive très-souvent que les fumées de la *cicha* (1) venant à leur troubler le cerveau, ils sont succéder les disputes, les querelles & les meurtres à la joie, aux plaisirs & aux divertissemens. Il est permis aux *Caciques* d'avoir plusieurs femmes; les autres Indiens n'en peuvent avoir qu'une. Mais si par hasard ils viennent à s'en dégoûter, ils ont droit de la renvoyer & d'en prendre une autre. Jamais un pere n'accorde sa fille en mariage, à moins que le prétendant n'ait donné des preuves non-équivoques de son adresse & de sa valeur. Celui-ci va donc à la chasse, tue le plus qu'il peut de gibier, l'apporte à l'entrée de la cabanne où demeure celle qu'il veut épouser & se retire sans dire mot. Par l'espece & la quantité du gibier, les parens jugent si c'est un homme de cœur & s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage.

Il y a beaucoup d'Indiens qui n'ont point d'autre lit que la terre ou quelques ais, sur lesquels ils étendent une

---

(1) Boisson des Indiens.

matte de jonc & la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent se procurer un *hamac* ; c'est un espece de filet suspendu entre quatre pieux ; quand la nuit arrive , ils le suspendent à des arbres , pour y prendre leur repos.

L'Orateur Romain dit quelque part , qu'il n'y a aucun peuple dans le monde qui ne reconnoisse un Etre-suprême , & qui ne lui rende hommage. Ces paroles se vérifient parfaitement bien à l'égard de certains peuples du *Paraguai* , peuples grossiers & barbares , dont quelques-uns , à la vérité , ne rendent aucun culte à Dieu , mais qui sont persuadés de son existence , & qui le craignent beaucoup. Ils sont également persuadés que l'ame ne périt point avec le corps , du moins je l'ai jugé ainsi par le soin avec lequel ils ensevelissent leurs morts. Ils mettent auprès d'eux des vivres , un arc , des fleches , & une massue , afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie , & que la faim ne les engage pas à revenir dans le monde pour tourmenter les vivans. Ce principe universellement reçu parmi les Indiens est d'une grande utilité pour les conduire à la connois-

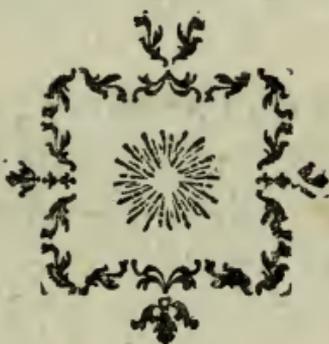
fance de Dieu. Du reste la plupart s'embarraffent très-peu de ce que deviennent les ames après la mort.

Les Indiens donnent à la Lune le titre de mere, & l'honorent en cette qualité. Lorsqu'elle s'éclipse, on les voit sortir en foule de leurs cabanes, en pouffant des cris & des hurlemens épouvantables & lancer dans l'air une quantité prodigieuse de fleches pour défendre l'astre de la nuit des chiens qu'ils croyent s'être jettés sur lui pour le déchirer. Plusieurs peuples de l'Asie, quoique civilisés, pensent sur les éclipses de lune à peu près comme les Sauvages de l'Amérique.

Quand il tonne, ces nations s'imaginent que l'orage est suscitè par l'ame de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veut venger la honte de sa défaite. Les Sauvages sont très-superstitieux dans la recherche de l'avenir, Ils consultent souvent le chant des oiseaux, le cri de certains animaux, & les changemens qui surviennent aux arbres. Ce sont leurs oracles, & ils croyent pouvoir en tirer des connoissances certaines sur les accidens fâcheux dont ils sont menacés.

N'attendez pas de moi que je vous détaille les différens points de la Reli-

gion de ces barbares. D'abord je ne la connois que fort imparfaitement. Outre cela, comme chaque peuple a son culte, ses cérémonies & ses Dieux particuliers, je serois infini si je voulois vous en faire une description exacte & complete. Peut-être qu'un jour je pourrai vous donner cette satisfaction; mais auparavant je veux tout voir par moi-même, pour ne rien vous marquer que de certain. J'ai l'honneur d'être en l'union de N. S. J. C. &c.



## L E T T R E

*Du Pere Antoine Sepp , Missionnaire de la  
Compagnie de Jesus , au Pere Guillaume  
Stinglhaim , Provincial de la même Com-  
pagnie dans la Province de la haute  
Allemagne.*

**M**ON RÉVÉREND PÈRE ,

*La Paix de Notre Seigneur.*

La Mission du Paraguay , une des plus florissantes que nous ayons dans le nouveau Monde , mérite certainement votre attention , & celle de toutes les personnes qui s'intéressent à la propagation de la Foi. La grace que Dieu m'a faite de m'y consacrer depuis plusieurs années , me met en état de vous en donner des connoissances , qui vous apprendront les qualités que doivent avoir ceux qui vous pressent de les envoyer partager avec nous les travaux de la vie Apostolique. Au reste je ne vous entretiendrai ici que de ce qui me regarde , laissant aux autres Missionnaires le soin d'infor-

mer leurs amis qui sont en Europe , de ce qui se passe dans les nouvelles Missions qui leur sont confiées.

Il y a peu d'années qu'on avoit formé le dessein de porter la Foi chez des Peuples infidèles , qu'on appelle ici *Tscharos*. Ils sont presque aussi féroces que les bêtes parmi lesquelles ils vivent ; ils vont quasi tout nus , & ils n'ont guères de l'homme que la figure. Il ne faudroit point d'autre preuve de leur barbarie , que la bizarre coutume qu'ils observent à la mort de leurs proches : quand quelqu'un vient à mourir , chacun de ses parens doit se couper l'extrémité des doigts de la main , ou même un doigt tout entier , pour mieux témoigner sa douleur : s'il arrive qu'il meure assez de personnes pour que leurs mains soient tout-à-fait mutilées , ils vont aux pieds , dont ils se font pareillement couper les doigts , à mesure que la mort leur enleve quelque parent.

On songea donc à civiliser ces Barbares , & à leur annoncer l'Évangile. On jeta les yeux pour cela sur deux Missionnaires pleins de zèle & de courage , sçavoir le Pere Antoine Bohm , qui est mort depuis quelque temps de la mort des Saints , & le Pere Hypolite Doctili , Italien. L'un & l'autre ont acquis

un grand usage de traiter avec les Indiens , par le grand nombre des Nations du Paraguay qu'ils ont converties à la Foi.

Un de ces Indiens, nommé *Moreira*, qui étoit fort accrédité parmi ses compatriotes, & qui entendoit assez bien la langue Espagnole, s'offrit aux Missionnaires pour leur servir d'interprète. L'offre fut acceptée avec joie : c'étoit un imposteur qui abusoit de la confiance des deux hommes Apostoliques, & qui loin d'entrer dans leurs vues, ne cherchoit qu'à ruiner leur projet, & à rendre odieux le nom Chrétien. Lorsque les Peres expliquoient à ces Infidèles les vérités de la Religion, le perfide Truchement, au lieu d'interpréter leurs paroles dans la langue du pays, les avertissoit de se précautionner contre la tyrannie des Espagnols, & leur faisoit entendre que ces nouveaux venus ne pensoient qu'à les attirer peu-à-peu vers leurs Peuplades, afin de les livrer ensuite aux ennemis de la Nation, & de les jeter dans un cruel esclavage.

Il n'en fallut pas davantage pour irriter tous les esprits contre les Missionnaires : on prenoit déjà des mesures pour les massacrer. Le Pere Bohm eût été sacrifié le premier à leur fureur, si un.

Néophyte qui l'accompagnoit , n'eût arrêté le bras d'un de ces Barbares , qu'il avoit déjà levé pour lui décharger un coup de massue sur la tête. Des dispositions si éloignées du Christianisme , firent juger aux deux Missionnaires qu'il n'étoit pas encore temps de travailler à la conversion de ces Peuples , & ils se retirèrent pénétrés de douleur d'avoir eu si peu de succès dans leur entreprise.

Peu de jours après leur départ, le même Moreyra qui avoit fait échouer par ses artifices le projet des Missionnaires , parut dans ma Peuplade , qui n'est pas éloignée des terres habitées par ceux de sa Nation. La pensée me vint de gagner cette ame endurcie depuis long-temps dans toute sorte de crimes , & dont l'aversion pour le Christianisme sembloit être insurmontable. Je l'engageai peu à peu , par des démonstrations d'amitié , à venir dans ma cabane ; je l'y reçus avec tendresse , je lui donnai de l'herbe (1) du Paraguay , & je lui fis d'autres petits présens que je sçavois devoir lui être agréables.

Ces marques d'affection l'appriivoiserent insensiblement ; attiré par mes

---

(1) Cette herbe est de même usage que le thé°

careffes & par mes libéralités , il vint toutes les femaines me rendre quelques visites ; il m'amena même fon fils. Quand je crus l'avoir gagné tout-à-fait , je lui représentai fortement le déplorable état dans lequel il vivoit ; je lui fis sentir qu'étant dans un âge avancé , il devoit bientôt paroître au tribunal du fouverain Juge , & qu'il devoit s'attendre à des supplices éternels , fi continuant à fermer les yeux à la lumiere qui l'avoit tant de fois éclairé , il perfévéroit dans fon infidélité. Je l'embrassai en même temps , & je le conjurai d'avoir pitié de lui-même. Je m'apperçus qu'il s'attendriffoit , & auffi-tôt je le mis lui & fon fils entre les mains de quelques Néophytes , pour le retenir dans la Peuplade. Il est maintenant entièrement changé ; il se rend exactement à l'Eglife avec les autres Fideles ; quoiqu'il ait foixante ans , il ne fait nulle difficulté de s'asseoir au milieu des enfans , de faire le figne de la croix , & d'apprendre comme eux le catéchisme ; il récite le Rosaire avec les Néophytes ; enfin c'est sincèrement qu'il est converti , & il y a lieu de croire que fon exemple produira auffi la conversion de fes compatriotes : fa femme l'a déjà fuivi , avec dix familles de la même

Nation qui demandent le baptême , & qui demeurent dans ma Peuplade pour se faire instruire.

Le fils de Moreyra , touché de la grace que Dieu lui avoit faite de l'appeller au Christianisme , ne songea plus qu'à procurer le même bonheur à ceux qui lui étoient le plus cher. Il alla lui-même chercher sa femme , & l'amena à la Peuplade. Elle a un frere marié dans le même pays , qui a voulu l'y accompagner , & il me presse maintenant de le mettre au rang des Chrétiens.

Quelques jours après son arrivée , la femme de ce dernier se présenta à moi presque demi morte de lassitude , & de la longue abstinence qu'elle avoit gardée. « Il y a long-temps , me dit-elle en m'a-  
» bordant , que je desire d'embrasser le  
» Christianisme ; quand je me suis vue  
» abandonnée de mon mari , je n'ai plus  
» pensé qu'à exécuter mon dessein ; j'ai  
» donc pris le parti de venir le joindre ,  
» mais j'ai eu le malheur de plaire à de  
» jeunes Indiens , qui se doutant de ma  
» résolution , ne me perdoient pas de  
» vue , & cherchoient à me retenir  
» malgré moi , pour me faire enfin con-  
» sentir à leurs passions brutales. Je me  
» suis échappée pendant la nuit , & lors-

» que je me croyois fort éloignée d'eux ;  
 » je les ai apperçus dès la pointe du  
 » jour qui me poursuivoient. J'avois beau  
 » courir , ils étoient sur le point de  
 » m'atteindre. Dans l'extrémité où je me  
 » trouvois , je me suis jettée dans un  
 » marais qui étoit tout proche ; j'y ai  
 » demeuré tout le jour enfoncé dans la  
 » boue jusqu'au col. La crainte que  
 » j'avois d'être découverte , me jettoit  
 » dans de continuelles allarmes , & ne  
 » me laissoit pas la liberté de faire atten-  
 » tion à ce que je souffrois dans un lieu  
 » si incommode. Enfin j'ai cru qu'à la  
 » faveur de la nuit je pouvois sortir de  
 » mon marais , & continuer ma route en  
 » toute sûreté. Le Seigneur qui m'a pro-  
 » tégée dans cette fâcheuse conjoncture ,  
 » & à qui je dois ma délivrance , a  
 » guidé mes pas vers vous , & je sens  
 » que votre présence me fait oublier  
 » toutes mes fatigues : aidez-moi , mon  
 » Pere , dans le dessein que j'ai d'entrer  
 » dans la voie du salut , c'est l'unique  
 » chose après laquelle je soupire , &  
 » c'est aussi la seule qui ait pu vous porter  
 » à venir demeurer au milieu de nous ».

Un si grand courage dans un personne  
 du sexe , a quelque chose de bien ex-  
 traordinaire. Je ne jugeai pas qu'elle eût

besoin d'autre épreuve pour me convaincre de la sincérité de ses dispositions ; c'est pourquoi , aussitôt qu'elle fut instruite , je lui administrai le saint baptême. La ferveur de sa piété répond parfaitement à la fermeté qu'elle a fait paroître , pour rompre les liens qui l'auroient attachée pour toujours à l'idolâtrie.

Je jouissois de la douceur que goûte un Missionnaire à retirer des ames égarrées du chemin de la perdition , lorsque je reçus ordre de mes Supérieurs de me rendre à Notre-Dame de Foi ; c'est une des Peuplades les plus nombreuses & les plus étendues qui soient dans le Paraguay : elle est située aux bords du fleuve Parana. Le Pere Ferdinand de Orga , qui gouvernoit cette Eglise , n'étoit plus en état de remplir ses fonctions , soit à cause de son grand âge , qui passoit quatre-vingt ans , soit à cause de plusieurs infirmités , qui étoient le fruit de ses longs travaux.

Ce bon vieillard me témoigna l'excès de sa joie par l'abondance des larmes qu'il répandit en m'embrassant. En effet , jamais cette Chrétienté n'eut plus besoin d'être secourue que dans le temps que j'y arrivai. La peste qui étoit répandue dans tout le Paraguay , se faisoit déjà sentir

dans la Peuplade , & elle y fit en peu de temps de plus grands ravages que partout ailleurs.

Cette maladie commençoit d'abord par de petites pustules qui couvroient tout le corps de ceux qui en étoient frappés ; ensuite elle faisoit le gosier , & portoit un feu dévorant dans les entrailles , qui desséchant l'humide radical , affoiblissoit l'estomac , & causoit un dégoût universel , ce qui étoit suivi de la pourriture des intestins , & d'un flux de sang continuel. Les enfans mêmes qui étoient encore dans le sein de leur mere , n'étoient pas épargnés. Plusieurs de ces enfans naissoient avant le terme ordinaire : mon attention étoit de les baptiser aussi-tôt , car ils mouroient tous le même jour qu'ils étoient nés.

Comme il me falloit pourvoir aux besoins du corps & de l'ame de tant de malades & de mourans , il ne m'eût pas été possible de visiter chaque jour toutes les maisons de la peuplade ; ainsi afin d'être plus à portée de les secourir , je pris le parti de les rassembler tous dans un même lieu. Je choisiss pour cela un bâtiment fort vaste où se fabriquoit la tuile , dont je fis une espece d'hôpital ; j'y fis transporter dans leurs hamacs tous

Ceux qui ressentoient les premières atteintes du mal contagieux ; je plaçai les hommes d'un côté & les femmes de l'autre ; je pratiquai aussi un lieu séparé pour celles qui étoient enceintes ; & on m'avertissoit aussi-tôt que quelque enfant venoit au monde , afin de le baptiser sur le champ.

Mon premier soin étoit d'abord d'administrer les sacremens à chaque malade , & de le disposer à une sainte mort. Ensuite, je leur donnois les remèdes que je croyois pouvoir les guérir , & qui effectivement en ont tiré plusieurs des portes de la mort. J'appris à quelques Indiens la manière dont ils devoient s'y prendre pour saigner. Le premier couteau , ou quelque autre outil semblable , qui leur tomboit sous la main , leur servoit de lancette ; & en peu de temps ils ouvrirent la veine à plus de mille personnes. Je parcourois plusieurs fois le jour chaque hamac , soit pour porter des bouillons aux malades , soit pour leur faire boire de l'eau de limon , afin de rafraîchir leurs entrailles. Comme la malignité de la contagion se jettoit presque toujours sur leurs yeux ou sur leurs oreilles , en sorte qu'ils étoient en danger de demeurer sourds ou aveugles le reste de leur vie ; je faisois

une autre tournée, suivi d'un Indien, qui leur ouvroit les yeux, tandis, qu'à la faveur d'un long tuyau, j'y soufflois du sucre candi en poudre; ou bien je leur mettois dans l'oreille de petites boules de coton imbibées de vinaigre. Telles furent pendant près de trois mois mes occupations de chaque jour, qui me laissoient à peine le temps de prendre un morceau à la hâte, & de réciter mon office.

Ces remèdes, que Dieu m'inspira de leur donner, eurent tout le succès que je pouvois souhaiter; ils rendirent la santé à un grand nombre de ces pauvres gens, qui étant dépourvus, comme ils le sont, de tout secours humain, n'auroient jamais pu résister sans moi à la violence du mal. J'attribue aussi la guérison subite de plusieurs à une protection sensible de la sainte Vierge, qu'ils invoquoient lorsqu'ils étoient sur le point de rendre le dernier soupir. J'avois dressé un autel au milieu de la salle, & j'y avois posé sa statue, au pied de laquelle je mis un morceau de la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Oëtingen, qui m'a été donné par MM. les Chanoines de cette ville, lorsque je partis de Bavière pour la Mission du Paraguay.

Le temps ne me permet pas d'entrer dans le détail de toutes les faveurs qu'elle répand sur nos Indiens; les moins crédules parmi eux en font tellement frappés, qu'ils la réclament dans tous leurs besoins; & ce n'est pas en vain qu'ils ont recours à cette mere de miséricorde; nous avons encore éprouvé tout récemment l'effet de ses bontés. La peste ayant cessé d'affliger nos Néophytes, s'étoit répandue dans les campagnes; le bled, qui étoit déjà en fleurs, se trouva tout corrompu par l'infection de l'air; on ne doutoit plus que la disette ne devînt universelle, & que la famine ne fît périr ceux que les maladies contagieuses avoient épargnés.

Dans l'extrême consternation où l'on étoit, il me vint dans l'esprit de faire une procession générale, & de porter la statue de la sainte Vierge dans toutes les campagnes. Cette procession se fit avec un grand ordre; tous les habitans de la peuplade, jusqu'aux plus petits enfans, y assisterent, & jamais ils ne donnerent des marques plus véritables de leur piété. La confiance que nous avions eue en la mere de Dieu ne fut pas vaine; les campagnes prirent aussitôt une face nouvelle, & la récolte fut

des plus abondantes, en sorte même que nous fûmes en état d'affister les peuplades voisines, que la stérilité faisoit beaucoup souffrir.

Je me croyois à la fin de toutes mes fatigues, & je commençois à respirer, lorsque je me sentis attaqué à mon tour d'une maladie qui me fit croire que je touchois à ma dernière heure; je tombai tout-à-coup dans une foiblesse extrême, accompagnée d'un dégoût général de toutes choses. On jugea que le repos & le changement d'air pourroient me rétablir; ainsi je quittai le climat sec & brûlant où j'étois, pour me rendre sur les bords du fleuve Vruguay, où l'air est beaucoup plus doux & plus tempéré. Mon départ coûta bien des larmes à ces pauvres Indiens, qui me regardoient comme leur libérateur; je n'avois pas moins de peine à me séparer d'eux; mais dans l'état de langueur où je me trouvois, ma présence leur étoit absolument inutile. Ainsi je me traînai comme je pus jusqu'à la peuplade de saint-François-Xavier, où à peine eus-je demeuré quelques jours, que je sentis mes forces revenir peu-à-peu, & que ma santé fut bientôt rétablie.

Le Seigneur, en me rendant la vie,

lorsque je me croyois à la fin de ma course, me destinoit à d'autres travaux. La peuplade de saint-Michel, la plus grande qui soit dans le Paraguay, étoit devenue si nombreuse, qu'un Missionnaire ne pouvoit plus suffire à l'instruction de tant de peuples; l'Eglise, quoique fort vaste, ne pouvoit plus les contenir, & les campagnes capables de culture ne rapportoient que la moitié des grains nécessaires pour leur subsistance. C'est ce qui fit prendre la résolution de partager la peuplade, & d'en tirer de quoi établir ailleurs une colonie.

On me chargea de l'exécution de cette entreprise, dont je comprenois toute la difficulté. Il s'agissoit de conduire quatre à cinq mille personnes dans une rase campagne, d'y bâtir des cabanes pour les loger, & de défricher des terres incultes pour en tirer de quoi les nourrir. Je sçavois d'ailleurs combien les Indiens sont attachés au lieu de leur naissance, & l'aversion extrême qu'ils ont pour toute sorte de travail. Les autres difficultés que je prévoyois ne me paroissoient pas moins grandes.

Néanmoins, regardant l'ordre de mes Supérieurs comme me venant de Dieu même, plus j'avois sujet de me dénier

de mes propres forces, plus je m'appuyai sur le secours du Ciel; & à l'instant toutes mes répugnances s'évanouirent. J'assemblai donc les principaux Indiens qu'on appelle Caciques, (ce sont les chefs des premières familles, qui ont dans leur dépendance quarante, cinquante, & quelquefois cent Indiens, dont ils sont absolument les maîtres). Je leur représentai la nécessité où l'on étoit de diviser leur peuplade, à cause de la multitude excessive de ses habitans; qu'ils devoient faire un sacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avoient à demeurer dans une terre qui leur étoit si chère; que je ne leur demandois rien que je n'eusse pratiqué moi-même, puisque j'avois quitté ma patrie, mes parens & mes amis, pour venir demeurer parmi eux, & leur enseigner le chemin du Ciel; qu'au reste, ils pouvoient compter que je ne les abandonnerois pas; qu'ils me verroient marcher à leur tête, & partager avec eux leurs plus rudes travaux.

Ces paroles, que je prononçai d'une manière tendre, firent une telle impression sur leurs esprits, qu'à l'instant vingt-un Caciques, & sept cens cinquante familles se joignirent à moi, & s'enga-

gerent de me suivre par-tout où je voudrois les conduire. Ils renouvelèrent leurs promesses à l'arrivée du Révérend Pere Provincial: *Payguacu*, s'écrierent-ils en leur langue, *aguy yebete yebi yebi oro eniche angandebe*. C'est-à-dire, grand Pere, (ils appellent ainsi le Pere Provincial) nous vous remercions de la visite que vous voulez bien nous rendre, nous irons volontiers où vous souhaitez.

Il n'y a que Dieu qui ait pu mettre dans le cœur de ces Indiens une disposition si prompte à l'accomplissement de notre dessein. Dès-lors je jugeai favorablement du succès, & je ne songeai plus qu'à me mettre en chemin pour chercher un lieu propre à fonder la nouvelle colonie. Les principaux Caciques m'accompagnèrent à cheval; nous marchâmes toute la journée vers l'orient, & enfin nous découvrimés sur le soir un vaste terrain, environné de collines & de bois fort touffus. Au haut de ces collines nous trouvâmes quatre sources extrêmement claires, dont les eaux serpentoient lentement dans les campagnes, & descendoient dans le fond de la vallée, où elles formoient une petite riviere assez agréable. Les rivieres

sont nécessaires dans une habitation d'Indiens, parce que ces peuples étant d'un tempérament fort chaud, ont besoin de se baigner plusieurs fois le jour. J'ai même été surpris de voir que, lorsqu'ils ont mangé, le bain étoit l'unique remède qui les guérissoit de leur indigestion.

Nous entrâmes ensuite dans les bois où nous fîmes lever quantité de cerfs & d'autres bêtes fauves. La situation d'un lieu si commode nous détermina à y établir notre peuplade. Le lendemain, qui étoit la fête de l'Exaltation Sainte-Croix, nous montâmes au plus haut de la colline, & j'y plantai une croix fort élevée pour prendre possession de cette terre au nom de Jesus-Christ. Tous nos Indiens l'adorerent en se prosternant, après quoi ils chanterent le *Te Deum* en action de graces.

Je portai aussi-tôt à la peuplade de Saint-Michel l'agréable nouvelle de la découverte que nous venions de faire. Tous les Indiens, destinés à peupler la nouvelle Colonie, se disposerent au départ, & firent provision des outils qu'ils purent trouver, soit pour couper les bois, soit pour mettre les terres en état d'être cultivées : ils conduisirent aussi un grand nombre de bœufs propres

près au labour. Je ne jugeai pas à propos que leurs femmes & leurs enfans les suivissent, jusqu'à ce que la peuplade commençât à se former, & que la terre eût porté de quoi fournir à leur subsistance.

Les Caciques commencerent d'abord par faire le partage des terres que devoit posséder chaque famille. Ensuite ils semerent quantité de coton : cette plante vient fort bien dans les campagnes du Paraguay ; la semence en est noire & de la grosseur d'un pois : l'arbre croît en forme de buisson ; il porte dès la première année : il faut le tailler chaque année comme on taille la vigne en Europe. La fleur paroît vers le mois de Décembre ou de Janvier ; elle ressemble assez à une tulippe jaune : au bout de trois jours elle se fanne & se détache. Un bouton lui succede qui mûrit peu-à-peu : il s'ouvre vers le mois de Février, & il en sort un flocon de laine fort blanche. C'est de cette laine que les Indiens font leurs vêtemens. Les Missionnaires apporterent autrefois du chanvre d'Espagne ; il croîtroit dans ce Pays aussi facilement que croît le coton : mais l'indolence des femmes Indiennes ne peut s'accommoder de toutes

les façons qu'il faut donner au chanvre pour le mettre en état d'être filé : le travail leur en parut trop difficile , & elles l'abandonnerent pour se borner à la toile de coton qu'elles font avec moins de peine.

Aussi-tôt qu'on eut appris dans les autres peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle Colonie , chacune à l'envi voulut nous aider. Les unes nous envoyèrent des bœufs ; d'autres nous amenerent des chevaux ; quelques autres nous apportèrent du bled d'Inde , des pois & des fèves pour ensemençer les terres. Ce secours , venu si à propos , encouragea nos Indiens. Ils partagerent entre eux les travaux : une partie fut destinée à labourer la terre & à y semer les grains ; l'autre partie à couper des arbres pour la construction de l'Eglise & des maisons. Avant toutes choses , je choisis le lieu où devoit se construire l'Eglise & la maison du Missionnaire : de-là je tirai des lignes paralleles qui devoient être autant de rues , où l'on devoit bâtir les maisons de chaque famille ; enforte que l'Eglise étoit comme le centre de la peuplade , où aboutissoient toutes les rues. Selon ce plan , le Missionnaire se trouve logé au

milieu de ses Néophytes , & par-là il est plus à portée de veiller à leur conduite , & de leur rendre tous les services propres de son ministère.

Pendant que mes Indiens étoient occupés à bâtir la nouvelle peuplade , je fis une découverte qui nous fera dans la suite d'une grande utilité. Ayant aperçu une pierre extraordinairement dure, qu'on appelle ici *Itacura* , parce qu'elle est semée de plusieurs taches noires , je la jettai dans un feu très - ardent , & je trouvai que ces grains ou ces taches qui couvroient la pierre , se détachant de toute la masse par la violence du feu , se changeoient en du fer aussi bon que celui qu'on trouve dans les mines d'Europe.

Cette découverte me fit d'autant plus de plaisir , que nous étions obligés de faire venir d'Espagne tous les outils dont on a besoin. Mais il n'y avoit pas moyen d'en fournir un si grand peuple : aussi un Indien se croyoit-il fort riche lorsqu'il avoit une faux , une hache , ou un autre instrument de cette nature. Lorsque j'arrivai au Paraguay , la plupart de ces pauvres gens coupoient leurs bleds avec des côtes de vache qui leur tenoient lieu de faux : un roseau d'une espece par-

ticuliere qu'ils fendoient par le milieu ; leur servoit de couteau : ils employoient des épines pour coudre leurs vêtemens. Telle étoit leur pauvreté , qui me rend encore plus précieuse l'heureuse découverte que je viens de faire.

En même-temps que je remerciois le Seigneur de ce nouveau secours qu'il m'envoyoit , je bénissois sa Providence d'avoir dépourvu le Paraguay de toutes les choses capables d'exciter l'avidité des Etrangers. Si l'on trouvoit dans le Paraguay des mines d'or ou d'argent , comme on en trouve en d'autres Pays , il se peupleroit bientôt d'Européens qui forceroient nos Indiens à fouiller dans les entrailles de la terre , pour en tirer le précieux métal après lequel ils soupirent : il arriveroit de là que , pour se soustraire à une si dure servitude , les Indiens prendroient la fuite , & chercheroient un asyle dans les plus épaisses forêts ; en sorte que n'étant plus réunis dans des peuplades , comme ils le sont maintenant , il ne seroit pas possible aux Missionnaires de travailler à leur conversion , ni de les instruire des vérités du Christianisme.

Il y avoit près d'un an qu'on étoit occupé à former la nouvelle peuplade :

l'Eglise & les maisons étoient déjà construites, & la moisson surpassoit nos espérances. Je crus qu'il étoit temps d'y transporter les femmes & les enfans que j'avois retenu jusqu'alors dans la peuplade de S. Michel. C'étoit un touchant spectacle de voir cette multitude d'Indiennes marcher dans les campagnes chargées de leurs enfans qu'elles portoient sur leurs épaules, & des autres ustensiles propres du ménage qu'elles tenoient dans leurs mains. Aussi-tôt qu'elles furent arrivées, on les logea dans la maison qui leur étoit destinée, où elles oublièrent bientôt leurs anciennes habitations, & les fatigues qu'elles avoient effuyées pour se transporter dans cette nouvelle terre.

Il ne s'agissoit plus que de donner une forme de gouvernement à cette Colonie naissante : on fit donc le choix de ceux qui avoient le plus d'autorité & d'expérience pour administrer la Justice ; d'autres eurent les charges de la Milice pour défendre le Pays des excursions que les peuples du Bresil font de temps en temps sur ces terres : on occupa le reste du peuple aux Arts mécaniques.

Il n'est pas concevable jusqu'où va l'industrie des Indiens pour tous les ou-

vrages des mains : il leur suffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un semblable, & ils l'imitent si parfaitement, qu'il est difficile de décider lequel des deux a été fait dans le Paraguay. J'ai, parmi mes Néophytes, un nommé *Païca*, qui fait toutes sortes d'instrumens de musique, & qui les touche avec une dextérité admirable. Le même grave sur l'airain, après l'avoir poli, fait des sphaeres astronomiques, des orgues d'une invention nouvelle, & une infinité d'autres ouvrages de cette nature. Il y en a parmi nos Indiennes qui, avec des laines de diverses couleurs, font des tapis qui égalent en beauté ceux de Turquie.

Mais c'est sur-tout pour la musique qu'ils ont un génie particulier : il n'y a point d'instrument, quel qu'il soit, qu'ils n'apprennent à toucher en très-peu de temps, & ils le font avec une délicatesse qu'on admireroit dans les plus habiles maîtres. Il y a, dans ma nouvelle Colonie, un enfant de douze ans qui joue sans broncher sur sa harpe les airs les plus difficiles, & qui demandent le plus d'étude & d'usage. Cette inclination que nos Indiens ont pour la musique, a porté les Missionnaires à les entretenir dans ce goût : c'est pour cela que le Ser-

vice divin est toujours accompagné du son de quelques instrumens; & l'expérience a fait connoître que rien n'aïdoit davantage à leur inspirer du recueillement & de la dévotion.

Ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'est que ces peuples ayant un génie si rare pour tous les ouvrages qui se font de la main, n'ayent cependant nul esprit pour comprendre ce qui est tant soit peu dégagé de la matiere, & qui ne frappe pas les sens. Leur stupidité pour les choses de la Religion est telle, que les premiers Missionnaires doutèrent quelque-temps, s'ils avoient assez de raison pour être admis aux Sacremens : ils proposerent leurs doutes au Concile de Lima, qui, après avoir mûrement examiné les raisons qu'on apportoit pour & contre, décida pourtant qu'ils n'étoient pas tellement dépourvus d'intelligence, qu'on dût leur refuser les Sacremens de l'Eglise. Cela seul doit vous faire juger combien il en coûte aux Missionnaires pour former au Christianisme un peuple aussi grossier que celui-là. Graces à Dieu, mes Néophytes sont bien instruits, mais je n'ai pu y réussir qu'en rebattant sans cesse les mêmes vérités, & qu'en les faisant entrer dans

leurs esprits par des comparaisons sensibles qui sont à leur portée.

Voilà , mon Révérend Pere , quelles ont été mes principales occupations depuis quelques années. Priez le Seigneur qu'il me donne les forces nécessaires pour soutenir les travaux auxquels il a plu à sa bonté de me destiner. Sur-tout je vous conjure de vous souvenir à l'Autel de ce petit troupeau , aussi bien que du Pasteur à qui il est confié. Je suis avec beaucoup de respect , &c.

*Fin du neuvieme Volume.*

# T A B L E

Des Lettres contenues dans ce volume.

**L**ETTRE sur les nouvelles Missions de la Province du Paraguay, tirée d'un Mémoire Espagnol du Pere Jean-Patrice Fernandez, de la Compagnie de Jesus, présenté au Sérénissime Prince des Asturies en l'année 1726, par le Pere Hiérome Herran, Procureur de cette Province, à M\* \* \*.

Page 5

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom 23, p. 1<sup>re</sup>.

**S**ECONDE Lettre sur le même sujet. 67

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tome 23, pag. 93.

**L**ETTRE du Pere Ignace Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Vanthiennen de la même Compagnie. 156

Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 25, p. 224.

**É**TAT présent de la Province de Paraguay, dont on a eu connoissance par des lettres venues de Buenos-ayres, datées du 20 de Février 1733, traduit de l'Espagnol.

162

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 21 , p. 279.*

*LETTRE du Révérend Pere Jérôme Herran , Provincial des Missions de la Compagnie de Jesus dans la Province de Paraguay , à son Excellence Monseigneur le Marquis de Castel Fuerte , Viceroi du Pérou. 163*

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 21 , pag. 281.*

*LETTRE de Monseigneur le Marquis de Castel-Fuerte , Viceroi du Pérou , au Révérend Pere Jérôme Herran , Provincial des Missions de la Province du Paraguay. 183*

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tome 21 , pag. 314.*

*C O P I E de l'acte dressé dans le Conseil Royal de Lima. 183*

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifiantes , tom. 21 , pag. 317.*

*MÉMOIRE apologétique des Missions établies par les Peres Jésuites dans la Province de Paraguay , présenté au Conseil Royal & suprême des Indes , par le Pere Gaspard Rodero , Procureur général de ces Missions ; contre un Libelle diffamatoire rempli de faits calomnieux , qu'un Anonyme étranger a répandu dans toutes les parties de l'Europe. Traduit de E spagnol. 187*

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifian-  
tantes , tome 21 , pag. 320.*

*LETTRE de Monseigneur Don Pierre Faxardo , Evêque de Buenos-Aires , au Roi.* 237

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifian-  
tantes , tome 21 , pag. 400.*

*LETTRE du Seigneur Don Bruno Zabala , Maréchal de Camp , Gouverneur & Capitaine Général de Buenos-Aires , au Roi.* 243

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifian-  
tes , tom. 21 , pag. 410.*

*CLAUSES insérées dans le Décret que le Roi Philippe V envoya au Gouverneur de Buenos-ayres , le 12 Novembre 1716.* 247

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifian-  
tantes , tome 21 , pag. 417.*

*OBSERVATIONS géographiques sur la carte du Paraguay , par l'Auteur de cette carte.* 254

*Et dans l'ancienne édition , Lettres édifian-  
tantes , tom. 21 , p. 429.*

*EXTRAIT d'une lettre du Pere Pierre Lozano , de la Compagnie de Jesus , de la Province du Paraguay , au Pere Bruno Morales , de la même Compagnie , à la Cour de Madrid.* 267

*Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 27, p. 445.*

*LETTRE du Révérend Pere Morghen, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. le Marquis de Reybac, &c. 288*

*Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 32, p. 35.*

*MÉMOIRE historique sur un Missionnaire distingué, de l'Amérique méridionale. 315*

*Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 33, p. 358.*

*LETTRE du Révérend Pere Cat, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur. . . . 328*

*Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 30, p. 208.*

*LETTRE du Pere Antoine Sepp, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Guillaume Stinglhaim, Provincial de la même Compagnie dans la Province de la haute Allemagne. 368*

*Et dans l'ancienne édition, Lettres édifiantes, tom. 11, p. 390.*

*Fin de la table du neuvieme volume,*

---

# T A B L E

*Des Matieres contenues dans les Mémoires d'Amérique, tomes VI, VII, VIII & IX des Lettres édifiantes & curieuses.*

## A.

**A***BNAKIS*, Nation sauvage de l'Amérique Septentrionale : leurs cabanes, leurs habillemens, leur figure, leur caractère, leurs occupations, leur nourriture, leur langue, festours, son énergie ; la forme de leurs raquettes & de leurs canots. Tome VI, page 155 & suiv.

*Amazone*, fleuve. Histoire des Amazones qui ont peut-être donné leur nom à ce fleuve & leur existence. VIII, 284. Description des bords de ce fleuve. *Ibid.* 286. Travaux & mort du Pere Richler, Missionnaire. *Ibid.* 290 & suiv.

*Aperi* ou *Saint-Michel*, riviere qui prend sa source dans les montagnes du Pérou, traverse les terres des Chiriguanes, y change son nom en *Parapiti*, & se décharge dans le lac Marmoré, d'où elle se rend dans le Maragnon, qu'on appelle aussi les Amazones. IX, 14.

*Arbre du Brésil* : on en trouve dans l'Amérique Espagnole. IX, 353.

*Arica*, port du Pérou, à environ dix-neuf degrés de latitude méridionale. C'étoit-là qu'on chargeoit autrefois les richesses qu'on tire des

mines du Potofi. VIII, 132. L'air y est très-mal-fain, & on l'appelle communément le tombeau des François. IX, 300.

## B.

**BELLE-ISLE** en Amérique. Cette Isle qui paroît de figure ronde, est au milieu d'un détroit que forme l'Isle de Terre-neuve avec la terre ferme de Labrador. VI, 10.

**Bourbon**, riviere que les Anglois appellent *Pornetton*, & dans laquelle se décharge la riviere de Sainte-Thérèse, aux environs de la Baye d'Udson. VI, 15.

**Buenos-Ayres**, ville del'Amérique Espagnole, vers le trente-deuxieme degré de latitude méridionale. L'air qu'on y respire, sa population, son commerce, & ses environs. IX, 342.

## C.

**CAGNETE**, Bourg du Pérou, remarquable par un pont singulier qu'on trouve sur la route de Cagnete à la province de Pacha-Kamac; description de ce pont. IX, 311.

**Californie**. Cest en 1697 que s'y est fait le premier établissement solide; ce Royaume étoit dès-lors & bien auparavant renommé pour la pêche des perles. Les Californiens montrent d'heureuses dispositions pour le Christianisme. Les Peres Salvatiera & Picolo y fondent plusieurs Eglises. VIII, 52 & suiv. Le climat de la Californie très-chaud sur les côtes, est sain & tempéré dans les terres; elles sont fertiles en fruits & en grains, le gibier & le poisson y abondent. *Ibid.* 62.

- Habillement, mœurs & occupations des Californiens. *Ibid.* 68. Les Missionnaires exhortent le Gouverneur Espagnol à former un établissement dans la Californie, à y entretenir une correspondance réglée; ils lui communiquent leurs vues sur cet objet. *Ibid.* 71 & *suiv.*
- Canisiens*, Nation barbare dans le Pérou; leurs mœurs & leurs occupations. VIII, 40. Ils écoutent les Missionnaires & consentent à se réunir en peuplades. *Ibid.* 42. Le *Curuculu*, riviere très-poissonneuse, traverse leur habitation. *Ibid.* 44.
- Casse-tête*: cette arme des Sauvages est faite d'une corne de cerf ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une grosse boule; aussitôt qu'ils ont asséné leur coup à la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, & lui enlèvent la chevelure dont ils se font un trophée. VI, 182.
- Castagnerés*, (le Pere) Missionnaire mis à mort par les Barbares. Mémoire historique sur ses voyages & ses travaux apostoliques. IX, 315 & *suivantes.*
- Charouas*, Nation de l'Amérique méridionale, très-fâcheuse à rencontrer en voyage. VIII, 232.
- Chaudiere-haute*. Faire chaudiere-haute chez les Sauvages, c'est donner un grand festin. VI, 380.
- Chinca*, Province du Pérou, autrefois très-peuplée, aujourd'hui fort déserte. On y trouve quelques anciens monumens. IX, 297.
- Chiquites*, Nations barbares du côté du Pérou; le Pere de Arcé en a réuni plusieurs dont il a formé cinq Peuplades où les mœurs & la

Religion fleurissent. VIII, 191 & 210. Il y a deux chemins pour se rendre chez les Chiquites, le premier qui est très-long, en passant par le Pérou, & un autre, la moitié plus court, en s'embarquant sur le fleuve du Paraguay. Le Pere de Arcé entreprend de le découvrir, & après des fatigues incroyables, il est massacré par les Sauvages Guaycuréens, Nation féroce qui habite les bords du fleuve Paraguay; le Pere de Blende, son compagnon, qu'il avoit laissé avec les Payaguas, autre Peuple de ces Contrées, est aussi immolé par ces Barbares; éloge de ces deux Missionnaires. *Ibid.* 201 & 208. Situation du pays des Chiquites, son étendue, la qualité du terroir, mœurs & coutumes de ces Peuples, leurs occupations, leur religion; entrée des Missionnaires dans ce pays, obstacles qu'ils ont à surmonter, première Eglise bâtie. VIII, 337 jusqu'à 354. Irruption des Mamelus Portugais sur les terres des Chiquites; ils sont repoussés. Route que tinrent les Mamelus du Brésil; état des diverses Missions établies dans ce pays & sur les bords des fleuves *Parana & Uruguay*. *Ibid.* 354 jusqu'à 373.

*Chiriguanes*, Nation du Paraguay; étendue des terres qu'ils habitent. VIII, 298. Voyage de près de mille lieues entrepris par trois Missionnaires pour entrer sur leurs terres; ce qu'ils ont eu à y souffrir; inutilité de cette première tentative. *Ibid.* 302. Peuplade Chrétienne détruite par ces Infidèles, & le Missionnaire massacré. *Ibid.* 328. Caractère des *Chiriguanes*, disposition de leurs Bourgades, leur vêtement, leurs parures, leurs mariages,

la science de leurs Médecins , leurs devoirs envers les morts , ce qu'ils pensent de l'état de l'ame séparée du corps , leur opiniâreté dans leurs ridicules superstitions. *Ibid.* 330 & *suivantes.* & IX , 9.

*Christianisme* , il n'est connu chez les Sauvages de la Nouvelle France que sous le nom de *Priere*. L'eau-de-vie & la poligamie sont les principaux obstacles à leur conversion. VI , 184 & *suivantes.*

*Cire* , maniere de faire une espece de cire verte dans l'Amérique septentrionale , avec de la graine de lauriers sauvages. VI , 130. & VII , 95.

*Conception* , ( la ) ville Episcopale du Chili , peu riche & peu peuplée. VIII , 131.

*Corduba* , ville assez considérable de l'Amérique méridionale ; sa description. VIII , 402.

*Creuilly* , ( le Pere de ) Missionnaire de la Cayenne ; ses travaux , son zèle pour le salut des Colons , des Negres & des Indiens ; il est le premier qui ait bien connu la langue des Indiens & qui en ait fait une espece de Grammaire. VII , 255 & *suiv.*

## D.

**D**AMIER , oiseau ainsi appelé parce qu'il a le dos partagé en petits carreaux noirs & blancs ; il se prend à la ligne. VIII , 174.

*Danse de la découverte* , en usage chez les Illinois. VI , 379.

## F.

**F**ESTINS ; les Sauvages en donnent le plus qu'ils peuvent , c'est un moyen d'acquies

de la considération. Description du festin des Capitaines , & de ce qu'ils appellent le festin de la guerre. VI , 175 & 241.

*Feu Saint-Elme* , description de ce phénomène ; & opinion des matelots à son sujet. VIII , 216.

*Fort Saint-Georges* , il est attaqué par M. le Marquis de Montcalm , il se rend après une belle défense ; la capitulation est violée par les Sauvages. Justification du Général & des Officiers François. VI , 284 & suivantes.

*Funérailles* , description d'une pompe funèbre de Sauvage. VI , 280.

## G.

**G***UACHO* & *Guaura* , deux petites villes du Pérou , à 11 degrés 40 minutes de latitude méridionale. La première a un petit port à l'abri des vents d'ouest & du sud ; on y trouve des vivres excellens & à bon marché. La seconde est dans une situation très-agréable. IX , 308.

*Guaranis* ou *Guaraniens* , Peuple barbare de l'Amérique méridionale ; on en a rassemblé cent trente mille en trente Bourgades différentes , sur les bords du fleuve Parana & du fleuve Uruguay ; ils rappellent par leur piété les premiers siècles du Christianisme. Description de ce pays & de ses productions ; génie de leur langue. VIII , 191 & 239.

*Guaycarui* , Nation barbare très-redoutable pour les Espagnols du Pérou ; leurs mœurs , leur caractère , leurs armes , &c. VIII , 228.

*Guyane* , Continent voisin de Cayenne ; les Peres Lombart & Ramete y pénètrent , le parcourent , étudient les différentes langues

des Sauvages qui l'habitent, & parviennent à les apprivoiser. VII, 264. Le Pere Lombart jette les fondemens d'une Peuplade, il y élève plusieurs enfans Sauvages, dont il fait ensuite des especes de Catéchistes, qui se répandent dans les diverses Nations qui habitent cette vaste contrée. *Ibid.* 266. Plusieurs adultes, gagnés par le Pere Lombart, & les jeunes Catéchistes néophytes, se réunissent, se fixent auprès du Missionnaire, & y forment une Bourgade. Plan de cet établissement, ordre qui s'y observe, &c. *Ibid.* 271. Description de l'Eglise que le Pere Lombart a fait construire à Kourou, nom de cette Bourgade, contentement des Sauvages qu'il a réunis, leur piété vraiment édifiante. *Ibid.* 284 & 326.

## H.

**HORN**, (Cap de) il est par les 57 degrés 40 minutes de latitude méridionale, & très-difficile à doubler. VIII, 185.

## I.

**JACCRA**, on appelle ainsi certaines terres dont les Rois d'Espagne récompenserent les Officiers & les soldats qui s'étoient signalés dans la conquête de l'Amérique. VIII, 401.

**Illinois**, Nation sauvage de l'Amérique; ils vivent dans une grande abondance; leurs rivières sont très-poissonneuses, & leurs bois remplis de gibier; les flèches sont les principales armes dont ils se servent, ils les arment de pierre taillée & affilée en forme de langue de serpent; ils sont passionnés pour la chasse

& pour la guerre. VI, 181. Leur pays est par le 39<sup>e</sup> degré de latitude septentrionale ; il est assez beau , mais moins agréable qu'on ne le représente dans une relation qui a paru sous le nom du Chevalier Tonti , & qui est désavouée par lui-même. *Ibid.* 323. & VII, 99. La riviere des Illinois se décharge dans le Mississipi vers le 39<sup>e</sup> degré de latitude , sept lieues plus bas le Missouri vient s'y rendre ; environ quatre-vingt lieues au-dessous , du côté de l'est , il s'y décharge encore une grande riviere nommée Ouabache. VI, 325. Productions du pays , mœurs , habillement , occupations des hommes & des femmes. *Ibid.* 326 & 328. Les charlatans y ont beaucoup d'autorité , comme chez tous les peuples oisifs ou ignorans. *Ibid.* 332. Les *Mescontens* font une nation Illinoisé ; efforts inutiles du Pere Mermet , Missionnaire , pour les éclairer & les convertir. *Ibid.* 334. C'est le premier Missionnaire qui ait découvert le Mississipi , vers l'année 1672 , mais le Pere Gravier est le premier fondateur de la Mission des Illinois. *Ibid.* 339. Histoire d'un Instruteur ou Catéchiste. *Ibid.* , 341. Grandes chasses des Illinois , les Missionnaires les y suivent. *Ibid.* , 345. Maniere de voyager chez les Illinois. *Ibid.* , 357 & 387. Danger de rencontrer des partis Sauvages ; traitement barbare qu'ils font aux voyageurs qu'ils surprennent ; vue perçante des Sauvages. *Ibid.* 359.

*Jogues* , ( le Pere ) l'un des premiers Missionnaires qui prêcherent l'Evangile aux Iroquois ; ils le font périr dans d'horribles supplices. VI, 45.

*Iquiyates* ou *Yquiyates* , Nation des bords du

fleuve des Amazones ; voyage que fait chez eux le Capitaine *Cantos* avec un Missionnaire ; histoire & preuve de leur férocité. Ils se convertissent cependant , & se réunissent en peuplades. VIII , 257 & *suiv.* Les bords de cette riviere sont habités par différens Peuples tous barbares , & qui ont fait mourir plusieurs Missionnaires. *Ibid.* 274. Les Portugais font souvent des irruptions sur les terres Espagnoles & dans les peuplades Chrétiennes. *Ibid.* 276. Mort & éloge du Pere Fritz , Missionnaire , qui a parcouru le fleuve des Amazones , & en a levé la premiere carte. *Ibid.* 280.

*Ile de Flore* , on n'y voit que des loups & des lions marins. VIII , 182.

## L.

**L**ASCORIENTES , ville de l'Amérique Espagnole. VIII , 238.

*Ligne* , ( la ) fête singuliere ou plutôt comédie qui se joue au passage de la Ligne. IX , 330.

*Lobos* , Isle qui est la premiere que forme la riviere de la Plata. VIII , 223.

*Louisiane* , ( la ) Pays fort étendu & peuplé par diverses Nations sauvages ; la Nouvelle Orléans est la capitale de tous nos établissemens. Ses fleuves , ses forêts , ses plaines , ses productions , les mœurs de ses habitans , & ce qui met le plus d'obstacle à leur conversion. VII , 85 & *suivantes.*

## M.

**M**AGELLAN , ( Détroit de ) sa découverte en 1520. Erreur des Géographes , qui donnent

- à la Terre de feu , qui s'étend depuis le Détroit de Magellan jusqu'à celui de le Maire , beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. VIII , 125. Description des habitans de la Terre de feu. *Ibid.* 127.
- Maire* , ( Détroit de le ) il est formé par la Terre de feu & l'Isle des Etats. VIII , 183.
- Mendoza* , ville située aux pieds des Cordillieres. VIII , 404.
- Maniere* de chasser les bêtes féroces , pratiquée par les Indiens du Pérou. IX , 349.
- Manille* , ville située dans l'isle de Luçon , & capitale de toutes les isles Philippines ; sa description. VIII , 418.
- Manitou* , espece de Divinité ou de Génie que redoutent & qu'adorent les Sauvages , & qu'ils se forgent au gré de leur imagination. VI , 172 & 330.
- Marin* , ( M. ) Officier Canadien ; il attaque & prend le fort *Lydis* appartenant aux Anglois ; les Sauvages veulent traiter les prisonniers à leur maniere ; mouvemens des Officiers François & d'un Missionnaire , pour les arracher à tant de barbaries. VI , 253.
- Mission du Sault* , ferveur & zèle des Néophytes. VI , 59. Etienne , Iroquois de cette Mission , meurt victime de sa foi avec un courage qui étonne les Barbares. *Ibid.* 104. Une femme de la même Mission , nommée Françoise , finit comme lui sa vie , & avec la même constance , ainsi qu'une autre appelée Marguerite. *Ibid.* 108 & 114 & *suiv.*
- Moxes* , Nation barbare séparée du Pérou par les hautes montagnes appellées les Cordillieres ; leur pays est sous la Zone torride , & s'étend depuis dix jusqu'à quinze degrés de

latitude méridionale. Caractere , mœurs, coutumes & religion de ces Peuples , nature du climat qu'ils habitent. VIII , 78 , 81 & *suiv.* Le Pere Baraze les apprivoise en quelque sorte , il leur apprend tous les arts de premiere nécessité , les réunit en Peuplades , leur donne des loix , & les assujettit à celle de l'Evangile. *Ibid.* 98. Il y avoit dans ces derniers temps plus de trente Missionnaires qui travailloient dans quinze à seize Bourgades de ces Barbares civilisés, *Ibid.* 145. Le Pere Baraze trouve une route nouvelle & plus courte pour pénétrer du Pérou chez les Moxes. VIII , 110. Il découvre plusieurs autres Peuples ; entre autres les *Baures* , Nation plus civilisée que les Moxes , & aussi plus perfide ; ils font semblant d'écouter le Missionnaire , mais pour le tromper & le faire périr : il mourut victime de leur barbarie , le 2 Septembre 1702. *Ibid.* 115.

## N.

**N**ATCHEZ , Nation de la Louisiane ; fertilité de leur pays , leur culte , leur gouvernement , leurs mœurs , leurs occupations , leur maniere de faire la guerre , leurs chasses , leurs Médecins , &c. VII , 6 & *suiv.* Leur perfidie & leur cruauté , dont presque tous les François & deux Missionnaires établis chez eux furent la victime. *Ibid.* 35. Le Pere d'Outreleau , troisieme Missionnaire , échappe au massacre avec un bras cassé ; les *Tchactas* , Nation Illinoise , fidelle alliée des François , les aide à se venger des Natchez. *Ibid.* 55 & 96.

*Negres* , comment se fait la traite des Negres ,

comment ils se vendent quand ils sont arrivés dans nos Colonies. VIII, 6 & 7. Leurs défections assez fréquentes, malgré les punitions auxquelles ils s'exposent. *Ibid.* 8. Le Pere Fauque, Missionnaire de Cayenne, entreprend de ramener une troupe de ces Negres Marons qui désoloient les habitations voisines des forêts où ils s'étoient réfugiés; ses courses, ses fatigues, son succès. *Ibid.* 12 & *suiv.*

## O.

**O**COROME, animal très-singulier du pays des Moxes. VIII, 80. & IX, 351.

*Ours aux fourmis*, description de cet animal. IX, 352.

*Outoouacks*, Nation superstitieuse de l'Amérique septentrionale; elle est très-attachée aux jongleries de ses charlatans; ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule; ils prétendent descendre de trois familles. Fable extravagante sur ces trois familles. VI, 168. Il n'y a que la famille du grand Lievre qui brûle les cadavres, les autres les enterrent. *Ibid.* 172.

*Ouyapoc*, grande riviere au-dessous de Cayenne: le Roi a établi une colonie sur ses bords. VII, 294. Le Pere Fauque, Missionnaire, part d'Ouyapoc & pénètre dans les terres; nom des Indiens qu'il visite, leurs mœurs, la qualité du climat, les rivieres, &c. *Ibid.* 312. En fouillant la terre à Ouyapoc, pour les fondemens d'une Eglise, on y trouve une petite médaille de S. Pierre. *Ibid.* 330. Projet d'un établissement pour les Indiens qui désertent les peuplades Portugaises établies sur les bords

bords du fleuve des Amazones. *Ibid.* 334. Maniere de gagner les Sauvages : Peuplade établie chez les *Pirious*, par le Pere d'Ayma. *Ibid.* 339. Projet de s'étendre chez plusieurs autres Nations ; leurs noms , leur génie , &c. *Ibid.* 342. Voyage du Pere Fauque chez les Palikours. *Ibid.* 365. Autre voyage du Pere Fauque sur le *Camopi*, riviere de la Guyane. Description du pays qu'il parcourt ; mœurs des Sauvages qu'il visite , & leurs dispositions à se réunir en Peuplades , & à écouter les instructions des Missionnaires. *Ibid.* 368. Relation de la prise du fort d'Ouyapoc par un Corsaire Anglois , & tout ce que le Pere Fauque eut à en souffrir. *Ibid.* 387 & suiv.

## P.

**P**ACHAKAMAC , province du Pérou ; elle a été le théâtre de la guerre que les Espagnols firent à ses habitans ; sa capitale a été détruite , & ne présente plus que de tristes ruines. IX , 313.

*Placer*, ( le ) banc de sable qui court 50 lieues le long de la côte du Brésil. VIII , 222.

*Paraguay*, Mission florissante ; elle consiste en quarante grosses Bourgades , toutes habitées par des Indiens ; innocence & paix qui y régne. VIII , 177. Exercice de ces Missions , piété des Néophytes , ordre qui s'observe , maniere dont s'administre le temporel ; comment on pourvoit à la subsistance de chaque Bourgade ; comment se sont formées les Missions du Paraguay. *Ibid.* 382 jusqu'à 399. C'est le grand fleuve du Paraguay qui a donné son nom au vaste pays qu'il traverse ; il reçoit

les eaux de plusieurs rivières , & principalement de la rivière Rouge & de Picolmayo , qui prennent leur source dans les montagnes du *Potosi*. IX , 8. Les Sauvages qui habitent cette contrée sont appelés *Chiquites* par les Espagnols ; étymologie de ce nom , étendue de ce pays , avec quelles fatigues on a réunis ces Barbares. *Ibid.* 14. Qualité des terres des *Chiquites* , fruits , animaux qu'il produit ; difficultés de leur langue ; vertus que doit avoir un Missionnaire qui se consacre à ces Missions , divers obstacles qu'opposent les *Mamelus* du Brésil , & quelquefois les Européens , à la conversion des infidèles. *Ibid.* 14 , 23 & 28. Ce qu'on entend par *Mamelus* , situation de leur ville , leurs brigandages , leurs ruses. *Ibid.* 29. Transmigration des *Néophytes* sur les bords des rivières *Parana* & *Uruguay* ; usage des armes à feu permis par les Rois d'Espagne ; innocence & ferveur de ces Indiens , leur zèle pour la conversion des autres Nations infidèles. *Ibid.* 33. Projet formé pour ouvrir une route au travers des terres qui sont entre les Missions des *Chiquites* & celles du *Paraguay* , importance de cette découverte ; journal de ce voyage ; description du pays & des Indiens qui habitent sur l'un & l'autre bord du *Paraguay* , diverses aventures arrivées aux Missionnaires. *Ibid.* 43. Excursion du *Pere Cavallero* sur les terres des *Parakis* & des *Tapacuras* ; violences & artifices de quelques Européens envers les Missionnaires. *Ibid.* 68. Autre excursion du même chez les Indiens *Manacicas* ; nature de leur pays , multitude & disposition de leurs villages , leur caractère , leur religion , leurs cérémonies ;

espece singuliere d'un animal nommé *Famaco-fio*, maladie extraordinaire qui régné quelquefois parmi les Indiens, autorité de leur Cacique. *Ibid.* 73. Excurfion du même Miffionnaire chez d'autres Nations barbares, comment il eft reçu des Indiens *Quiriquicas*, leur changement fubit, leur docilité, conversion de leur *Mapono* ou Prêtre des Idoles. *Ibid.* 108. Voyage chez les Indiens *Jurucares*, férocité de ce Peuple, comment il eft converti. *Ibid.* 120. Autre voyage chez les Indiens *Coçocas*, qui le reçoivent à coups de fleches, deux de fes Néophytes en font bleffés. *Ibid.* 126. Fatigues qu'effuya le Miffionnaire en allant chez les *Saburecas* & les *Bahocas*, Peuplade de ces Indiens convertis. *Ibid.* 130. Il eft tué par les *Puyçocas* le 18 Septembre 1711. *Ibid.* 138. Plufieurs Nations Indiennes converties par le Pere Suarez. Nation des *Morocotos*, leur caractere, ftérilité du pays, autorité qui réfide dans les femmes; nouvelle Peuplade établie fous l'invocation de S. Jean-Baptifte par le Pere Zea, fon deffein de porter la foi chez les *Zamoucos*, perfidie de ces Indiens. *Ibid.* 141 & *fuiv.* Miffions pénibles où a travaillé le Pere Chaumé, autre Miffionnaire du Paraguay; détail de fes voyages; entreprife d'une nouvelle Miffion très-périlleufe parmi des Nations qui ne font connues que par leur férocité, & chez lesquelles on n'a point encore pénétré. *Ibid.* 157 & *fuiv.* Révolte de la ville de l'Affomption; efforts inutiles des rebelles pour envahir quatre Peuplades d'Indiens, & divers artifices pour les engager à entrer dans la rébellion. *Ibid.* 164 & *fuiv.* Les Jéfuites font chaffés de la ville & de la province par

les rebelles ; fidélité & bravoure des Indiens qui font sous la conduite des Missionnaires ; défaite d'un corps de révoltés par un parti de troupes Indiennes. *Ibid.* 170. Mémoire sur les Missions du Paraguay ; situation de ce pays ; nature de son climat ; herbe du Paraguay fort estimée , & où elle se trouve ; tribut que les Indiens paient au Roi du produit de cette herbe , & quel revenu elle leur procure. *Ibid.* 187 & *suiv.* Preuves juridiques qu'il n'y a point de mines dans le Paraguay ; Indien suborné convaincu de calomnies. *Ibid.* 196. En quoi consiste la richesse des Eglises du Paraguay. *Ibid.* 207. Raisons qui ont porté les Rois d'Espagne à accorder plusieurs privilèges & exemptions aux Indiens réunis en Peuplades ; fréquens & importans services rendus par ces Indiens à la Monarchie Espagnole ; travaux de ces Indiens pour fortifier les Places de l'Etat ; dans combien de guerres ils ont vaincu & chassé les ennemis de l'Etat. *Ibid.* 214 & *suiv.* Quelle est l'innocence & la piété qui régnent dans ces Peuplades ; combien les Indiens sont jaloux de leur liberté & ennemis de toute servitude. *Ibid.* 225 & *suiv.* Observations géographiques sur la carte du Paraguay. *Ibid.* 254.

*Pêche* , maniere de pêcher des Sauvages d'Amérique ; leur adresse & leur agilité dans cet exercice. VI , 205.

*Pintade* ou *Maléagride* , dissertation du Pere Margat sur la pintade. VII , 130. Réfutation du systême de M. Fontanini , qui distingue la pintade de la maléagride. *Ibid.* 140.

*Pisca* , ville du Pérou , elle a été ruinée par un tremblement de terre en 1690 , & rebâtie

dans une situation charmante, à un quart de lieue de l'endroit où elle étoit. IX, 295.

*Plata*, ( la ) riviere ; elle conduit à Buenos-ayres, elle est très-poissonneuse ; description des terres qui bordent cette riviere, & de la ville de Buenos-ayres. VIII, 176. Maniere de voyager dans ces contrées. *Ibid.* 228. Autre description de cette riviere. IX, 338.

*Poissons volans*, ils sont assez communs sous le tropique du Cancer. VIII, 170. & IX, 335.

*Portage*, dans l'Amérique septentrionale surtout, quand les rivieres cessent d'être navigables, on marche sur les bords, & l'on porte & son canot qui n'est que d'écorce, & son petit bagage. VI, 369.

*Prisonniers de guerre*, maniere cruelle dont ils sont traités chez les Sauvages d'Amérique. VI, 183.

## Q.

**Q**UITO, une des villes des plus considérables de l'Amérique méridionale ; description de cette ville. VIII, 281.

## R.

**R**ASLES, ( le Pere Sébastien ) Missionnaire chez les Abnakis, régle qu'il suit dans sa Mission, & que suivent tous les autres Missionnaires. VI, 131 & 337. Zèle des Abnakis de cette Mission pour la foi Catholique, il leur fait refuser les avantages que leur proposent les Anglois. *Ibid.* 134 & 201. Tentatives des Anglois pour séduire ces Sauvages. *Ibid.* 136. Les Anglois surprennent M. de Saint-Castrens, dont la mere étoit

Abnakife , & cherchent à surprendre & à enlever le P. Rasles. *Ibid.* 146. Détails intéressans sur la vie de ce Missionnaire ; sa mort & ses vertus. VI , 226.

*Requin*, monstre marin très-vorace ; maniere de le pêcher. VIII , 174. & IX , 334.

## S.

**S**AINT-DOMINGUE , occupations d'un Missionnaire dans cette Isle. VII , 108. Génie & caractère des Negres ; leur confiance dans les Missionnaires. *Ibid.* 109. Description de l'Isle , incommodité du climat , maladies , solitude des Missionnaires , assiduité qu'ils doivent avoir auprès des Negres malades. *Ibid.* 115. Ce que c'est que les Negres Marrons. *Ibid.* 150. Combien cette Isle étoit peuplée quand les Espagnols y aborderent. *Ibid.* 152. Zèle des Rois d'Espagne pour la conversion de ce grand Peuple. *Ibid.* 154. Caractere de l'Amiral Colomb ; accueil plein d'amitié que lui fait un Roi de cette Isle. *Ibid.* 155. Désordres des Espagnols ; soulèvement des Insulaires , leur ruine & leur destruction ; zèle d'un vertueux Ecclésiastique nommé Las Cazas , son caractère , ses travaux , ses voyages en faveur des Insulaires. *Ibid.* 160. Description de Leogane , du Cap & des Colonies Françoises à Saint - Domingue ; leurs productions ; leur commerce. *Ibid.* 187. Maison de providence , où l'on reçoit & l'on nourrit ceux qui arrivent à Saint-Domingue sans fortune , jusqu'à ce qu'ils soient placés. *Ibid.* 199. La petite Anse , quartier de l'Isle dont les fonds sont admirables , ainsi que le

- quartier Morin , la Limonade , &c. *Ibid.* 208 & *suiv.* Eloge du Pere le Pers , du Pere Boutin & de quelques autres Missionnaires. *Ibid.* 218 , 240 & *suiv.*
- Saintout* , ( M. de ) Officier Canadien ; sa belle défense sur le lac du Saint-Sacrement. VI , 299.
- Santiago* , ville capitale du Royaume de Chili ; elle est grande , bien peuplée , située dans une plaine agréable. VIII , 408.
- Serpent à sonnettes* , sa description , & le remede à sa morsure. VI , 275.
- Sauvages de l'Amérique méridionale.* Idée générale de ces Peuples , de leurs mœurs , de leur gouvernement , de leurs armes , &c. IX , 355.

## T.

- T**EGAHKOUITA , jeune Iroquoise célèbre par sa piété , sa vie & sa mort. VI , 40 & *suiv.*
- Transmigrations.* Ordre qui s'observe dans les transmigrations , chasses , voyages & changemens de demeure des Sauvages Chrétiens. VI , 214.
- Tourmente* , Cap éloigné de huit lieues de Québec. VI , 9.

## V.

- U**DSOY , ( Baye d' ) elle tire son nom de l'Anglois qui l'a découverte ; on y fait le commerce des pelleteries avec les Sauvages. VI , 2 & *suiv.* Noms & coutume des Sauvages qui y portent leurs marchandises ; climat & température du pays. *Ibid.* 32 & *suiv.*
- Villa-Hermosa* , ville du Pérou , célèbre par son

attachement aux Rois d'Espagne , elle en donna sur-tout des preuves à Philippe V. IX , 307.

*Voyages* , maniere de voyager dans les déserts de l'Amérique méridionale , & de passer les rivieres. VIII , 228 & 231.

*Fin de la Table des matieres contenues dans les tomes VI , VII , VIII & IX des Mémoires de l'Amérique.*

